



HISTOIRE
DE LA
DECADENCE
DE LA
FRANCE
PROUVE'E
Par sa CONDUITE.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.
1687.



HISTOIRE
DE LA
DECADENCE
DE LA
FRANCE

Prouvée par ſa Conduite.



L n'y a point de Politique quel qu'il puiſſe être, je n'en excepte pas même les Machiaveliſtes les plus obſtinez, & les plus impitoyables de nos jours; qui venant à ſe reflechir tant ſoit peu ſur ce qui s'eſt paſſé dans

l'Europe, depuis la levée du ſiege de Viene & la priſe de Luxembourg ne ſoit contraint d'advoüer que la France s'eſt autant éloignée de la Monarchie univerſelle depuis deux ans, quelle s'en étoit approchée pendant l'eſpace de 40. années, par un menagement de politique inoüi jusques à nôtre ſiecle. En effet on peut dire à la loüange de Louïs le Grand, qu'il avoit elevé la Monarchie Françoiſe à un auſſi haut point de grandeur qu'on peut douter qu'elle puiſſe monter plus haut qu'elle l'a été. Il eſt vrai, on n'en peut pas diſconvenir, ce grand Roy avoit rempli toute la terre du bruit de ſes victoires, ces premiers accroiſſements étonnants de grandeur l'avoit déja renduë la terreur de ſes ennemis, & l'amour de ſes peuples & de ſes Aliez; on peut dire avec juſte raiſon que Paris étoit ce qu'ont été autre-

autrefois Athenes, & Rome, ces deux Republiques faiſoient l'admiration de tout ce que l'antiquité avoit d'eſprits éclairez. Tout le monde étudioit leurs mœurs, leurs loix, & leurs actions. S'il nous eſt permis de faire l'application de ce qu'à obſervé l'antiquité a l'égard de ces deux Republiques les Maitreſſes du monde, ne pouvons nous pas dire aujourdhui avec l'aveu de tout ce qu'il y a de gens d'eſprit, que la France a été l'objet de leur unique application ; ſi nous entrons dans le detail de perſonnes de Cour, ne verrons nous pas que tout ce que les grands Princes de l'Europe, ſans qu'il ſoit neceſſaire que je les nomme, on tâché de faire : ç'a été de ſe propoſer Louïs le Grand pour exemple & pour le modelle d'un Prince accompli. Ils ſe ſont tous fait, ſans exception, une gloire & un point
 d'hon-

d'honneur de dire & de faire ce qu'il a dit & ce qu'il a fait. L'on peut dire que tout ſon Royaume étoit comme une Academie que le bruit & la renommée de Loüis le Grand avoit rendue celebre & éclatante: les plus grands Capitaines n'éttoient pas perſuadez d'avoir appris ce qu'il y a de plus conſommé dans l'art militaire s'ils n'avoient porté les armes au ſervice de la France, les ſavants n'ont jamais creu de rien aprofondir dans les ſciences, s'ils n'avoient etudié ſous les Profeſſeurs & avec les gens d'eſprit de ce Royaume: mais principalement les gens de Cour & du monde n'ont ils pas conſideré la France comme la ſource des beaux eſprits & de la galanterie. Si nous voulions examiner les raiſons qui ont obligé juſques a preſent les autres peuples a ſe propoſer la nation Françoiſe comme le modele de perfec-
tion

tion qu'ils devoient imiter, nous pourrions faire voir qu'elle n'a pas été ſans diſcernement & qu'ils ont été contraints d'advoüer que la veritable politeſſe étoit celle qui regnoit en France, dans le temps que les étrangers y couroient en foule de toute pars, & qui rempliſſoient les lieux publics, il n'y a encore que peu d'années: la probité, l'honneſtê, & la ſincerité qui y regnoit pour lors ont autant contribué au concours de ces peuples, que les vertus heroïques de Loüis le grand; mais mon deſſein n'eſtant pas d'étaler ici ce qu'ont été les ſujets de cette Monarchie, non plus que les vertus politiques & militaires qu'on a admiré dans la perſonne de ſon Prince, la principale fin que je me propoſe eſt d'expoſer aux yeux du public, & à toute l'Europe l'image de cette deſolation preſente qui fait gemir toute la France.

Je me figure que ce qui contenteroit les lecteurs feroit d'entrer dans la politique de ces pernicieux Conſelliers, qui du plus fameux champ d'honneur & de gloire, en ont fait à la honte & à l'infamie du nom François, l'horreur & du Chriſtianiſme & du genre humain ; mais Mrs. les Theologiens ont ſi fort batu & rebatu cette matiere que ce ſeroit perdre tems, que de vouloir alleguer icy les meſmes cauſes du papiſme qui ont porté Loüis le Grand à ternir dans un moment toute la gloire & toute la reputation qu'il avoit pris ſoin de ſemer depuis le jour qu'il monta ſur le throne, & qu'il auroit ſans doute receullie ſi les ouvriers de ce grand œuvre n'euſſent voulu recevoir le ſalaire de la trame qu'ils ourdiſſoient pour la conſommation de l'ouvrage : ou pour parler plus clairement, & afin que

tout le monde m'entende, Loüis le Grand auroit peu aſpirer avec une eſpece de droit & juſtice a monter ſur le throne de la Monarchie univerſelle, je veux dire être l'unique Souverain, premierement de toute l'Europe & peut être s'il eut voulu le Monarque univerſel de toute la terre; ſi marchant ſur les premieres traſes qu'il s'étoit forme, ſans ſe vouloir écarter, s'il eut eu aſſez de pouvoir, & de force ſur ſon eſprit, pour ne pas ſe laiſſer porter ſur le bord du precipice, par ceux qui effectivement l'auroient peu élever ſur le grand throne, s'ils n'euſſent eu en vüe plutôt leur domination que celle de ce grand, mais trop facile Monarque. Malheureux Conſelliers, que n'attendiez vous du moins d'avoir porté la gloire de la nation Françoiſe, & celle de ſon Monarque juſques au point que vous leur

avez fait envain esperer, devant que de travailler pour vôtre propre gloire, & pour vôtre interêt particulier? que ne couvriez vous encore vos machinations ou que ne les employiez vous ailleurs depuis que la Politique Papistique regne : c'est-à-dire la Jesuitique qui s'est chargée de tout le fardeau, & de tout le soin de la persecution & de la propagation contre la reformation; l'unique soin de ces reverends Peres a été, d'enivrer les esprits des Princes, pour les porter par de fausses idées de gloire & de grandeur au point qu'ils se proposent. Tous les ruisseaux de de sang que nous avons veu couler dans les quatres coins de la terre, en Orient & en Occident, au Midi, & au Septentrion, ne l'imputons qu'aux funestes inspirations de ces Conseillers terribles & inexorables,

n'im-

n'importe que la Vefve & l'orphelin periſſe, que le juſte ſoit confondu avec l'injuſte, que tout l'univers ſoit en feu pourveu que la ſeule societé & le Saint Pere ſubſiſtent, il y en aura aſſez pour repeupler toute la terre; il ſuffit que toutes choſes ſe faſſent pour la propagation de la foy & pour le bien General de l'Egliſe, Roys & Princes de la terre s'ecrie la troupe Monacale ſur leſquels nous & le Saint Pere avons un Empire abſolû, & du pouvoir de qui vous relevez, bien qu'il ſemble que nous dependions de vous, nous vous ordonnons pourtant d'avoir les yeux fermez à cette apparente probité qui doit gouverner vos peuples. Ce que nous demandons de vos ſujets de mêmes que de vous c'eſt qu'ils aient les yeux de l'entendement, & de l'eſprit fermez à toutes les lumieres Evangeliques & raiſonnables.

 Croyez

Croyez ſeulement & vous ſerez ſauvez tous tãt que vous étes; avec la vie éternelle nous vous promettons encore par des ſecrets, & des machinations inconnuës au genre humain , de vous élever par deſſus toutes dominations, thrones, & puiſſances. C'eſt-à-dire en bon langage & pour parler François, nous voulons bien que vous regniez ſur toutes les nations du monde pour ce qui regarde le temporel , mais nous nous reſervons comme Eccleſiaſtiques les droits ſpirituels : ce que vous aurez delié ſur la terre ſera delié au Ciel, & l'on ne dit jamais rendez à Ceſar ce qui eſt deu à Ceſar. Quelle eſt donc, je vous prie, celle de nos deux puiſſances qui a le plus de pouvoir ſur la terre? vous voulez regner à la bonheure , mais que ce ſoit dans l'etenduë de vôtre reſſort & ſi vous venez à paſſer le bornes de vôtre

jurisdiction, les foudres l'anathême & l'excommunication s'en ensuivront. Convenons donc que chacun regnera egalement sur les droits qui lui sont legitimement deûs, les reverends Peres de la Societé le St. Pere, & generalement tout le Clergé sur l'espirituel il suffit que le Prince Regne sur le temporel : ce sont la en peu de mots la cause, & les raisons de la decadence & de la revolution que nous venons de voir arriver tout d'un coup de la Monarchie Françoise ; ce renversement de politique n'est pas nouveau, il n'y a point de siecle qui ne nous en fournisse d'illustres exemples ; & pour ne pas les rappeller ici, nôtre dessein n'estant que de parler seulement de ce qui nous est le plus sensible le plus nouveau, & le plus recent. Qu'est ce, je vous prie, que la politique dominante,

je veux dire la Jesuitique a promis sur la fin de nôtre siécle à la Maison de France, qu'elle n'aye promis à la Maison d'Aûtriche, & dans le commencement de nôtre siécle, & dans le precédent? Philippe II. devoit être l'Empereur d'Orient & d'Occident aussi-bien qu'aujourd'huy Loüis XIV. tous les Livres nous parlent de ce qu'est devenuë cette Monarchie universelle, promise par tant de sollicitations, & des Conferences de plus d'un siécle; cependant qu'est-ce qu'il est arrivé, & que voyons nous dans nos jours. La Maison d'Aûtriche est dans le deplorable Etat que tout le monde sçait; toûjours dominée par les Seigneurs & Maîtres qui l'ont dominée, & reduite dans la fatale impuissance où elle se trouve presentement, elle a obeï aux mêmes Gouverneurs, qui menagent au-

aujourd'huy la France auec la même soumission & le même aveuglement : quel est donc le fruit & la recompence qu'elle tire de toutes ces soumissions ? c'est pour parler franchement les trois vœux que professent les Reverends Peres les Administrateurs & Curateurs , & qu'ils n'observent pas toûjours eux-mêmes : Pauvreté, Obedience , & Chasteté. Si nous nous voulions étendre sur les évenemens & la conduite de l'autre branche de la Maison d'Aûtriche, Je veux dire l'Empereur , nous y remarquerions la même decadence que nous observons generalement dans toute cette Maison , mais nous aurions trop affaire, si nous voulions entrer dans une exacte disquisition de toutes choses : les esprits des Peuples sont assez instruits de toutes les veritez , sans que nous nous amusions encore à les éplucher icy. Parlons donc

ſouverainement & diſons que la decadence de l'Empire, ne procede d'autre cauſe, ſi tant eſt qu'elle doive arriver comme nous l'apredit le Prophéte Maimbourg, dans ſon Hiſtoire de la Decadence de l'Empire; ſi elle arrive, elle n'arrivera, ſans doute, que de la même force, & des mêmes cauſes qu'eſt arrivée celle d'Eſpagne, & qui ſans difficulté cauſe celle de de la France, au moment que nous écrivons, puis que nous la voyons reduite aujourd'huy en un moment & par une ſeule declaration encore plus bas, que ne l'ont été l'Eſpagne & l'Empire par tant des ſecouſſes qu'ils ont ſouffert, pendant tant d'années & par tant d'Ennemis, ſi redoutables & ſi puiſſans. Pour parler ſans prevention, nous devons dire véritablement que la France dans ſon plus haut degré de grandeur, & de puiſſance n'a

jamais été ni ne ſera aparemment, ce qu'ont été, & l'Empire, & l'Eſpagne autrefois: Cette verité n'a pas pas beſoin de preuve, les ſeules forces qui leur reſtent encore aujourd'huy, je parle ſeparement, ſeroient ſuffiſantes pour ſe faire craindre, ſi elles étoient dirigées par un courage & une hardieſſe à tout entreprendre, comme l'à été celle de Loüis le Grand: & je ne ſçay ſi la France ne ſeroit pas bien aiſe de ſe contenir dans les bornes naturelles & legitimes de ſon Royaume. Et pour dire la verité de toutes choſes, & entrer dans l'ame de la Politique, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, les moins verſez dans la connoiſſance des interêts des Princes ne ſavent t'ils pas que le Conſeil a plus de part aux intrigues des Princes, que les moyens & les richeſſes, je crois que les richeſſes, ſans Conſeil, ſont inutiles par leſquelles peu-

peuvent bien ſouvent être employées ſans fruit, de même que le Conſeil, ſans moyen, ne peut pas arriver au but qu'on ſe propoſe, mais s'il faut pancher plutôt en faveur de l'un que de l'autre: il eſt certain que le Conſeil eſt aux affaires, ce qu'eſt l'ame à l'égard du corps, & que l'ame agira plûtôt ſans corps, que le corps n'agira pas ſans l'ame. Nous inferons de ce raiſonnement qu'on doit plus attribuer aux Conſeils de la France, qu'à ſa puiſſance apparente & que ſes deſſeins operent plus que les moyens qu'il employe.

L'application du raiſonnement que nous venons de faire ſe faira encore plus facilement, ſi nous voulons convenir que tout ce que la France a fait juſques à preſent, n'a été fait que par le moyen d'une perſuaſion injurieuſe à un grand Roy, & à un grand Monar-

nar-

narque. Les Ennemis de la Monarchie Fcançoiſe, ou plutôt de toutes les puiſſances, pour conſerver la leur, ont figuré à un grand Roy, ce que tous les moiens ont fait depuis l'établiſſement de leur engeance. Ce grand Roy les a écoutez, il a executé ce qui leur a promis de ſa part, mais le Pere de menſonge qui fait gloire de promettre une puiſſance imaginaire & qu'il ne ſauroit effectuer, a donné à ce grand Prince par un effet de ſa toute puiſſance les Sceptres & les Couronnes qu'ils pourroient conquerir ſur les autres Potentats, toûjours pourtant ſoubs la clauſe de la ſoumiſſion, & de la reconnoiſſance. Mais ce bon Pere, auſſi bien que les adherans n'étant reſponſables que du Droit qui leur compete, ſans répondre des Evenemens, quel eſt celuy qui ne voit aujourd'huy, à moins qu'il

qu'il ne veuille fermer les yeux à la lumiere qui l'éclaire, que la France soubs les belles & trompeuses esperances qu'on luy a fait concevoir, à laché la bride à la fureur Catholique, au lieu de prevoir que venant à se déclarer ouvertement, les Catholiques qu'il a également tourmentés avec les Reformez n'entreroient point dans les considerations d'un zele indiscert pour discerner que la Ligue Jesuitique est formellement contre toute Souveraineté de quelle Religion qu'elle puisse être.

Nous avons donc icy deux considerations fondamentales qui font agir & la France & le Clergé, chacun veut avoir le bien du pauvre, ce sont deux puissances qui se pretent main forte, & qui s'entraident mutuellement, pour obtenir ce qu'elles desirent: l'unique fin qu'ils se proposent, est, celle d'es-

d'eſperer de toûjours prendre, mais malheureuſement pour eux ces grands enchaînemens ſont trop connus des plus ſimples, pour ne les pas obliger à ſe tenir ſur leurs gardes, bien que les chaines dont ſe ſervent ces Mrs. ſoient ſi imperceptibles, que la pluspart ne s'en apperçoivent que lors qu'ils ont gemi long-temps ſous la captivité.

Il ſeroit temps que la France qui a ſervi de flambeau pour éclairer tant de Peuples accablez ſous un joug inſuportable, voulut aujourd'huy ſe deſiller les yeux, afin de ſe detromper de tous ces faux brilants de Domination qu'on luy fait eſperer aſſez mal à propos ſur les puiſſances voiſines. Etrange ſort de l'homme que juſques au dernier moment de nôtre vie, nous ne ceſſions d'avoir des flateurs importuns, qui nous privent par leurs illuſions

du

du fruit de cette Sentence, ſi utile & pour le repos de la vie, & de la mort: connois toy toy-même. Pendant que nôtre eſprit eſt enchanté par les eſperances trompeuſes, nôtre ame ne ſera jamais éclairée du bon côté, & nôtre tête remplie d'une ambition demeſurée ſera toujours incapable de concevoir d'autres penſées que celles qu'on nous a fait ſuccer avec le lait.

C'eſt cet entêtement vulgaire, qui me fait deſeſperer que peut-être jamais ſans le ſecours du Ciel, la France entrant un jour dans les conſiderations de ces veritables interêts, ſe puiſſe relever du precipice & de l'abiſme dans lequel l'ont jetté ces cruëls ennemis.

Dequoy ſert à Louis le Grand d'avoir travaillé dés ſon avenement à la Couronne, pour tacher de monter à un degré d'élevation, avec quelque eſpece de gloire, pour être obli-

gé

gé & forcé à en deſcendre avec honte? ne valoit-il pas mieux, nous laiſſer jouïr de la conſervation de nos Droits, que nous faire tourmenter inutilement à jouïr des uſurpations que nous ſerons forcez de rendre peut-être avec les interêts? Il eſt vray la France a étendu de tous côtez les bornes & les Frontieres de ſon Empire, elle a enlevé à l'Eſpaqne une bonne partie des Pays-Bas, la Bourgogne & une partie de la Catalogne, mais n'eſt-on pas à la veille de voir faire une reſtitution de tout ce qui à été pris? Je fonde mon raiſonnement ſur la paix qui ſe conclurra entre l'Empire & le Turc infalliblement, à cauſe des interêts rëels & ſenſibles, qu'ont ces deux Empereurs de faire bientôt la paix pour le repos de leurs Peuples. Les Volumes entiers ne ſuffiroienr pas, ſi nous voulions nous arrêter à faire voir que s'il arrive mal-

heu-

heureusement pour la France de trouver quelque espece de resistence de la part de ceux qu'elle voudra encore attaquer pour continuer sa pointe. Toute l'Europe ne manpuera jamais de tourner les armes contre elle, je n'en excepte pas même ses plus intimes Alliez : mais je laisse aux Puissances interessées à se faire rendre bonne justice, lors qu'ils le trouveront à propos, & je me contenterai de faire dans la suite de mon discours, une vive peinture du deplorable Etat, dans lequel la France vient d'être reduite par la declaration que Sa Majesté a renduë, qui revoque l'Edit de Nantes, & generalement tous les Privileges qui avoient été accordez aux Reformez par des Edits solemnelement jurez: L'evenement des effets funestes qui sont arrivez fait voir clairement la declaration & la ruine evidente, qui s'en est ensuivie, & je crois que la

suite

ſuite le fera voir encore mieux.

Il eſt conſtant que l'imprudence à cela de propre, qu'à chaque pas qu'elle fait faire, l'on s'enfonce toûjours plus avant dans le bourbier. C'eſt ce qui eſt arrivé juſtement aux malheureux Conſeillers de cet Edit, que je dirois le plus injuſte de tous ceux qui ſont jamais ſortis de deſſous la preſſe, ſi ce n'eſt qu'il porte le nom d'un Prince, pour qui en quelque état que je puiſſe être, je conſerverai toûjours un reſpect inviolable. Je crois que nous en ſommes tous de même, & quelque malheureux qu'il nous rende, je ne ſaurois me mettre en tête qu'on puiſſe jamais l'oublier, pour moi je me ſouviendrai toûjours qu'il ni a point de douceur comparable à celle que l'on goûte ſous ſon Regne, & je dois rendre ce témoignage à la verité, qu'il n'y a point d'endroit au

Monde, ou il y ait plus d'ordre, que dans ſon Roiaume. Peut-être je me ſerois bien paſſé de cette digreſſion, & cela ne paroit pas avoir beaucoup de raport avec ce que je traite ici, mais je dirai ce qui m'y à pouſſé. J'ai été bien aiſe de donner une veritable Idée de mes ſentimens, afin de ne point paſſer pour un homme paſſionné.

Quoi qu'il en ſoit, pour revenir à mon ſujet, je dis donc qu'on ne ſauroit faire une faute, qu'on ne s'en apperçoive bientôt. C'eſt ce qui eſt arrivé à ceux, dont j'ai parlé. A peine l'édit à-t-il été publié, qu'ils ont reconnu, que quelque violence qu'il y eût dans leur procedé, elle n'étoit pas encore capable d'abatre une Religion qui ſe conſervoit pure & entiere depuis vingt ans de ſouffrance. Ils ôtoient bien les Temples, mais ils laiſſoient la liberté de conſcien-

ſcience, ainſi s'imaginant comme c'étoit la verité que quoi que l'on fût privé d'un exercice public, on ne laiſſeroit pas de perſiſter dans ſa croiance, ils ont à la fin levé le maſque, & obligé chacun à renoncer à ſa Religion. Je tais des cruautés inouïes qu'on à exercées pour en venir à bout, je paſſe pareillement ſous ſilence mille actions heroïques de ceux qui ont mieux aimé tout quiter, que de trahir leur conſcience; aſſés d'autres que moi en parleront, & tout ce que j'ai à faire, eſt de montrer le peu de ſoin qu'ont eû de l'honneur du Roi, ceux qui lui ont conſeillé une choſe ſi extraordinaire. Puisqu'ils vouloient en venir là, que ne le faiſoient ils tout d'un coup, ſans donner un édit, ou il ſembloit du moins qu'on vouloit laiſſer mourir les gens, comme ils avoient vêcû. Ils declarent par cet Edit
 que

que le Roi prend en sa protection tous ses sujets de la Religion Reformée, pourvû qu'ils ne s'assemblent point pour prier Dieu au préjudice de ses défenses. Il ordonne même aux Juges de tenir la main à ce qu'il ne leur soit rien fait; ni rien dit. Cependant dans le même temps que cet Edit se publie, les troupes marchent de tous côtés pour convertir ces pauvres malheureux; ce sont ces Docteurs qu'on y emploie, trente soldats dans une maison, vingt dans l'autre, & ainsi par tout, jusques à ce qu'ils aient réduit les gens dans la derniere necessité. Mais on n'en demeure pas là, ces nouveaux Boureaux égorgent leurs hôtes, s'il faut ainsi dire, du moins ils les battent tant, quand ils sont saouls, que le sang ruisselle de tous côtés. Mais il est bien juste que cela se passe ainsi. Ce sang est ce qui com-

commence à rougir le Chapeau, pour qui ſe joüent toutes ces tragedies; tant il eſt vrai, qu'il n'y a rien de ſi dangereux que l'ambition. L'on verra par la ſuite que ce que je dis ici n'eſt pas tant un effet de mes réflexions, que de la verité. Je ne parle pas ſans ſavoir, & du moins la même choſe m'a été dite, plus de trois mois avant que l'on entendît parler de l'Edit. Auſſi, comme j'ai déja remarqué, c'eſt le moins que puiſſe faire le Pape aprés un ſi grand ſervice, petite recompenſe neanmoins, pour une action qui ternit la gloire de nôtre grand Monarque. Car enfin il n'y a gueres de difference entre ce qui ſe paſſe aujourdhui, & ce qui ſe paſſa du temps de Charles IX. Je veux parler de la St. Barthelemi journée ſi renommée dans l'Hiſtoire, & quoi qu'il ne s'y répande pas tant de ſang, il n'y a

gueres cependant moins de cruauté. Je tombe d'accord qu'on n'y égorge perſonne, mais ne vaudroit il pas mieux qu'on le fît. N'y a-t-il pas plus de cruauté, dis-je, d'obliger un nombre infini de miſerables d'aller mandier leur vie dans un païs étranger, que de les faire mourir tout d'un coup. Encore bien heureux ceux qui y peuvent arriver, ils ont du moins la conſolation de n'avoir rien ſur leur conſcience, qui leur faſſe de la peine; mais laiſſant tout cela à part, je me contenterai d'examiner, ſi veritablement c'eſt un bon conſeil qu'on a donné au Roi, ou non, c'eſt ce que je vais faire avec le même eſprit, que ſi je n'y avois aucun interêt.

CHAPITRE II.

Que le Roi s'est fait plus de tort en perſecutant les Proteſtans, que tous les envieux ne pouvoient faire dans une guerre ouverte.

CE n'eſt pas la grandeur du païs qui rend un Prince puiſſant, mais le grand nombre d'habitans qui y demeurent. C'eſt une choſe qui parle de ſoi-même, & ſans qu'il ſoit beſoin de chercher de grandes raiſons pour le prouver, l'on n'a qu'a jetter les yeux ſur la France, & ſur l'Eſpagne. L'on y verra un exemple de ce que je dis, l'une abonde en toutes ſortes de biens, l'autre eſt pauvre au milieu de toutes ſes richeſſes. D'ou vient cela, de ce que dans l'une, il n'y a pas un poulce de terre qu'on ne faſſe valoir, & que dans l'autre on paſſe

des campagnes entieres ſans remarquer que la charüe y ait été depuis long-temps. Or on ne doute point que le Prince qui poſſede le païs ou eſt l'abondance, n'en reçoive de l'utilité, tout de même que celui qui poſſede l'autre, ne ſe reſente de ſa miſere. La choſe n'eſt pas difficile à comprendre, il n'y a gueres de denrée, qui ne paye quelque Droit; ainſi le Prince remplit ſes coffres à meſure que ces denrées ſe conſument dans ſes états, ou qu'elles en ſortent, & celui qui n'en receuille point, ne peut joüir de cet avantage. D'ou vient que l'Eſpagne ſe trouve aujourdhui dans ce facheux état? Eſt-ce que ſon païs ne vaut rien? Non, ce n'eſt pas cela, & s'il étoit peuplé, comme la France, il y a beaucoup d'endroits, ou l'on feroit la même recolte, mais les habitans y manquent, & cela vient
d'une

d'une faute que les Espagnols firent autres fois, pareille à celle que vient de faire la France aujourdhui. Ils chasserent les Mores, & depuis ce temps-là le païs est demeuré si desert, qu'il n'y a pas la moitié des personnes qu'il faudroit, pour l'habiter.

Au reste il nâit beaucoup d'inconveniens d'une pareille chose. J'en viens de remarquer un, mais c'est là le moindre, & il y en a beaucoup d'autres plus considerables, celui qui l'est le plus à mon avis, est que la faineantise s'engendre d'ordinaire dans les habitans, qui demeurent dans ces sortes de païs. La raison est, qu'aiant plus de terres qu'il ne leur en faut pour vivre, ils ne sont point excités à travailler. Ils ne ressentent point l'aiguillon de la necessité, qui est d'ordinaire la mere de l'invention, dorment tranquilement la grasse matinée,

& enfin ils ne croient pas être venus au monde pour prendre la moindre peine. Cela eſt ſi vrai en Eſpagne qu'ils ne voudroient pas faire leur recolte eux mêmes, ils y appellent les étrangers, pendant qu'ils demeurent tout un jour au coin d'un pignon, regardant pour ainſi dire, de quel côté vient le vent. Je laiſſe à penſer ſi ces gens là ſont propres à être ſoldats; autre inconvenient dans un état, ou il eſt ſi neceſſaire d'en trouver; puiſque c'eſt de là qu'on peut attendre de contenir les ennemis dans des bornes legitimes.

Si tous ces malheurs ne ſont venus aux Eſpagnols, que pour avoir dépeuplé eux mêmes leur païs, n'eſt il pas vrai que c'étoit un bel exemple aux Miniſtres du Roi tres-Chrêtien, pour ne pas tomber dans la même faute. J'avoüe, que quand on laiſſeroit

ſortir juſques au dernier des Reformés, cela ne ſeroit pas capable de faire un ſi grand deſert. Mais enfin quinze cent mille ames hors d'un petit roiaume comme la France, ce n'eſt pas toujours dequoi l'accommoder. Quelques-uns d'ailleurs s'occupent au trafic, d'autres aux armes, d'autres au labourage, & quand cela vient à manquer, tout d'un coup, il eſt impoſſible qu'il n'y paroiſſe. Voilà cependant a quoi ſe ſont expoſés ceux qui ont donné ce beau conſeil au Roi, ils le privent de mille bons Officiers, qui l'avoient ſervi utilement & fidelement dans la derniere guerre. Combien y en a t-il qui s'en ſont déja allés, & combien y en aura t-il encore qui s'en iront, croient ils que la rigueur faſſe plus d'effet que la douceur dont ils ſe ſont ſervis auparavant pour les gaigner, & qu'ils accompagnoient

de tant de belles promesses ? y a t-il un seul Officier, pour peu qu'il en vaille la peine, a qui le Ministre de la guerre n'ait dit mille & mille fois que le Roy avoit la meilleure volonté du monde pour lui, mais qu'il falloit se mettre en état de la meriter.

Que la Religion Reformée étoit un obstacle aux recompenses, & qu'il falloit le lever, si non demeurer toujours dans le poste ou l'on étoit. Or si l'on a été capable de resister a des paroles si touchantes, & venant encore d'un ministre, qui peut élever, ou détruire tout aussi facilement qu'il peut parler, n'est ce pas s'abuser grandement que de prétendre que de telles gens se laisseront ébranler par les menaces. On peut bien feindre d'être Catholique, puisque c'est le seul moien aujourdhui d'éviter les persecutions, mais il n'est pas croiable qu'on le de-

devienne effectivement, il reste toujours un levain de ce que l'on a été, & quand on vient a faire comparaison de ce que l'on quite, pour ce qu'on prend, l'échange en parôit encore plus extraordinaire. Le moien aussi de s'accoutumer a des nouveautés dont on a ouy faire toute sa vie un portrait comme d'un culte plein d'Idolatrie, & est-ce le moien d'en reconnoitre la verité, supposé qu'elle y fût, que d'être obligé de le faire le poignard sous la gorges.

Voila pourtant les Catholiques que l'on fait aujourdhui, ils vont à la messe, parce qu'on ne veut pas qu'ils sortent du Roiaume, & on les laisse retourner a leur charges, tout de même que si l'on pouvoit y prendre confiance, & moi je dis que voila une politique tout a fait extraordinaire, & qui ne sçauroit jamais avoir que de mé-

chantes ſuites pour le Roi, & pour l'état, le moien de croire que de telles gens puiſſent ſervir dorénavant de bon cœur, & avec fidelité. Ne ſe reſſouviendront ils pas toujours de la violence qu'on leur fait, & ſi on leur bouche aujourdhuy les paſſages, ne trouveront ils pas moien un jour de ſe les ouvrir. Mais quel inconvenient ne peut il point ariver de leur fuite? ne peuvent ils pas prendre le temps de s'en aller, quand ils ſeront de garde ou peut-étre même en preſence de l'ennemi, & tout le ſalut d'une armée ne depend il pas bien ſouvent d'une telle action. Mais je vois bien ce que c'eſt; ceux qui ont donné un ſi méchant conſeil, n'ont eu garde de faire ces ſortes de reflexions. Comme ils n'ont de la Religion qu'exterieurement, ils ne croient pas qu'elle ſoit capable de produire ces grands effets. Ils ne jugent

des

des autres, que par eux memes, & se sentant disposés à tout faire pour leur fortune, ils veulent que chacun fasse la même chose.

C'est en quoi. Ils prennent de fausses mesures. Ils devroient considerer, que des gens qui ont refusé de grosses pensions, des honneurs, des Gouvernemens, & mille choses semblabes, ne seront pas capables de se laisser conduire le bâton à la main. Ils sçavent la réponse que les gens ont faite à toutes leurs offres, sçavoir qu'ils ne trahiroient pas leur conscience pour quoi que ce fût. Ils ont été obligés de leur dire eux mêmes, que puisqu'ils croioient être dans le bon chemin, ils y demeurassent.

Or qu'esperer apres cela, & n'est-ce pas une grande imprudence que de prétendre que de telles gens se rendront à la necessité? Y en a t-il de plus grande que de faire

son

ſon ſalut, & n'eſtce pas une grande marque que ces gens croient ne le pouvoir faire que dans leur religion, puiſqu'ils ont refuſé de ſi grands avantages. Cependant je vois bien encore ce qui a abuſé les miniſtres. C'eſt qu'ils croient que tont le monde reſſemblera à de certaines gens, qui apres avoir paru fort zelés, ont marchandé avec eux pour faire le pas qu'ils deſiroient. Tel a été Dauger. Il y avoit un an, devant qu'il ſe fît Catholique, qu'il vouloit avoir un Gouvernement pour changer de religion. On ne vouloit luy donner que des penſions, mais cela ne le contentoit pas; il ſçavoit que ces ſortes de choſes ſont ſujettes a s'ôter facilement, ainſi il s'obſtinoit à ne rien faire ſans cela. Son entêtement embarraſſoit le Miniſtre de la guerre, car il vouloit d'ailleurs que ce fût le premier qui viendroit à vaquer, afin qu'on

qu'on ne le fît pas attendre trop long tems, Il n'i avoit gueres de moien de résoudre cette difficulté, & de fait on n'étoit pas bien aise a la cour de le mettre dans toutes sortes de places, je n'en sçais pas la raison, car il est assés vieil officier, pour scavoir son métier, & d'ailleurs je ne crois pas qu'on soit en doute de sa fidelité. Quoi qu'il en soit, comme l'affaire trainoit, & que le ministre ne vouloit pas le laisser échaper, d'autant plus qu'il avoit toujours paru fort attaché à sa religion, & que par consequent son exemple pouvoit faire grande impression sur les autres, il arriva que Lancon Gouverneur de Meziéres devint comme paralitique de la plus grande partie de ses membres, ce qui fit juger qu'il n'iroit pas bien loin. Le Ministre ravi de cette occasion offrit ce gouvernement a Dauger, ce n'étoit pas grand chose,

ſe, mais comme ce Gouvernement étoit pres de ſon bien, il tomba d'accord de le prendre. Cela fit mourir le pauvre Lancon encore plutoſt qu'il n'auroit fait, car aiant demandé a la Cour pour recompenſe de ſes longs ſervices, & d'un bras qu'il avoit perdu dans la derniere guerre, qu'on lui per-permît de ſe demettre de ſa charge en faveur d'un homme du métier qui lui donnoit quelque argent pour aider à pouſſer ſes enfans, il en fut refuſé nettement. Je laiſſe à penſer ſi cela plut à un homme qui étoit déja aſſés chagrin de ſa maladie. Et je crois, comme je viens de dire, que cela aida en quelque façon à abreger ſes jours.

Si tout le monde reſſembloit à celui dont je viens de parler, il eſt ſans difficulté que le Roi n'auroit pas beaucoup à apprehender, puis qu'il a aſſés de graces entre ſes

mains

mains pour gaigner ceux qu'il voudroit avoir. Mais enfin il ſe trouve des gens au deſſus de toutes les promeſſes, comme il paroiſt par ce que j'ay dit ci devant. Je ſçai bien qu'on ſe ſert de mille autres artifices pour les gaigner, on commence à leur dire qu'ils étoient peut-être retenus en ce tems là par la crainte, qu'ils pouvoient avoir, qu'on ne ſe mît en tête, que ce qu'ils en auroient fait n'étoit que par ambition. Que tout étant changé maintenant par l'Edit ils ne doivent plus apprehender de reproche de perſonne. Mais ces raiſons ne ſont bonnes qu'a des gens qui n'ont point de religion. Un homme de bien a toujours les ſynderefes de ſa conſcience & quand on ne fait les choſes que dans la veüe du monde, on ne doit gueres être content de ſoi-même.

On peut voir par ce que je viens de dire le peu de confiance que

que le Roi doit prendre dans les nouveaux Catholiques. J'ajouterai à cela, qu'il s'eſt fait un ſi notable prejudice en croiant ainſi ſes Miniſtres, qu'il s'eſt interdit dorénavant toutes ſortes de conquêtes. C'eſt a preſent que le reſte de la Flandres peut reſpirer. Elle ne doit plus craindre d'être attaquée, & il eſt trop ſage pour ſe faire des affaires au dehors, tandis qu'il a tant de ſujet de defiance au dedans. Car enfin, quoi qu'il n'y ait point de nation ſi affectionnée à ſon Roi, que la nation Françoiſe, il eſt toûjours à craindre, que des gens dont on force la conſcience, ne ſe portent aux dernieres extremités. Tant qu'on ne les éloignoit que des charges, qu'on ne faiſoit que leur ôter le moien de faire ſubſiſter leurs familles, & tant qu'enfin on ne les réduiſoit point au deſeſpoir, il n'y avoit rien à craindre de leur fidelité, mais aujourdhui qu'on les veut mettre

dans

dans un état de perdition, que doivent ils avoir de plus cher que leur ſalut. On ne meurt qu'une fois, & mourir dix ans plutôt, ou dix ans plutârd, eſt toûjours la même choſe. C'eſt même une grande conſolation de ſçavoir qu'on meurt pour la verité, ce qui rend ce paſſage bien moins effroiable. Pour moi je ſuis bien heureux d'être a preſent dans un endroit, ou je puis profeſſer la religion que je crois la meilleure, car en verité c'eſt une étrange extremité, que d'étre partagé entre ce qu'on doit à Dieu, & ce qu'on doit à ſon Prince, je ſçai bien qu'un Prince eſt l'image de Dieu en terre, je ſçai encore que rien ne peut diſpenſer de l'obeïſſance qu'on lui doit, mais encore un coup, que c'eſt une affaire délicate que celle qui ſe paſſe aujourdhui. Il ſemble même que la cauſe de Dieu ſoit préferable à toute autre, & quand

quand je le dirai, je ne ſuivrai en cela que la route que m'ont fraié les Catholiques, & le Pape même. Du temps de Henri quatre, la Cour de Rome ne diſpenſa telle pas les ſujets de ce Prince de l'obeïſſance qu'ils lui devoient ſous pretexte qu'il étoit heretique. Cependant la choſe étoit bien differente de celle qui ſe paſſe aujourdhui, il ne violentoit perſonne, chacun pouvoit demeurer dans ſa Religion, mais aujourdhui il faut que nous quittions la nôtre, pour en prendre une, ou nous croions de nous pouvoir ſauver. Etrange reduction, & qui peut jetter les hommes dans le dernier deſeſpoir.

Il eſt à croire qu'on n'en ſeroit jamais venu à cette extremité, ſi ce n'eſt que les Miniſtres ne veulent plus de guerre, & qu'ils croient d'ailleurs que les affaires du Roi ſont en ſi bon état, qu'ils s'imaginent que les étrangers n'oſe-

ſeroient jamais la commencer. A l'égard du premier, je vois quelle eſt leur raiſon, & beaucoup de gens la voient auſſi bien que moi : à l'àgard du ſecond, ils pouroient bien ſe tromper, & quand même les ennemis auroient été éloignés ci-devant de cette penſée, on vient de leur fournir des armes dont ils ſcroient bien malaviſés, s'ils ne vouloient ſe ſervir. Quelle plus belle occaſion peuvent ils ſouhaitter, que celle qui ſe preſente, ils n'ont qu'a paroître pour croire vraiſemblablement qu'ils allumeront la guerre civile. Le Roi eſt puiſſant, je l'avouë, & c'eſt preſque courir à une mort aſſurée, que de donner des marques de ſa rebellion, mais eſt on capable de raiſonner, quand on eſt au deſeſpoir, & de plus, puiſque c'eſt une loi commune à tous les hommes de falloir mourir, n'eſt-il pas à preſumer qu'il s'en trouvera un grand nom-

nombre qui croiront meriter en mourant pour la Religion.

Voila à quoi on expoſe le plus puiſſant Roiaume de la Chrêtienté par une politique, mal digerée. Au reſte, quelque interêt que j'aie à la choſe, j'avoüerai franchement qu'on ne s'y pouvoit mieux prendre, qu'on avoit fait au commencement, pour nous rüiner. En nous banniſſant des charges, on obligeoit les Grands, qui ne ſont jamais dans leur centre, s'ils ne ſont à la Cour, de nous quiter, nous n'en avions tantôt plus, & pour ceux qui nous reſtoient, c'étoit ſi peu de choſe, ſi on en excepte un ou deux, qu'on n'en pouvoit prendre de jalouſie. Encore leur Religion n'étoit pas trop aſſurée, & je ne craindrai point de dire, que ſi ce n'eſt qu'ils ont eû de la complaiſance pour leurs femmes, il y à longtemps qu'ils nous auroient

fait

fait benqueroute ; Dieu veuille que je ne dise pas vrai, mais je me trompe fort s'ils sont fachés de ce qui vient d'arriver. Leur conduite le fera voir, sur tout parce que fera l'un des deux, car étant étranger, & le Roi ne pouvant le violenter comme l'autre, il ne tiendra qu'a lui de se retirer dans le lieu de sa naissance, ou auprés de quelque grand Prince, qui ne manquera pas de le recevoir favorablement. Ce sera alors que je serai ravi d'avoüer que j'ai fait un jugement temeraire, & je n'attendrai pas qu'on me donne la question pour l'avoüer. Mais je crains bien que je ne sois un trop bon Prophete, du moins je ne suis pas seul de cette pensée.

A l'égard de l'autre, il a un pretexte plus plausible pour obeïr, Il est né sujet du Roi, & qui plus est, il a bien cent mille livres de rente dans le Roiaume,

 lien

lien aſſés fort dans le temps ou nous ſommes pour combattre le plus grand zele. Mais je crains bien qu'un penchant ſecret ne lui faſſe faire tout ce qu'on voudra, peut-être me puis-je tromper, cependant je ne le crois pas, & j'ai crû entrevoir bien des fois qu'il ſoupiroit aprés le bâton de Marêchal de France, c'eſt pourquoi je préſume qu'il ne ſera pas fâché qu'on ait levé le ſeul obſtacle qui s'y oppoſoit. Car enfin il le merite pas ſes ſervices, & dés qu'il aura fait ce pas là je ne doute point qu'il ni ait bonne part.

Chacun ne va pas manquer de prendre pour une digreſſion, ce que je viens de dire, mais je n'en tombe pas d'accord. J'ai voulu faire connoître par là quels gens nous avions à nôtre tête, & comment la Cour n'avoit que faire d'en venir à cette derniere extremité pour nous reünir. Je ne

parlerai

lerai pas d'un autre perſonne qui pouroit entrer en concurence avec ces deux-ci pour la qualité, mais non pas pour les ſervices, puis que tout ce qu'il a de Grand, eſt le nom. Ainſi quelque démarche qu'il faſſe aujourdhui, cela ne peut pas tirer à conſequence, puis qu'il s'eſt toûjours mis plus en peine de ſes procés, que de ce qui arriveroit de la Religion. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continüera toûjours dans la même indolence, & que pourvû qu'on ne lui défende pas de plaider, il fera toûjours tout ce qu'on voudra.

Ceux qui étoient obligés de nous proteger étant dans ſes ſentimens, qu'eſt-ce que la Cour avoit à faire de porter les choſes à la derniére extremité. Aiant percé le gros de l'arbre, ne falloit-il pas que les branches s'échaſſent inſenſiblement. On voioit

déja tous les jours un nombre infini de converſions, tant bonnes, que mauvaiſes, perſonne n'oſoit faire de remontrance au Roi ſur les perſecutions qu'on inventoit tous les jours, voiant que les Grands ne s'en vouloient pas mêler; par ce moien les Edits ſe multiplioient, & la Religion s'aneantiſſoit, en partie par la miſere qu'apportoient ces édits, en partie par la deſtruction des Temples, qui ne pouvoient plus ſervir de nouriture aux ames affligées.

Voila ce que j'appelle une fine Politique, voila parvenir à ſes fins ſans rien riſquer, & voila enfin ce qu'il falloit continüer pour ne pas mettre le Roiaume au hazard. Ce n'eſt pas que chacun ne levât les yeux au Ciel, pour reclamer ſon ſecours contre tant de violence. Elle étoit reconnüe generalement de tout le monde:

de : tout le monde croit même qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil, mais comme on n'attaquoit directement les Eglises que les unes aprés les autres, celles qui n'étoient pas encore dans les mêmes termes, se contentoient de former des vœux secrets, soit qu'elles crûssent que l'orage ne dut pas venir jusques à eux, ou qu'ils se vissent dans l'impuissance d'y remedier. Cependant la Religion s'abolissoit insensiblement, comme j'ai dit ci-dessus, & même l'on voioit déja des particuliers prendre le parti de se retirer dans les païs étrangers. Qu'étoit-il besoin encore une fois que de suivre les mêmes maximes? en vingt ans de temps, on n'auroit presque plus trouvé de Reformés, pouvoient ils maintenir leur Religion sans Eglises, & ne les pouvoit-on pas abbatre l'une aprés l'autre. D'ailleurs ces

Edits par lesquels on ne pouvoit plus ni posseder de charges, ni exercer de métiers, ne mettoient-ils pas la plus grande partie dans l'impuissance de subsister, & par consequent dans l'obligation de faire ce que vouloit le Souverain. Mais avec cette difference de ce qui se pratique aujourdhui, que les choses se faisoient insensiblement, & comme de bon gré, au lieu qu'aujourdhui. On met le poignard sous la gorge, tout prêt à nous massacrer, si nous ne disons que nous voulons changer de Religion.

Du temps du dernier Chancelier tout le Monde le croioit Autheur de nos malheurs, l'on présumoit, que comme il étoit zelé pour sa Religion, c'étoit lui qui inspiroit au Roi toutes les persecutions qui s'élevoient contre nous. Mais enfin il faut lui rendre justice, & il vaut mieux le

faire

faire tard, que jamais. C'étoit lui au contraire qui rabattoit les coups, & il n'a pas plûtôt eû les yeux fermés, que des esprits plus boüillans, & moins remplis de prudence, ont tout sacrifié à leur ambition. Ils ont voulu obliger le Pape à quelque prix que ce fût, & nonobstant les conseils de ce grand Ministre, qui n'alloient qu'a faire les choses pied à pied, ils ont mis la fortune du Roiaume en si grand danger, que c'est merveilles s'il n'en arrive du mal. Quelle joie pour les envieux de la Couronne, & quand ils auroient semé plusieurs millions, pour jetter les fondemens d'une guerre civile, auroient ils pû esperer rien de plus avantageux. Ils auroient peut-être pû gaigner quelques particuliers, mais voici vraisemblablement quinze cent mille ames à leur service. Mais des gens résolus à perir plûtôt que

de n'avoir pas l'exercice libre de leur Religion, mais que dis-je, ce n'eſt pas encore nôtre plus grand mal on veut que nous allions à la Meſſe, & cela ſans nous donner le temps de nous inſtruire, comme ſi dans une choſe comme celle là c'étoit aſſés de dire, je le veux, pour être obeï. Cependant il eſt aiſé de voir ce qui en arrivera, quelque puiſſance qu'ait le Roi, elle ne s'étendra point apparement juſques ſur les conſciences. Voici ce qui arriva il y a deux ans dans le Vivarets, De pauvres malheureux aimerent mieux perir que de ne pas aller prier Dieu ſur les ruïnes de leur Temple, ils y furent malgré toutes les défenſes qu'on leur put faire, & voiant qu'on s'apprêtoit à les venir attaquer, ils ſe cantonnerent dans les montagnes, où ils auroient beaucoup donné d'affaires au Roi, ſi le Roi eût eû quelque guerre étrangere. Si

Si une petite poignée de Monde a été capable de prendre une telle resolution, & encore pour un Temple abbatu, que ne fera point un grand nombre d'ames, lors qu'on n'abat pas seulement leurs temples, mais lors qu'on detruït encore leur religion. Lors qu'on les oblige à reconnoître une Eglise, dont ils croient ne s'être separés que pour y avoir reconnu des erreurs qui les empechoient d'y faire leur salut, & enfin lors qu'on les contraint d'avoir part à des actions qu'ils éstiment pleines d'Idolatrie. Certes si leur desespoir n'a pas encore éclatté, il n'en est pas moins à craindre. Il est de la prudence d'attendre un temps favorable & ce temps ne manquera pas de venir, lors qu'il plaira à quelque puissance étrangére. Si jamais donc quelqu'une vient à attaquer le Roi, ce sera alors qu'il

verra s'il a bien fait de croire ses Ministres. Les guerres qui se font pour la religion sont toujours les plus dangereuses. Chacun y met le tout pour le tout, & quoi que la France soit aujourdhui plus florissante qu'aucune autre puissance de l'Europe, comme c'est plutôt à l'egard du chef, qu'a l'égard des membres, il ne faut rien pour la mettre aussi bas, qu'elle est élevée. Une guerre civile lui sera plus de tort, qu'aucune guerre étrangére. Elle a de bonnes frontieres à opposer à ses voisins, mais si ses sujets arment une fois, il est à craindre qu'on ne revoie l'image des malheurs qui tourmenterent l'Etat sous le regne de Charles IX. c'étoit une chose qu'il falloit éviter à quelque prix que ce fût; mais bien loin de l'avoir fait, on peut dire qu'on ne s'y pouvoit prendre mieux, pour faire arriver le contraire. Car enfin, quelque
pré-

précaution que l'on puiſſe prendre, comment fera t-on pour empecher un juſte reſſentiment? tiendra t-on des armées dans le cœur des Provinces, pour retenir les perſonnes ſuſpectes. Le Roi eſt tres puiſſant, & perſonne ne doute de ſon pouvoir, cependant ce que je dis ſurpaſſe ſes forces, & s'il a des ennemis ſur ſes frontieres, n'aura-t-il pas beſoin de toutes ſes troupes: d'ailleurs ne conſumeroit t-il pas ſon païs lui même, ce qui eſt éloigné de la politique.

Voilà pourtant les meſures à quoi il ſera obligé doreſnavant par les fauſſes démarches qu'on lui fait faire, il avoit l'amour, & l'admiration de ſes ſujets, ils lui ont fait perdre l'un & l'autre dans un moment. Les Reformés ne le peuvent plus aimer, par ce qu'il les perſecute, ſi je l'oſe dire, contre tout droit & raiſon. Les

Catholiques ne le sçauroient plus admirer par ce qu'il eſt tombé inſenſiblement dans une béveüe, dont ils le croioient incapable. L'eſtime qu'on avoit pour lui faiſoit plus de la moitié de ſes forces, il s'eſt affoibli de lui même ſans y penſer, & il ne le reconnoitra que trop tôt. Je vois bien ce qu'il a cru, il s'eſt mis en tête, comme j'ai déja dit, que craint, & eſtimé, comme il étoit de tout le monde, perſonne n'oſeroit prendre les armes contre lui. J'en conviendrois, ſi les choſes étoient encore au même état qu'elles étoient il y a trois mois, mais aujourdhui que l'on croit qu'il y a tant de gens dans ſon Roiaume, qui ne demandent pas mieux que de remüer, je ne pretens pas parler ſeulement des Proteſtans, mais même des Catholiques qui ne demandent qu'une occaſion de lever le maſque. Cependant le Roi ne s'en

s'en poura prendre qu'à soi même, c'est lui qui fournit des armes à ses ennemis, & sans lui sa gloire étoit a un si haut point, qu'ils n'auroient pas osé, s'il faut ainsi dire, le regarder en face.

Si c'est là une grande faute a son égard, je dirai qu'elle n'est pas moindre à l'égard du Pape, avec qui apparament cette action a été concertée. Car au lieu d'en cueillir le fruit qu'il pretend, il va tout au contraire retirer par là le Turc du danger, dont il étoit menacé. l'Empereur qui sçait qu'il n'a pas un voisin moins dangereux en la personne du Roi, qu'en la personne du Grand Seigneur, quittera celui-ci, pour faire la guerre à celui là. Il voudra se servir d'une occasion si favorable, pour se guerir de l'apprehension qu'il a depuis que le Roi s'est emparé de Strasbourg.

Les Princes de l'Empire, qui n'auroient jamais osé donner se-

cours à l'Empereur, ne craindront plus aussi de le faire dans l'esperance que le Roi aura assés d'affaires chez luy pour mieux reussir qu'ils n'ont fait dans la guerre precedente. Je vois donc déja toute l'Europe en armes par une action, qui n'est assurement que la bévüe d'un particulier, qu'elle obligation lui aura le Roi quand il verra les quatre coins & le milieu de son Roiaume, tout en feu. Ne vaudroit il pas mieux que ce particulier n'eut jamais songé, non seulement, à un Chapeau de Cardinal, mais encore qu'il n'y eut jamais eû de Cardinaux au monde. Dieu veuille encore une fois que je me trompe, mais il me semble du moins que ce que je dis est fondé sur la raison. Ce sera alors que tous ceux qui sont en exil dans les pais étrangers, accourront au secours des leurs, étant d'autant plus animés, qu'ils n'auront pas trouvé ailleurs, à la reli-

religion pres, les douceurs dont ils jouiſſoient dans leur chere patrie. C'eſt un amour qui ne finit qu'avec nous, & c'eſt une eſpece de prodige quand cela ne ſe trouve pas dans un homme.

Voilà donc deux grandes amorces pour la rebellion, ſçavoir la deffenſe de ſa religion, & le retour dans ſa patrie. Quelle politique étrange pour de grands Miniſtres, & quoi que par les ſervices qu'ils ont rendus en d'autres occaſions, on ſoit prévenu en leur faveur, ne va t-on pas inferer de celle là que c'eſt le hazard qui les a fait reüſſir plutôt que leur habileté. Des gens qui ſeroient conſommés, comme ils le pretendent dans la politique, n'auroient jamais fait un pas de clerc comme celui-là.

Quand on eſt habile en une choſe, on l'eſt en tout, & tout ce qu'ils peuvent dire pour leur juſtification, c'eſt qu'il leur falloit faire

cette

cette démarche pour meriter la bienveillance du S. Pere. Si celui-ci eût été de l'humeur de beaucoup de ses predecesseurs, c'est-à-dire s'il eût permis à ses neveux de disposer de la pourpre moiennant de l'argent, peut-être ne se seroiēt ils jamais portés à cette extremité, ils se seroient plutôt résolus à en donner, quoi qu'ils aiment autant à accumuler que s'ils en avoiēt besoin, mais par malheur ce n'est pas par là qu'on gaigne le Pape, ainsi il leur eût fallu recourir aux seuls moiens qui leur étoient ouverts pour cela. Il leur falloit d'ailleurs guerir son esprit, qui étoit ulceré par les affaires de la Regale, ou il croioit qu'ils avoient trempé des plus avant. Le moien donc de vaincre non seulement l'aversion qu'il avoit pour eux, mais encore de meriter ce chapeau tant desiré. Certes ils y étoient bien embarrassés, & voila enfin le denoüement de toute la piece. Si le succés

cés leur eſt favorable, je m'en rapporte à l'avenir, mais tout ce que je puis dire, c'eſt que d'un Etat tranquile, & floriſſant, ils en ont fait le lieu du monde le plus miſerable, & le plus expoſé à la ſedition. Auſſi l'ont ils bien reconnu eux mêmes puiſqu'ils n'ont oſé entreprendre un coup ſi hardi, ſans avoir des gens de guerre tout préts pour appuier leurs violences. On ne ſçavoit à qu'elle fin on faiſoit marcher tant de troupes de Province en Province, dans un temps ou tout ſembloit tranquile. Mais c'eſt qu'ils avoient peur que le deſeſpoir ne fît faire des choſes, qui leur donnaſſent à connoître qu'ils avoient fait une entrepriſe dont ils pouroient ſe repentir.

J'avoüe juſques ici que tout leur a ſuccedé, mais qu'ils aient donc toujours cent mille hommes pour prendre garde à ce qui arri-

vera, autrement je ne vois pas, moralement parlant, qu'ils ſoient en grande ſeureté.

Si le Roi étoit un Prince d'une mediocre ſuffiſance, d'une moindre reputation, & qui eût fait moins de jaloux, je crois qu'il auauroit pu entreprendre un coup comme celui-là avec moins de danger. Comme tous ſes Etats ſont maintenant environnés de Princes Catholiques, peut-être qu'ils ne ſe ſeroient pas ingerés de le troubler par le zele qu'ils auroient pu avoir pour l'avancement de leur religion. Cependant je dis peut-être, car je ſçais bien que la politique ne l'auroit pas voulu, qui a coutume d'être la regle de toutes leurs actions, mais ſi je mets en doute qu'ils l'euſſent fait, même ſuppoſant ce que je viens de dire: que ne doivent ils point faire aiant affaire à un Roi conquérant. Il eſt à

croire qu'ils augmenteront, directement, ou indirectement un mécontentement qui est capable de produire d'étranges effets. Ils sçavent que les nouveaux convertis ne se sont faits Catholiques que par force, que même l'aversion qu'ils avoient pour la Cour de Rome est devenüe encore plus grande par la frequentation de ceux de cette religion, & par la participation de leurs misteres, la politique ne veut elle donc pas qu'ils se servent de cette occasion, pour Abbatre la puissance du Roi, laquelle ne pouvoit recevoir de diminution, que par ce qu'il vient de faire, & defait qui est le Souverain qui eût osé branler sans cela, les Catholiques, & les reformés du Roiaume n'étoit-ils pas unis ensemble, dés qu'il s'agissoit de deffendre les Frontieres, ou de porter la guerre dans les pais étrangers. Etoit ce un parti si
peu

peu conſiderable que le nôtre, pour que les ennemis oſaſſent le mépriſer? il étoit petit, je l'avoüe, en comparaiſon des Catholiques, cependant il ne laiſſoit pas d'y avoir des Marechaux de France, des Lieutenans Generaux, des Marechaux de Camp, des Brigadiers, des Colonels, & un nombre infini de Capitaines. Si cela eſt comme il n'en faut point douter, n'eſt-il pas vraiſemblable de dire, que le parti du Roi étant privé de tant de braves gens, ce ſeroit une grande imprudence à ſes voiſins, que de ne pas vouloir voir juſques a quel point il ſera affoibli, quand ils viendront à ſe declarer. Car enfin c'eſt une choſe qu'on peut mettre au nombre de celles qu'on croit les plus certaines, & ſi cela n'arrivoit pas, il faudroit dire qu'il ni a plus de raiſonnement à faire ſur quoi que

ce

ce ſoit. Au reſte ce ne ſera pas une petite perte que le Roi aura faite en nous perdant, & l'on ſçait que ce n'a été qu'a force de merite que nous ſommes montés à nos charges. Ce que j'ai dit ci-devant le juſtifie aſſés, ſçavoir que le Miniſtre de la guerre nous remettoit toûjours devant les yeux, que nous avions un peche originel qui nous empêchoit de nous avancer, & que ce péché étoit nôtre Religion. Tout autant que nous ſommes, je veux dire ceux qui ont été dans l'emploi, nous ſommes gens ſi je l'oſe dire, d'une experience conſommée, autrement ce Miniſtre n'auroit pas fait tant de cas de nous, il faut demander aux Generaux ce qu'ils en penſent, & je me ſouviens que quand le Prince d'Orange aſſiegea Maeſtricht, Mr. de Calvo fut ravi de prendre ſouvent conſeil du Major

du

du Regiment de Bourbonnois, qui tout ſimple Officier qu'il étoit, en ſçavoit peut-être plus que tous ceux qui étoient dans la garniſon. Quand il avoit ſon avis, il falloit le voir dans le Conſeil de guerre, il ſçavoit tout ſur le bout de ſon doigt, & les Officiers ne pouvoient comprendre d'ou lui venoit tant de lumiere, lui qui ne s'étoit jamais trouvé dans une tranchée, & dont le fait étoit plûtôt de mener un parti en campagne, que de défendre une place. Auſſi ne l'avoit on fait venir là, que pour les contributions, & quand il vint à être aſſiegé, il ſe ſeroit trouvé bien en peine, ſi tout le Monde eût été auſſi peu entendu que lui, dans l'occaſion qui ſe preſentoit.

Je ne parle que de celui-ci, parce que c'eſt le premier qui m'eſt venu à la penſée, même je devois plûtôt m'en abſtenir que d'un

d'un autre, puiſque j'apprends qu'il a déja fait le pas, qu'on nous veut faire faire à tous. Mais combien y en a-t-il d'autres, qui en ſçavent autant que lui? Combien de Lieutenans Colonels, qui ont toûjours eu ſoin de leurs Regimens, & dont le merite eſt tellement reconnu de tout le Monde, qu'on leur a toûjours donné la gloire de toutes les entrepriſes ou ils ſe ſont trouvés, quoi qu'ils fuſſent bien éloignés d'y commander en effet. Cependant ſi le Roi perd ces gens là, comme il y a beaucoup d'apparence, quelle perte ne ſera-ce point pour lui. Ils ne porteront pas ſeulement aux étrangers leurs bras, mais encore leur capacité. C'eſt-à-dire qu'ils ſeront capables d'introduire dans leurs Troupes la même diſcipline qui régne aujourdhui dans les Troupes de France. Et cela eſt plus de conſequence au Roi
qu'on

qu'on ne s'imagine, car c'eſt par là qu'il eſt devenu puiſſant, & que même dans un temps de paix, il a trouvé moien d'aguerrir ſes ſoldats : & de fait, tout de même que le portrait d'une Maîtreſſe ſert beaucoup à entretenir les feux qu'on à pour elle, ainſi l'image de la guerre, dont on a ſoin de les faire joüir en tout temps, entretient cette humeur guerriere, qui eſt d'ordinaire le ſoutien des Etats. Ainſi l'on peut dire que quand les hommes ſe trouvent dans quelque occaſion, bien loin d'en avoir perdu l'habitude, ils y ſont tout accoûtumés.

Si je paſſe à d'autres conſiderations, quel inconvenient ne trouveroisje point encore pour le Roi? Croit-il que ſes Officiers puiſſent quitter ſon parti, ſans être ſuivis d'un nombre infini de ſoldats, à qui ils commandent, les uns de puis vingt ans, les autres depuis vingt-

vingt-cinq, & quelques-uns depuis un plus grand nombre d'années. Au reste cela est encore de plus grande consequence qu'on ne s'imagine, trente soldats ôtés d'un Regiment, en ôtent quelquefois toute la force, & tous ceux qui sont du métier, sçavent qu'il n'y a que certaines têtes dans les Compagnies, sans lesquelles tout le reste n'est rien. Ce sont elles qui apprennent aux autres à faire le service, qui leur donnent l'air, & la mine guerriere, qui les instruisent à ne jamais tourner le dos, & qui enfin leur montrent par leur exemple quand ils sont dans le combat, de quelle maniere il s'y faut comporter. Or je ne dirai pas positivement que les Officiers débaucheront ces soldats, & qu'ils prendront le temps les uns & les autres de deserter, quand ils seront en presence de l'ennemi. Je crois cet-

te action indigne d'un honête homme, ainſi je n'ai garde de l'avancer, comme un fait veritable; mais je dirai que les Officiers aiant pris un autre temps pour faire leur retraite, & les ſoldats, qui ne demandent qu'à deſerter, les ſçachant parmi les ennemis, ils en ſeront bien plus excités à y aller. Et de fait ils ſçauront y trouver des gens qui connoîtront leur courage, & quand même leur but ne ſeroit que de deſerter, ils auront pour excuſe qu'ils viennent retrouver leurs anciens Officiers, comme en effet cela peut être veritable.

Quoi qu'il en ſoit voila un pretexte pour faire deſerter une partie de l'Armée, & ce qui me le fait préſumer, c'eſt que ce qui retient les ſoldats, eſt la connoiſſance qu'ils ont de la miſere qui les accompagne dans les païs étrangers. Ainſi n'aiant plus cette

te crainte, & même étant ſeurs d'y trouver du ſupport, l'on verra diminüer peu à peu les Armées de France, pendant que celles des étrangers augmenteront de jour en jour. Voila ce que les Autheurs de l'Edit, dont j'ai parlé ci-deſſus, n'ont peut-être pas prevû, & voila pourtant ce qui vraiſemblablement arrivera; car enfin chacun ne cherche que ſon ſoulagement, & ſon repos, les Officiers s'en iront, parce qu'il ne leur eſt plus permis d'avoir des Temples, ni d'exercer leur Religion. Les ſoldats deſerteront, parce qu'ils aiment leurs Officiers, & qu'ils croiront trouver plus davantage en les ſuivant, que de demeurer avec d'autres, qu'ils ne connoîtront pas, pour ainſi dire. Or ſi aprés cela ces gens là ſe trouvent dans quelque bataille, n'eſt il pas à preſumer qu'ils combattront juſques

à la derniere goute de leur ſang. ils aimeront mieux ſe faire tüer, que d'aller ſervir d'exemple à ceux qu'on ſera bien aiſe de retenir par la crainte des ſupplices. Cependant c'eſt avec de tels combattans, qu'on obtient ordinairement la victoire, & c'eſt une choſe conſtante qu'un homme comme cela, eſt plus à craindre que deux autres.

Je ne ſçais ſi je raiſonne bien, ou mal, mais il me ſemble que voilà d'étranges affaires que les Miniſtres du Roi lui ont attirées par leur faute. Les peuples n'étoient déja pas trop contens de leur deſtinée, la miſere leur faiſoit trouver à redire à bien des choſes qu'ils auroient regardées indifferement s'ils avoient été plus heureux. Croit-on de bonne foi qu'ils approuvent ce qui vient d'arriver? La pluſpart ſont Catholiques, je l'avoüe, &

je crois même qu'ils ſeroient bien aiſes qu'il n'y eût plus qu'une Religion, mais qu'infere t-on de la? Croit-on qu'ils ſoient d'humeur comme autrefois de prendre les armes? La choſe eſt bien differente aujourdhui, on nous accuſoit en ce temps là d'avoir des chefs qui avoient de l'ambition, mais aujourdhui on ſçait bien que nous ne demandons qu'a vivre en paix. Nous étions obligés en ce temps là de prendre les armes pour avoir des Temples, & l'exercice de nôtre Religion, nous étions même contraints de chercher nôtre Salut dans nôtre défenſe, étant tous les jours expoſés à des ſupplices inoüis, & qui faiſoient même horreur à nos Boureaux. Mais aujourdhui que nous avons acquis l'un & l'autre au prix de nôtre ſang, voit-on que nous aions ſongé à remüer, & au contraire ne ſommes nous

pas perſecutés ſans avoir oppoſé que nôtre conſtance à des ſouffrances toutes extraordinaires. Les peuples qui voient cela nous plaignent donc au lieu de nous haïr, ils ne peuvent voir d'un œil ſec toutes les perſecutions que nous ſouffrons depuis tant de temps, nôtre patience en un mot les édifie, & ils ſont obligés d'avoüer, que s'ils étoient à nôtre place, peut-être n'en auroient ils pas tant eû.

Avec ces ſentimens qu'avons nous à craindre de perſonne. Des Juges à la verité nous font maintenant tout le pis qu'ils peuvent, mais conſiderons que ce n'eſt pas de leur mouvement comme autrefois. Ils ne le font que parce qu'il y va de leur charge, & de leur fortune, ils ſe voient obligés de ſuivre les ordres de la Cour, mais ſi la guerre commençoit, il y a bien de l'apparence que loin d'ê-

tre

tre nos perſecuteurs, ils ſeroient ravis que le dedans du Roiaume changeât de face. Je n'en dis pas davantage, il y a de certaines choſes ou l'on fait mieux de ſe taire, que de parler, & celle là en eſt du nombre. Je veux même croire qu'on ne ſçait ce que l'on veut, & une marque que c'eſt mon ſentiment, c'eſt que je ſuis tombé d'accord ci-deſſus, que je ne me conſolerois jamais d'être éloigné d'un païs, ou il y a tant d'ordre. Quoi qu'il en ſoit, il faut tomber d'accord, que s'il venoit jamais une guerre civile, le Roi auroit autant à craindre des Catholiques que de nous. C'a donc été une grande imprudence à ſes Miniſtres que d'en jetter les fondemens, car enfin je ne craindrai point encore de dire quelle eſt inevitable tôt ou tard. Je ne ſuis pas grand Politique, mais ſi la paix de l'Empire avec le Grand

Seigneur vient à ſe faire, je tiens qu'on ne ſeroit pas long-temps à ſe repentir de ce qu'on a fait. L'on en parle déja, & quoi qu'il y ait bien de gens du ſentiment que cela n'eſt pas au pouvoir de l'Empereur, parce qu'il eſt trop engagé avec ſes Alliés, ſi eſt ce que je ne vois pas que la choſe ſoit impoſſible. Premierement à l'égard de l'Empire en general, la jalouſie qu'il doit avoir de la puiſſance du Roi le fera relâcher facilement de ſes interêts, d'autant plus que ce n'eſt pas ſon avantage que l'Empereur devienne ſi puiſſant. Il n'y a donc plus que le Roi de Pologne, & les Venitiens qui s'y puiſſent oppoſer. A l'égard de ceux-ci, l'envie qu'ils ont pareillement, qu'on diminüe le pouvoir du Roi, leur fera paſſer par-deſſus bien des choſes, ſi bien qu'il n'y a que le Roi de Pologne à contenter; peut-être eſt-ce une choſe dificile, & l'étroite intel-

ligen-

ligence qu'il a avec le Roi y met un grand obſtacle, mais enfin il n'eſt pas le Maître tout ſeul dans ſon Roiaume, & pourvû, que le Turc offre quelque avantage à la Republique, l'affaire ne ſera pas ſi dificile à conclurre.

Il y en a qui ne manqueront pas de me faire un crime de tout ce que je dis ici. Peut-être même qu'ils s'en voudront prendre à tous tant que nous ſommes, de ce qu'il y en a un de leur communion, qui oſe écrire toutes ces choſes; mais je reponds à cela, que tout ce que je dis, ne peut paſſer pour un crime à moins que d'interpréter mes penſées tout autrement qu'elles ne ſont. Si je parle de la ſorte, ce n'eſt point que je ſouhaitte que les choſes arrivent de même, ni que j'en veuille donner le conſeil, mais je rapporte ſeulement ce qui ſelon toutes les apparences doit arriver; Si je me trompe tant

mieux pour ceux qui y ont interêt ; mais ſi cela n'arrive point, il faut que j'aie des lumieres bien bornées. On peut donc dire que voila l'action la plus hardie que le Roi ait pu faire dans tout ſon régne. Cependant je ne conſeille pas à ceux qui écrivent ſon Hiſtoire de mettre ſi tôt la main à la plume pour en dire leur avis, qu'ils ſe donnent patience quelque temps, pour voir ce qui en arrivera, car enfin je ne doute pas, que mercenaires comme ils ſont, ils n'élevent cette action juſques au Ciel, s'ils ſuivent leur premier mouvement. Ils ſçavent qu'elle vient des Miniſtres, & comme c'eſt par leur Canal qu'ils ſont comblés de bienfaits, il y a apparence qu'ils vont s'épuiſer en flatteries. Ils nous feront paſſer pour des ſeditieux, afin de faire voir que la prudence vouloit qu'on ſe défît d'un ennemi inteſtin, mais patience encore une

fois,

ſois, comme je viens de dire, car ſi cela plongeoit le Roiaume dans une guerre civile, ce ſeroit alors qu'ils ſeroient obligés de reformer leur ſtile.

Ceux qui veulent que les miniſtres du Roi ſoient infaillibles, à l'exemple du Pape, diſent une plaiſante choſe la deſſus. Ils veulent, que bien loin que le Roi ſoit en état de rien craindre, il n'ait entrepris un coup ſi hardi que par une fine politique. Ils diſent donc, que ce Prince aiant les mains liées par le moien de la tréve, & cependant les mains lui demangeant, il a voulu chercher quelque pretexte pour couvrir une ambition qui doit l'accompagner juſques au tombeau. Que ne doutant point que les puiſſances voiſines ne donnaſſent retraite aux Reformés, c'eſt le moien de les quereller ſans que beaucoup de gens y puiſſent trouver à redire. Qu'en effet il

aura le Pape de ſon coté, & que ſi la Maiſon d'Auſtriche prend parti contre lui, c'eſt le moien de la décrier, elle, qui a toûjours voulu paſſer pour le fleau de tous ceux qui s'oppoſent à l'authorité du Pape. Si cela eſt ainſi, j'avoüe que voila de grandes veües, mais ce n'eſt pas le tout que de les avoir, & il faut voir ſi l'on eſt en état d'en ſortir à ſon honneur. C'eſt ce que j'ay de la peine à croire, & quoi que j'entende dire que les Suiſſes doivent prendre garde à eux, dificilement me mettrois je en tête que le Roi veüille rien entreprendre, aiant tant de ſujet de craindre chez lui. Cependant s'il y a quelque choſe qui lui ſoit facile, c'eſt ſans doute de ſubjuger cette nation, les diviſions qui regnent dans les Cantons Proteſtans, peuvent faire naître des penſées qu'on n'auroit pas ſans cela. D'ailleurs il y a toujours ſu-

jet de querelle entre ces Cantons, & les Cantons Catholiques, ainſi la nation étant animée l'une contre l'autre, qui ſera capable d'empecher que le Roi ne s'empare de ce païs. Rien aſſurement que ce que je viens de dire, ſçavoir la crainte qu'il aura que des deſeſperés, comme nous, ne riſquent le tout pour le tout. D'un autre côté à quoi lui ſerviroit de vouloir ſubjuguer cette nation, & n'en eſt il pas le maître, tout de même que de ſes ſujets. Le fort de Huninguen a été le terme fatal de leur liberté, & dés qu'il a été bâti, il a fallu qu'ils ſe ſoient défaits du proverbe * qui les faiſoit paſſer pour intereſſés, chez toutes les autres Nations. Il a diminué leurs penſions, & leur ſolde, & quoi que cela fût ſenſible à chacun, perſonne n'a oſé rien dire, parce qu'il étoit alors trop tard.

 Aprés

* *Point d'argent point de Suiſſe.*

Aprés cela n'ai-je pas ſujet de dire, que ce qu'on prétend de la Politique des Miniſtres, n'eſt pas veritable. Ce ſeroit encore une faute preſque auſſi lourde à cet égard, que celle qu'ils ont faite au nôtre. Que peuvent ils gaigner à vouloir ſe rendre maître de la Suiſſe, eſt-ce un païs de raport pour y pouvoir mettre des impôts, & croît-il de l'argent ſur ſes rochers. Il n'y vient que des ſoldats, & ne ſont ils pas ſeurs de les avoir à cauſe de la miſere du païs. Il vaut donc bien mieux qu'ils les laiſſent joüir de leur liberté mourante, elle n'eſt plus capable de leur donner de l'ombrage, ſi ce n'eſt qu'on veuille dire, que ceux qui viennent de s'y refugier, ſoient capables de leur inſpirer des ſentimens de briſer leurs fers. Etrange choſe qu'il faille avoir pour ſuſpect, ceux qui ont toûjours été l'appui

le

le plus ferme de la Courone. Car ſans vanité je puis dire que ſans nous, les affaires du Roi Henri le Grand d'heureuſe memoire auroient été bien découſües. Il n'y a qu'a lire l'Hiſtoire, pour voir les ſervices que nous lui rendîmes juſques à la fin. Fideles, quand il étoit parmi nous, fideles quand il nous voulut quitter, & fideles enfin quand ils nous eut abandonnés.

Quand nous n'aurions jamais rendu que ce ſervice, ne meritoit-il pas bien, ce me ſemble, que le Roi eût un peu de bonté pour nous. Quel crime avons nous fait pour nous traitter ſi cruellement, avons nous été rebelles, & au contraire n'avons nous pas marché tous les premiers à ſes conquêtes. Depuis que j'ai quinze ans paſſés, moi qui parle, je n'ai pas diſcontinué de ſervir dans ſes armées, j'en ay dix ou douze bleſ-

bleſſures ſur le corps, & quoi que je ſois dans la ſouffrance, je ſens bien que je donnerois encore tout mon ſang pour lui. Voila comme nous ſommes tous, depuis le premier juſques au dernier, ſans que pas un s'en ſoit jamais démenti. Depuis que je me connois j'ai vû trois ou quatre Rebellions dans les Provinces, mais jamais pas un Reformé n'y a trempé. Car enfin nous n'avons point de gens qui nous inſtruiſent qu'il faille prendre les armes contre nôtre Prince, comme on veut qu'il y en ait entre les Catholiques Romains. Mais que dis-je, en doute t'on, & qui ne ſçait pas que du temps du même Henri, dont je viens de parler ; la Sorbonne donna un Decret par lequel il étoit permis à chacun de ſecoüer ſon obeïſſance.

Si pareille choſe nous étoit jamais arrivée dans nos Conſiſtoires,

res, je pardonnerois aprés cela qu'on nous fît le plus cruel traitement qui seroit possible. On auroit lieu de craindre, que des gens qui auroient été de ce sentiment, ne fussent encore capables de reprendre les mêmes erremens. Mais qu'on foüille, non pas seulement dans nos Registres, mais jusques dans les replis de nôtre conscience, on n'y verra qu'une profonde soumission pour tous les ordres du Roi, & une estime tendre pour sa personne. C'est par là que nous avons vû abbatre nos Temples, & violer nos Privileges sans manquer au respect que nous avions pour lui, & nous aurions encore tendu la gorge, si nous eussions crû que nôtre sang eût été de quelque utilité pour son service.

Quelqu'un ne manquera pas de dire que voila une belle preuve de nôtre obeïssance, que ce qui se

paſſa il y a deux ans dans le Vivarets. Mais quoi que je n'en aje dit qu'un mot tantôt, je crois neanmoins que cela ſuffit pour montrer que ces gens n'avoient pas l'eſprit de Rebellion. Ils croioient qu'il leur étoit permis d'aller chanter ſur les ruïnes de leurs Temples les loüanges de Dieu, & il étoit inouï juſques là de faire un crime d'une action à quoi l'on ne pouvoit trouver à redire, quelque tour que l'on y pût donner. Auſſi n'entreprit on pas de la condamner dans les formes, & comme on ſe défioit de ſon bon Droit, on eût recours à la force. Des gens de guerre furent commandés pour aller troubler la devotion de ces pauvres malheureux, & les ſoldats aiant ordre de tüer, & de maſſacrer, il n'eſt pas étonnant s'ils ſe mirent en défenſe. Voila cette grande revolte, dont nos ennemis ont fait tant de bruit,

mais en verité ils avoient besoin de tâcher à nous noircir, comme ils faisoient, puis qu'aprés toutes les cruautés qu'ils exerçoient en nôtre endroit, on auroit eû bien méchante opinion d'eux, si l'on avoit sceu de quelle maniere les choses s'étoient faites.

Mais à quoi sert de se ressouvenir des maux passés, quand on en a de presens, ce n'étoit, pour ainsi dire, en ce temps là que des fleurs, au lieu qu'a present ce sont des épines, qui nous piquent jusques au cœur. De quelque côté que nous nous tournions nôtre fortune est si deplorable, que jamais personne n'a été dans un plus pitoiable état. Si nous obeïssons au Roi, nous devenons traîtres à Dieu, si nous sommes fideles à Dieu, nous desobeïssons au Roi. Nous sçavons que Dieu a dit qu'il falloit obeïr à son Prince,

ce, mais auſſi n'a-t-il pas dit, que ſi on le renioit, Dieu renieroit devant ſon Pere, celui qui l'auroit renié devant les hommes. Etrange perplexité où nous réduit un Chapeau de Cardinal, ſans lequel nous ſerions bien dans la perſecution, mais non pas dans le détroit ou nous nous trouvons aujourdhui. On veut que nous nous faſſions Catholiques contre nôtre propre connoiſſance, que nous renonçions à nôtre éducation, à nos lumieres, & enfin que nous allions aveuglement à la Meſſe. Si l'on nous envoie une bande de ſoldats, qui nous pillent, qui nous mangent, & qui en un mot, pour commencer à nous mettre dans le bon chemin, nous reduiſent à une telle neceſſité, que ceux qui n'ont d'attache que pour les richeſſes, n'ont plus rien qui les retienne au Monde.

Certes je ne puis dire, en même

temps que je blâme les Miniſtres d'un côté, qu'ils ne ſachent prendre leurs meſures d'une autre, pour aſſurer leurs affaires. Les travaux que le Roi fait faire pour l'embelliſſement de Verſailles ſont venus tout à propos pour faire approcher des ſoldats de Paris, ou ils craignoient quelque revolte. Ce n'eſt pas que le parti des Reformés approche à beaucoup prés de celui des Catholiques, mais enfin, comme j'ai déja dit, tous les ordres du Roiaume ne ſont pas trop contens. Et qui pouvoit répondre que ceux qui ne ſont pas ſatisfaits du Gouvernement preſent, ne priſſent ce temps là pour une revolte generale, excepté deux ou trois familles qui ſont floriſſantes, tout le reſte eſt dans l'abbattement, chacun fait plus qu'il ne peut, & comme on ſçait bien que cela ne peut pas toûjours durer, n'eſt il pas à preſumer

ſumer qu'on voudroit trouver l'occaſion de rendre ſa fortune meilleure. Les Miniſtres, qui ſçavent cela encore mieux que moi, ayant donc en veuë de nous donner le dernier coup, ont eû raiſon de ſe bien précautionner; mais qu'eſt-ce que tout cela conclut, ſi non ce que j'ai dit tantôt ſçavoir qu'ils ont entrepris une choſe dont ils pouroient bien ſe repentir. s'il leur faut cent mille hommes pour l'executer dans le temps que l'Etat eſt en paix, & tout-à-fait floriſſant, combien leur en faudra-t-il, lors que le Roi aura la guerre, & qu'il lui arrivera peut-être quelque révolution. Les choſes ne ſont pas toûjours en même état, & ſi je ne craignois de me ſervir d'une penſée qui eſt fort commune, mais qui neanmoins n'eſt pas à rejetter, je dirois que la fortune étant comme une rouë, elle ne peut

pas

pas toûjours demeurer ſans qu'elle ſe trouve tantôt au haut, & tantôt au bas. Il n'y a pas encore long-temps que la maiſon d'Aûtriche étoit dans ſa ſplendeur. Cependant qui eût dit, qu'un deſcendant de ce grand Empereur Charles V. dût être en auſſi petite conſideration, qu'eſt aujourdhui le Roi d'Eſpagne : & de plus, ne voions nous pas encore des effets de la révolution de la fortune, il n'y a eû que deux ans l'été dernier, que tout le Monde eſtimoit l'Empereur perdu, cependant Dieu n'a-t-il pas permis que les choſes tournaſſent autrement qu'on ne penſoit, peut-être dans deux ans, en dira t-on autant de la France : elle eſt au comble de ſa gloire aujourdhui, mais qui ſçait ſi dans peu de temps il ne lui arrivera point de changement ? Quelque bonne conduite qu'aient des Miniſtres, bien ſouvent

vent ils ne ſont pas à l'épreuve des coups du malheur, à plus forte raiſon quand ils y contribüent par un faux raiſonnement, ou pouſſés de quelque paſſion.

Mais poſons le cas que toutes leurs meſures ſoient juſtes dans le temps preſent : que le Roi ſoit craint à un point que perſonne n'oſe branler contre lui ; qu'il tienne toutes les autres puiſſances dans une eſpece de ſujetion, ou par ſes intrigues, ou par la force de ſes armes; & qu'en un mot, il ſoit le maître de tous les autres. Ont ils lettres qu'il vivra toûjours ? il n'eſt pas vieux à la verité, mais ne meurt on pas à ſon âge, comme dans un âge plus avancé. Mr. le Dauphin ſuccedera-t-il à ſa reputation, comme à ſon Roiaume ? n'eſt-ce pas un Prince trop foible pour porter un ſi lourd fardeau, & enfin comme les Etats ſe ſoutiennent par l'eſtime qu'on a

pour

pour leurs Princes, ne ſe perdent ils pas auſſi par le peu d'eſtime qu'on peut avoir pour eux. Ce n'eſt pas que je pretende dire par là que Mr. le Dauphin ne ſoit pas un grand Prince. A Dieu ne plaiſe, & ce n'eſt pas mon intention; mais enfin il n'a pas la reputation du Roi, & peut-être auſſi il ſera bien éloigné d'avoir ſa fortune. Ainſi c'eſt une grande imprudence aux Miniſtres, que de lui laiſſer une affaire comme celle là à demêler, Je dis plus, quand même nous ſerions capables de demeurer toûjours ſans rien dire, n'eſt il pas vrai que le ſoupçon qu'on aura de nous retiendra toûjours le Roi dans la crainte. Il n'oſera jamais rien entreprendre, comme j'ai dit tantôt, de peur qu'étant occupé au dehors, il ne lui ſurvienne des affaires au dedans. Quand poura-t-il être en ſeureté, & quoi qu'on

nous fasse aller à la Messe, peut-on croire que nous y allions jamais de bon cœur. Ce sera la même chose dans dix ans qu'aujourd-hui, & l'on se trompe grandement, si l'on attend le contraire. Croit on de même que nous élevions nos enfans dans une Religion, que nous condamnerons toûjours, quelque mine que nous fassions? Si nous sommes obligés de les mener à l'Eglise, ne les instruirons nous pas en secret de nos veritables sentimens, de sorte que ce sera toûjours un levain pour la guerre civile. Le Roi a beau entasser declarations, sur declarations, croit-il de bonne foi, que ceux qui font mine de lui obeïr, soient meilleurs Catholiques que ceux qui en font refus? Qu'il envoie tant qu'il lui plaira les enfans auprés des parens, qui se sont convertis, ces parens sont les mêmes que les au-

tres, & pour aller à la Meſſe en apparence, ils n'en-ont pas moins de zele pour leur ancienne Religion. Au contraire plus ils ſont obligés de ſe faire violence, plus ils ſoupirent en ſecret, il ne ſçauroient oublier de quelle maniere ils ont été elevés, & à moins que ces coups ne viennent de Dieu, c'eſt en vain que les hommes pretendent operer.

L'on ne ſçauroit parler plus modeſtement à mon avis de la Religion. Je ne decide point ni quelle eſt la bonne, ni quelle eſt la mauvaiſe, non pas que je n'en ſois plainement inſtruit, mais parce que ce n'eſt pas ce qui m'a mis la plume à la main: & de fait mon unique deſſein n'eſt que de faire voir la faute que les Miniſtres du Roi ont faite, dont ils commençent peut-être à s'appercevoir, mais ils n'ont garde d'en convenir & c'eſt pour cela qu'ils conti-

nüent de nous perſecuter avec plus de violence, que jamais. Je ne diray pas avec plus de politique, car enfin je ſuis perſuadé que toutes les meſures qu'ils ont priſes dans le commancement étant fauſſes, toutes celles qu'il pouront prendre dans la ſuite ne le ſeront pas moins.

Je rapporterois beaucoup de choſes pour le prouver, s'il en étoit beſoin, mais cela parle de ſoi-même. Ne voit-on pas, que de quelque côté qu'ils ſe tournent, leur embarras eſt égal? C'eſt en vain que le Roi aſſemble à toute heure ſon Conſeil de conſcience ſur ce qui nous regarde, c'eſt en vain qu'il y fait entrer de nouveaux Miniſtres, * pas un ne peut reparer le mal qui a été fait. On voit bien que ſi l'on nous permet de ſortir du Roiaume on tombe dans l'inconvenient, dont

* *Mr. le Chancellier.*

dont j'ai parlé ci-dessus, si d'un autre côté on nous ferme les passages, ce sont des mécontens qu'on nourit dans son sein. Comment demêler cette fusée, & n'est il pas vrai, que si l'on n'a pas reconnu d'abord le peril ou l'on se jettoit, il est aisé maintenant de le reconnoître, mais dificile d'y remedier. La constance avec laquelle la pluspart souffrent la persecution, n'est elle pas une marque de ce que l'on feroit, si l'on se trouvoit jamais en état, Que peut-on voir entr'autres choses de plus genereux, que ce que fait Madame de Montgommeri aprés avoir vû ses Maisons rasées, & ses Bois abbatus, n'a-t-elle pas pris le parti de tirer le coup de pistolet contre des gens qui la vouloient arrêter, comme elle se sauvoit en Angleterre? Et si une femme est capable de cela, que ne feront point tant de braves gens, dont

le deſeſpoir n'eſt pas moindre, que celui de cette Dame.

Mais il n'y a rien qui nous doive mieux perſuader de la faute qu'on vient de faire, que ce qui ſe paſſe aujourdhui dans l'Europe. Il n'y a que trois mois que tous les Princes trembloient au ſeul nom du Roi, maintenant ils ſe croient un peu plus en ſeureté. Ils ſe figurent qu'il a mis la diviſion chez lui, & ſur ce fondement, ils ſe croient plus Souverains, qu'ils n'étoient. Le Roi de Portugal ne craint plus de prendre alliance dans une maiſon qui eſt ſuſpecte à la Couronne, & lui avec qui la Cour avoit toûjours entretenu une correſpondance êtroite, commençe à lui tourner le dos. Peut-être dira-t-on qu'il eſt ſi éloigné de la France, qu'il n'avoit pas lieu de garder tant de meſures, ou que s'il l'a bien voulu faire, c'eſt

qu'il y étoit obligé par des raisons d'Etat qui cessent, sans que ce qui se passe aujourdhui sur nôtre sujet y ait aucune part. Mais pourquoi ces raisons cesseroient elles ainsi dans un instant, ne sçait-on pas bien qu'il étoit irrésolu avant nôtre disgrace, & que ce n'est qu'elle qui l'a determiné? N'est-ce pas encore la même chose qui vient de donner la hardiesse à l'Electeur Palatin d'agir en Prince avec l'Abbé Morel Envoié du Roi, & cet Abbé, qui croioit que tout dût fléchir comme autresfois sous le nom de son Maître, ne s'en est il pas allé sans prendre congé de lui? Cependant si l'on veut dire que l'éloignement du Roi de Portugal le rend moins circonspect à l'égard du Roi, on ne sçauroit dire la même chose du Prince Palatin, dont les petits Etats sont enclavés aujourdhui dans les terres de France. Autres-

fois l'on difoit ; & c'étoit un grand Politique ; qu'un Duc de Lorraine, qui avoit un peu de bon fens, devoit acheter une charge de premier Gentil-homme de la chambre du Roi, c'eft-à-dire être auffi attaché à lui, que le pouvoit être un de fes principaux Officiers. Or fi cela fe difoit de ce Prince, c'eft ce que l'on pouvoit dire auffi, il y a trois mois de l'Electeur Palatin, qui eft tellement fous fa couleverine, qu'il la voit toûjours braquée contre lui, mais il ne la craint plus à l'heure qu'il eft, & il s'imagine, comme il eft vrai, que le Roi n'eft plus en état de lui pouvoir faire de mal.

S'il m'eft permis de faire quelques autres reflexions, je verrai que les Venitiens, ces fages Politiques croient fi bien aujourdhui de l'interêt de l'Empereur de faire la paix avec le Turc, pour

tomber en-ſuite ſur le Roi, qu'ils commençent à prendre tout ce qu'il y a de bon dans les conquêtes qu'ils ont faites ces dernieres Campagnes, pour le tranſporter ailleurs. D'ou vient cela? De ce qu'ils voient aujourdhui, comme je viens de dire, le moyen de diminüer une puiſſance qui faiſoit trembler toute l'Europe, & ils craignent que cette tentation ne l'emporte ſur l'avantage que l'Empereur ſe pouroit promettre de la continuation de la guerre contre les infideles.

Voila à quoi ſert déja nôtre perſecution, ou pour parler plus juſte, voila le dommage que les Miniſtres du Roi ſont prêts de lui faire recevoir par leur fauſſe politique; je ne dirai point combien cela leur rompt de meſures d'ailleurs. Quel avantage ne ſe pouvoient-ils point promettre des pretentions de la Ducheſſe d'Or-

leans ſur le Palatinat, & quoique l'Electeur ſoutînt ſes Droits avec beauconp de fermeté, n'auroit il pas été obligé de ceder quelque choſe à la force? Je ne parle point encore des autres brigues qui étoient en état de reûſſir d'un autre côté à l'avantage de la Couronne. Le traité avec le Duc de Mantoüe touchant la vente de la place de ce nom étoit tout prêt à ſe remettre ſur le tapis. Qui s'y ſeroit oppoſé, maintenant que les Venitiens, qui ont tant d'interêt à le rompre, ſont en guerre? L'Empereur n'avoit il pas auſſi aſſés d'affaires, pour ne pouvoir prendre garde à tout ce qui ſe paſſoit; mais aujourdhui ces deux puiſſances ont le temps de reſpirer, & tout ce que l'on peut dire, c'eſt que s'il y a quelqu'un qui profite de nôtre perſecution, ce ſera le grand Seigneur. On le va laiſſer en repos

pour porter la guerre ſur nos Frontieres, & l'on dit même qu'il file déja des Troupes du côté du Palatinat. L'on dit plus, l'on veut qu'on ſoit déja convenu d'un lieu entre les deux Empires pour traiter de la paix, aprés quoi je laiſſe à penſer ſi les Allemans demeureront en repos.

C'eſt à ceux qui jugent des choſes ſans préoccupation, à decider aprés ce que je viens de dire, ce qui étoit le plus avantageux au Roi, ou de laiſſer les choſes en l'état qu'elles étoient, ou de faire ce qu'il a fait. Son Roiaume étoit floriſſant. Que pouvoit-il ſouhaitter davantage? Si l'on nous deſignoit auprés de lui, comme des gens capables de faire quelque entrepriſe au préjudice de nôtre devoir, ne ſçavoit-il pas bien le contraire? Si nous avions été tels, pouvions nous ſouhaitter un tems plus favorable qu'il étoit,

il y a huit ou dix ans. La guerre qu'il avoit à soûtenir contre toutes les puissances de l'Europe, n'étoit elle pas capable de flatter des seditieux? Mais si nous avons pris les armes, ça été pour le secourir. Nous n'avons jamais pensé qu'a ce que de veritables sujets devoient faire pour le service de leur Prince: & si l'on ne nous avoit pas reduit dans la cruelle necessité d'être infideles à Dieu, l'on auroit vû perir jusques au dernier, devant que pas un eût donné aucun sujet de reproche. L'on a vû des seditions à Nantes, & à Bordeaux, mais pas un Reformé n'y à trempé. Cependant l'on nous traite ni plus, ni moins que si nous avions conspiré contre l'Etat, & même contre la personne du Roi. De quelque côté que nous nous tournions, nous ne voions que des choses affreuses. L'on ne se contente pas de

nous ruiner par des Garnisons, on nous traîne encore en prison, on nous fourre dans des cachots, d'ou si l'on nous retire quelquesfois, pour nous faire voir le jour, ce n'est que pour nous menacer, que si nous ne faisons ce que l'on veut, on nous envoiera aux Galeres pour toute nôtre vie. Etrange traitement, pour des gens à qui l'on ne peut imputer d'autre crime, comme j'ai déja dit, que celui de n'être pas de la Religion de leur Souverain. Mais bel exemple en même temps pour tous ceux qui peuvent être un jour comme nous exposés aux persecutions que nous souffrons.

Il me souvient d'avoir lû dans quelques Historiens, combien on exagere la cruauté des Espagnols, lors qu'ils chasserent les Mores de leur païs, pour ne pas vouloir se convertir à la Foi Catholique. On marque qu'aprés

en avoir fait perir une grande quantité dans les tourmens, on chaſſa le reſte, ſans ſouffrir qu'ils emportaſſent la moindre choſe de tant de biens qu'ils avoient. On rapporte la-deſſus qu'il y en eût pluſieurs qui perirent en chemin de neceſſité, & que les Eſpagnols prenant plaiſir à un ſpectacle ſi pitoiable, leur inſultoient encore dans leurs miſeres. Mais de quelque couleur que ces Hiſtoriens aient peint ces cruautés, je doute fort qu'elles approchent de celles qu'on exerce à nôtre égard. Si nous avons cela de commun entre les Mores & nous, que nous ſoions perſecutés pour changer de Religion, ne faut il pas tomber d'accord que les choſes ſont bien differentes dans les circonſtances ? C'étoient des payens, & nous ſommes Chrêtiens. D'ailleurs ils avoient du moins la conſolation de ſçavoir

que leur persecution ne venoit que des ennemis de leur loi. Si nous étions sujets aujourdhui du Grand Seigneur, & qu'il voulût que nous devinssions Mahometans, cela nous seroit rude à la verité, & je crois bien que la plus grande partie aimeroit mieux mourir, que de lui obeïr; mais du moins on se representeroit, comme je viens de dire, qu'on auroit affaire à des gens qui sont ennemis de la Loi de Jesus-Christ, & qui ne sçavent ce que c'est que le commandement de traiter son frere, comme soi-même. Mais des Chrêtiens, faire à des Chrêtiens ce qu'on nous fait, c'est ce que je ne crois gueres conforme à l'Evangile. L'Evangile ne se plante point par la force, mais par les predications. Cependant tout ce qu'on nous prêche, c'est que le Roi veut que nous soions de sa Religion, autrement que toutes les per-

perſecutions que nous eſſuïons, ne ſont rien en comparaiſon de celles dont on à enuie de nous accabler.

Mais je m'éloigne inſenſiblement de la comparaiſon que je voulois faire du traitement, que l'on fit aux Mores, avec celui qu'on nous fait: je dis donc que la qualité d'enfans de J. Chriſt que nous portons, auſſi bien que les Catholiques Romains, les devroit obliger à ne pas prendre des moiens ſi rudes pour nous amener à leur opinion. Je veux bien qu'ils s'imaginent que nous ſoions dans l'erreur, car enfin, quoi que j'aie lieu de croire qu'il entre plus de politique que de Religion dans leur procedé, toutefois n'en veus-je rien dire, de peur qu'on ne m'impute de me défendre en recriminant. Je ſuppoſe donc que leur intention ſoit bonne, mais enfin ſommes nous

des Mores pour être traités comme nous ſommes. Mais, que dis-je, il nous ſeroit avantageux de l'être, quant au traitement, nous en ſerions quites pour abandonner nos biens à nos perſecuteurs, & nous aurions du moins la conſolation de nous en pouvoir aller, ſans autre deplaiſir que celui de quiter nos Maiſons, nos Rentes, nos Heritages, & enfin nôtre Patrie. Mais on nous fait oublier par une cruauté inouïe des choſes ſi précieuſes, par l'obligation ou l'on nous veut jetter de changer de Religion, la paſſion que nous avons de conſerver une liberté, que les Eſpagnols laiſſerent aux Mores, & que les Turcs laiſſent pareillement à ceux qu'ils ſoumettent par les armes, fait que nous n'oſons retourner la tête, pour voir tant de choſes à quoi les hommes ſont ſi attachés d'ordinaire, & qu'ils n'oublient pas mê-

même, lors qu'ils ſont ſur le point de mourir. Mais que dis-je bien loin de penſer à tout cela, la plus grande crainte que nous aions, eſt qu'on nous oblige d'y retourner. Nous ſçavons que tous les chemins ſont couverts de ſoldats pour nous faire piece, que tous les paſſages ſont gardés, c'eſt pourquoi nous ſommes obligés de nous deguiſer, & enfin nôtre condition eſt ſi deplorable, qu'il nous faut prendre plus de peine mille fois pour tout quiter, qu'on n'a coutume d'en prendre; pour amaſſer ce que nous quitons.

Voilà en quoi nous ſommes bien plus à plaindre que ces Mores, dont neanmoins les Hiſtoriens depeignent les miſeres avec des expreſſions ſi touchantes. Ils s'en alloient du moins en liberté, ſans être obligés de regarder derriere eux, au lieu qu'à chaque pas que nous.

nous faiſons, nous croions aller tomber entre les mains de gens pires mille fois pour nous, que les Eſpagnols n'étoient pour les Mores. Ils avoient outre cela la conſolation d'emmener dans leur exil leurs femmes, & leurs enfans, au lieu qu'on nous à pris les nôtres, & qu'on nous les prend encore tous les jours. Certes la poſterité aura peine à croire toutes ces choſes, & que ſous le régne du plus grand Roi, que la France ait jamais eû, il ſe ſoit paſſé des choſes ſi cruelles; car enfin qu'on me die tout ce qu'on voudra de celle de Charles IX; je dirai du moins que c'étoit un Prince violent, & de qui l'on devoit attendre toutes choſes. Mais de Loüis XIV., qui a toûjours paſſé pour un Prince ſage, judicieux, & moderé, c'eſt ce que je ne comprends pas, ni que perſonne ne poura jamais compren-

prendre non plus que moi. Car enfin quand on voudroit ſuppoſer qu'il a ſes raiſons, pour faire ce qu'il fait, de quoi je ne tomberai pas d'accord neanmoins, ne ſeroit-ce pas aſſés de chaſſer ceux qui ne veulent pas changer de Religion, ſans en venir à des extremités qui font même pitié, comme j'ai déja dit, à nos plus cruels ennemis. Cependant par quelle politique je vous prie veut il que des gens reſtent malgré eux dans ſes Etats. C'eſt ce que je ne comprends pas bien encore & ce qui auſſi eſt plus dificile à comprendre que tout le reſte. Et de fait, ne ſçait on pas, que tous ceux qui ſe convertiſſent ainſi par force, ſont ceux qui demeureront toûjours le plus attachés à leur Religion. De tous ceux qui ſont morts depuis que cette grande perſecution eſt ouverte, il n'y en a point qui ne ſe ſoit retracté a-

avant que de mourir, ils ont tous protesté qu'ils mouroient dans la creance, dans laquelle ils avoient été élevés, & quoi qu'on les ait menacés de confisquer tous leurs biens, de ruïner tous leur enfans, & même de faire le procés à leur cadavre, comme en effet cela est arrivé, les à-t-on peu resoudre à changer de resolution, tant il est vrai, que quelque violence qu'on exerce, on peut bien asservir le corps, mais non pas l'ame, qui à été crée pour être libre.

Aprés tout ce que je viens de dire, ne puis-je pas conclure que les Ministres viennent de faire le coup le plus imprudent, & le plus capable de ruïner l'Etat, qu'on puisse jamais s'imaginer. Quand tous les ennemis ensemble auroient conspiré sa ruïne, que pouvoient ils faire davantage, je vous prie que ce qu'ils ont fait? y pouvoient ils mettre plus de divi-

sion

ſion, qu'il y en a aujourdhui, & le Roi avec toute ſa puiſſance, eſt il capable d'y apporter remede. Tout ce qu'il y avoit de politiques convenoient que toute la reſſource des étrangers étoit de tâcher de nous gaigner, en nous faiſant voir, que les Edits qui ſe donnoient tous les jours contre nous, ne viſoient qu'a détruire entierement nôtre Religion; mais c'étoit plutôt des viſions, que des choſes à pouvoir s'executer. Il eſt vrai que nous étions déja dans la perſecution, cependant la confiance que nous avions en la juſtice du Roi, nous éloignoit ſi fort de croire qu'on en vînt à cette extremité, que nous n'aurions jamais eû garde de nous jetter dans la deſobeïſſance. Nous voions bien que nous n'étions pas aimés, mais nous ne pouvions croire que nous fuſſions ſi fort haïs, que le Roi entreprît de

nous perſecuter au peril de ſon Etat. Mais aujourdhui qu'on nous réduit à la derniere extremité, que pouvons nous perdre davantage que ce que nous avons déja perdu, les uns n'ont plus de bien, les autres n'ont plus de liberté de conſcience, on a ôté la femme aux uns, aux autres les enfans, les uns ſe ſont bannis eux-mêmes de leur païs, plutôt que de renoncer à leur Religion, les autres ont renoncé à leur Religion en apparence, mais ça été pour conſerver leur bien, leurs femmes, & leurs enfans; qu'eſt-ce que tous ces gens là, je vous prie ſont capables de faire aujourdhui? & ſi le deſeſpoir les fait tomber dans quelque faute, qui eſt-ce qui en eſt plus reſponſable, ou d'eux, ou de ceux qui les ont reduits dans cette fatale neceſſité. Ce ſont ces gens-là à qui l'on ſe doit prendre de tous les malheurs

qui peuvent ſurvenir à l'état, ce ſont eux qui font qu'on peut écouter les promeſſes des étrangers, & même feront peut-être qu'on les ira ſolliciter juſques chez eux pour avoir leur protection. On n'a plus d'eſperance qu'en eux, il faut bien y avoir recours de toute neceſſité. Peut-être ſeront ils bien aiſes d'accorder leur ſecours, & quand même ils ne feroient pas tout ce qu'on ſouhaitte, toûjours eſt il certain, que le Roi fait une perte irreparable. Tant de gens de toutes ſortes de conditions, qui viennent de ſortir de ſes Etats, en vont enrichir d'autres, ſoit par le commerce, qu'ils porteront dans les lieux ou ils ſe ſont retirés, ſoit par les manufactures qu'ils établiront dans ces mêmes lieux, ſoit par les arts qu'ils y feront fleurir, & enfin par mille autres choſes ſemblables, qui ſeroient trop longues à rapporter. Mais

ce qu'il y a de plus à craindre, c'eſt qu'y en aiant beaucoup plus parmi ces pauvres exilés, qui n'ont pas de métier, que de ceux qui en ont, ils vont être dans la neceſſité de porter les armes, & s'il arrive jamais que le Prince qui leur aura donné retraite ait quelque choſe à démeler avec le Roi, il eſt conſtant qu'ils ſe feront plutôt hacher en piéces, que de reculer. Ils ſe reſouviendront toûjours avec quelle inhumanité ils ont été traités, & il eſt à préſumer que ce ſouvenir effacera de leur eſprit les ſentimens que la naiſſance leur peut avoir imprimés On a beau dire que l'amour du païs ne meurt jamais, & prinpalement dans le cœur des François, cela n'eſt bon, qu'en tant qu'ils ſont bien traités, mais dés qu'ils ont quelque ſujet de mécontentement, & ſur tout comme celui qui vient d'arriver, ils

ne gardent pas plus de meſures que les autres. Ils ſont même plus impatiens, ce qui fait dire que ſi on ne leur donne de l'occupation chez les étrangers, il eſt a craindre qu'ils n'excitent quelques remuemens chez eux. Ils vont donc exciter tous les jours les puiſſances à prendre les armes, & il eſt vraiſemblable de croire qu'ils n'auront pas beaucoup de peine à y reüſſir, j'en ai rapporté les raiſons ci-deſſus, c'eſt pourquoi il ſeroit ſuperflu de recommençer, tout ce que je puis dire, c'eſt que ce ne ſera pas un petit ſecours à ces Princes, & ſi les Miniſtres y euſſent bien ſongé, ils ſe ſeroient bien donnés de garde de ſe priver de tant de gens qui ſont ſi propres à être bons ſoldats. L'on ſçait que la Nation n'a jamais reçû d'échec conſiderable, que quand elle a eû affaire à la Nation même. Qui peut dire ſi ce

n'eſt

n'est point par là qu'elle doit tomber de ce haut faîte de grandeur où on la voit aujourdhui! Helas nous nous sommes réjouïs bien souvent des victoires que le Roi avoit remportées sur les ennemis, mais je vois bien que nous ne sçavions pas ce que nous faisions. C'étoit le commencement de la perte de nôtre liberté, & si le Roi eût toûjours eû affaire de nous, il nous auroit plus menagés. Mais des avantages continuels lui ont fait croire qu'il étoit au-dessus de toutes choses, il a cru qu'il pouvoit dorenavant gouverner tout le Monde de son Cabinet, il a fait mouvoir de là toutes les autres puissances à son gré, rien n'étoit plus beau, je l'avoüe, & sa reputation étoit si grande, qu'il n'avoit plus besoin de troupes, pour ainsi dire, pour se faire craindre, mais s'il vouloit que cela continuât, il ne falloit pas

tant croire ſes Miniſtres, comme il vient de faire, il falloit penſer que ſa principale force conſiſtoit dans l'union de ſon Etat, pour être d'une Religion contraire à la ſienne, nous n'en étions pas moins affectionnés pour ſa gloire. Nous l'avions aſſés témoigné dans les guerres précedentes aux dépens de nôtre bien, & de nôtre ſang, nous étions prets de faire encore la même choſe en toutes ſortes d'occaſions, pourquoi donc donner ſoi-même des armes à ſes ennemis, & qui eût crû qu'un Roi ſi éclairé, & ſi politique, ajoutât tant de foi à de certaines gens, que cela lui fît faire une ſi grande faute. Certainement je ne ſçaurois rien dire à cela, ſinon que les Etats ont de certaines bornes, qu'il ne leur eſt pas permis de paſſer, quand ils en ſont venus à un certain point, il eſt de toute neceſſité qu'ils rétrogradent, voilà

ce qui ſe peut dire du nôtre aujourdhui, le quel étoit monté à un tel point de grandeur, que pour me ſervir des termes, que je crois avoir veû quelque part, il étoit dévenu la terreur de toutes les puiſſances, quelques éloignées qu'elles puiſſent être. Qu'on conſidere toutes les Ambaſſades que le Roi à reçuës des Nations les plus barbares, c'eſt un effet de cette grande reputation à laquelle il s'étoit élevé, pourquoi riſquer une choſe ſi precieuſe, & me puis-je laſſer de dire qu'il y a en cela une imprudence ſans pareille.

Tout le monde avoit reconnu depuis quelque temps, qu'on ne vouloit plus de guerre à la Cour, j'en ai remarqué la raiſon, & en même temps le prejudice notable que l'Etat en a reçû. Il eſt à croire, que le Roy eſt trop éclairé pour avoir ainſi oublié ſes interêts ſans de puiſſantes raiſons,

& perſonne ne doute que ce n'ait été de peur de mettre ſa gloire en compromis. Il a conſideré qu'il étoit le Prince le plus glorieux qu'il y eût dans toute la Chrêtienté, & que la fortune ſe pouvant laſſer de ſuivre ſon parti, il luy pouvoit arriver la même choſe, qu'à l'Empereur Charles Quint, qui aprés une ſuite continüelle de proſperités, éprouva un revers de fortune, qui lui fut ſi ſenſible, que l'on croit que ce fut ce qui contribüa davantaà ſa retraite. Voilà, dis-je, ce qui a retenu le Roy dans un temps, ou il pouvoit ſe promettre tant de choſes de la force de ſes armes. Je ne ſçais ſi ſa Politique eſt bonne, & beaucoup de gens en doutent auſſi bien que moy. Il n'étoit rien tel que de mettre ſon Royaume en repos, & l'on ſçait qu'il n'y ſera jamais, tant que les Eſpagnols auront un pouce de terre en

Flan-

Flandres, quoi qu'il en ſoit, ce qui fait encore plus douter qu'il ait pris des meſures juſtes, c'eſt ce qui vient d'arriver, il devoit du moins s'aſſurer de ce côté là, s'il vouloit nous pouſſer à bout, comme il vient de faire, quelques forces qu'il ait, c'eſt avoir trop d'affaires en un même temps ſur les bras, que d'avoir les ennemis à ſes portes, & tant de ſujets mécontens dans le cœur de ſon Etat. Croit-il que les Eſpagnols, qui ont tant de ſujet de ne le pas aimer, s'oublient dans une occaſion ſi favorable? Les Hollandois, quelque mine qu'ils faſſent, ne voudroient-ils pas de même pouvoir donner des bornes à ſa puiſſance. Toute l'Allemagne n'eſt-elle pas d'ailleurs dans les mêmes ſentimens, & enfin quoi que nous n'aions rien à demêler avec l'Angleterre, n'eſt-il pas à preſumer que ce ſera elle qui donnera encore le plus de chaleur à toutes ces

brigues, pourra t-elle voir ruïner une religion, dont la conformité avec la ſienne, l'oblige de donner ſecours à tant de pauvres malheureux. Mais pourquoi en douter, puiſque déja tous les peuples commencent à s'expliquer fortement là-deſſus. Auſſi voient ils bien, que le même malheur les peut menacer quelque jour. Enfin ils n'attendent plus que l'aſſemblée du Parlement, pour en dire leur avis: mais helas! il eſt bien à craindre qu'il ne s'aſſemble pas ſi-toſt, ceux qui ont conſpiré nôtre malheur, n'auroient jamais oſé l'entreprendre, s'ils n'avoient été ſeurs de ce côté là. Et c'eſt en cela que je ſuis obligé malgré moy d'admirer leur Politique. Ils ont eu peur que le Roi d'Angleterre, aprés avoir triomphé du Duc de Montmouth, ne ſe rendît trop puiſſant dans ſes Etats. Il en prenoit déja le che min par des voies imperceptibles,

il falloit l'arrêter par un moien, dont il n'eût pas lieu de se plaindre. En voicy un le plus adroit, dont on ait jamais ouï parler. On nous maltraite, nous, dont il n'a garde de prendre le parti, puisqu'il a renoncé à nôtre religion. Que dira t-il à cela? rien, puisque s'il le faisoit, il perdroit l'amitié des Catholiques Romains. Cependant on arrête par là ses desseins, il n'ose plus assembler de Parlement, depeur qu'on ne l'oblige à prendre les armes en faveur d'une religion contre laquelle il s'est declaré. Il a sujet de tout craindre, de quelque côté qu'il se tourne. S'il proroge son Parlement, il se prive du secours qu'il pouvoit esperer par son moien; s'il l'assemble, il s'expose à des inconveniens que les moindres Politiques peuvent se representer. Etrange perplexité pour un Prince qui aime la gloire, &

qui s'eſt privé lui-même par ſon changement de Religion, de devenir le plus puiſſant Roi, qui ait jamais regné en Angleterre. Car enfin n'eſt il pas vrai, que ſi cela n'étoit pas, il ſeroit en état aujourdhui de faire trembler la France? Ne ſeroit-ce pas à lui que nous aurions recours, & ſon Roiaume, qui eſt déja ſi floriſſant, ne le ſeroit-il pas devenu encore davantage, ſi nous avions augmenté le nombre de ſes ſujets. Mais que dis-je, nôtre malheur ne ſeroit jamais arrivé s'il s'étoit conſervé en cet état. Le Roi n'auroit eû garde d'entreprendre comme il a fait de nous détruire. Il y auroit ſongé plus d'une fois, cette porte nous étant ouverte, mais comme c'étoit lui-même qui nous l'avoit fermée, il n'avoit plus rien à craindre de ce côté là. Ce que je dis ici n'eſt point par paſſion, l'on ſçait bien que c'eſt

lui

lui qui à contribué plus que personne à faire changer de Religion à ce Prince : politique rafinée, & que je suis obligé d'admirer tout le premier ; quoi que je reconnoisse que c'est de là d'ou dérivent tous nos maux. Ce n'est donc point de ce côté là que nous devons attendre quelque secours, il ne nous faut plus regarder cette Monarchie, que comme un theatre ou il se jouera dorenavant diverses Sçenes, mais peut-être des sçenes sanglantes, principalement si le Roi d'Angleterre entreprenoit jamais de faire le même traitement à ses sujets, que celui qu'on vient de nous faire. Cependant il est à présumer qu'il n'osera l'entreprédre si tôt, nôtre exemple instruit trop ses peuples, pour ne se pas faire sages à nos dépens. Ils n'ont qu'à avoir devant les yeux, comment on nous a opprimés pied à pied, & c'est en

un mot une belle leçon pour ceux à qui il reſte encore quelque image de liberté.

Mais pourquoi me mêler ici des affaires d'autrui, & ne diroit-on point que je n'en ay pas encore tant que j'en puis porter, puis que nonobſtant tous les maux qui m'environnent, j'ai encore aſſés de preſence d'eſprit pour penetrer dans la politique, Mais ce que je puis dire à cela, c'eſt que ſi l'un n'avoit pas du rapport avec l'autre, je ne m'en ſerois pas mêlé. Les Miniſtres aiant en veuë nôtre deſtruction, en ont jetté les fondemens en rendant le Roi d'Angleterre ſuſpect à ſes peuples. Dieu veuille qu'il reconnoiſſe le Bourbier, ou ils l'ont jetté: les preſens des ennemis, dit-on, ſont toûjours dangereux, à plus forte raiſon leurs Conſeils. Avec quelle précaution le Roi d'Angleterre devoit-il écouter leurs

avis,

avis, c'eſt bien de quoi ils ſe ſoucient que le Prince ſoit Catholique, ou Proteſtant, tout leur but eſt de le rendre incapable de s'opposer à leurs entrepriſes, & c'eſt en quoi ils ont fort bien réüſſi.

Mais je m'écarte inſenſiblement de mon ſujet, il ſemble même que je diſe tout le contraire de ce que je veux dire, puis-que m'étant propoſé de faire voir la faute que les Miniſtres du Roi ont faite, je devois m'appliquer uniquement à cela. Cependant je viens de loüer leur politique, au lieu de la reprendre. Mais je réponds à cette objection, que ſi j'en uſe ainſi, c'eſt que je ſçais loüer ce qui en vaut la peine, tout de même que blâmer, ce qui merite de l'être. Je dirai pourtant que s'ils ſe ſont mis en repos du côté de l'Angleterre, comme je viens de faire voir, il n'en eſt pas de même à l'égard des autres

 puiſ-

puiſſances. Chacun voit clair ſur ce qui vient de ſe paſſer, & quoi que le Pape ſoit obligé par politique de remercier le Roi de nous avoir chaſſés, toutes fois il n'eſt pas maintenant à reconnoître que cela lui nuit beaucoup plus, que cela ne lui peut ſervir. Il voit ſi cette action réüſſit, que le Roi entre par là dans le chemin qu'il cherche depuis ſi longtemps de la Monarchie univerſelle. Il voit, dis-je, qu'il leve une dificulté qui arrêtoit beaucoup de peuples de ſe ſoumettre à ſa domination. Les Flamans ſur tout, qui n'aiment pas les Proteſtans, lui ont objecté pluſieurs fois, que s'il avoit jamais leur païs, ils ſeroient obligés de nous ſouffrir. L'on ſçait qu'à l'égard des villes conquiſes, elles ont toûjours inſeré un article, par lequel nous avons été exclus de nous y pouvoir habitüer. C'eſt donc un

leurre pour toutes celles qui restent à conquerir, & elles n'auront plus desormais ces sortes d'objections à faire. Le Pape, qui sçait cela, sçait encore que la Religion Catholique n'étant pas tant detruite en Hollande, qu'il n'y reste plusieurs milliers d'ames qui la professent, ce sont autant de creatures que le Roi s'est faites, en declarant si hautement qu'il ne veut point souffrir d'autre Religion que la leur. Or je demanderois volontiers si c'est l'interêt du Pape, que le Roi ait tant de creatures de tous côtés. j'avouë que ce seroit son avantage que sa Religion fleurît dans toutes les parties du Monde, mais sous differens Princes, & non pas sous un seul, autrement nous verrions bientôt revenir le temps ou il faudroit que lui & ses successeurs eussent recours au Roi, comme ils faisoient autresfois à l'Empe-

pereur, pour être confirmés dans leur dignité. Or cela ne leur plairoit pas, & il est à croire qu'ils s'accommodent bien mieux de voir fléchir ces Princes sous leur authorité.

Mais ce qui touche encore de plus prês le siege de Rome, c'est qu'il court un certain bruit, comme j'ay déja dit, que le Roy se servira de cette occasion pour envahir la Suisse. Je doute fort cependant qu'il en ait la moindre pensée, car comme c'est un Prince qui ne fait gueres de fausses demarches, en matiere de ses interêts, il est à croire qu'il n'entreprendra jamais la conquête d'un païs, dont la possession lui seroit plus onereuse, que profitable. J'en ay dit les raisons cy-devant, il seroit donc superflu de recommencer tant de fois. Cependant cela n'empéche pas que ces bruits ne donnent de la jalousie au Pape.

Quoi.

Quoi que ces peuples ſoient dans une eſpece de dependance de la Couronne, qui tient beaucoup de la perte de la liberté, neanmoins comme on ſe flatte toûjours, il eſpere peut-eſtre que ſi le Roy entreprenoit de paſſer en Italie, ils ouvriroient les yeux ſur leurs interêts, ils ont ſauvé autrefois la Duché de Milan, & il ſe peut faire qu'il ſe flatte encore qu'ils feroient la même choſe, s'il prenoit fantaiſie au Roy de faire cette nouvelle conquête. Il n'a donc pas l'eſprit aſſés libre, pour faire reflexion ſur toutes les raiſons que le Roy peut avoir pour ne point attenter à la liberté de cette nation. Il ne conſidere rien autre choſe, ſinon qu'y ayant toûjours eu de la diviſion dans les Cantons au ſujet de la religion. Ceux qui font profeſſion de la Catholique en vont être bien plus étroitement unis

au.

au Roy, maintenant qu'il s'eſt declaré l'ennemi juré, de ceux qui profeſſent une autre religion.

Voilà de puiſſantes raiſons pour mettre le Pape en cervelle, mais il y en a une ſecrete, qui ne fait pas moins d'effet, quoi qu'il n'oſe s'en vanter. Autresfois quand le procedé du Roy, n'eſtoit pas tout-à-fait conforme à ſes deſirs, il trouvoit toûjours quelque pretexte pour faire quelque Ligue contre luy. Ces pretextes étoient fondés bien ſouvent ſur ſa conduite en matiere de religion, mais aujourdhuy voilà tous ces pretextes à bas. Bien loin que le Pape eût donné lieu d'entrer dans aucune Ligue contre le Roy, cela tourneroit à ſa confuſion, d'autant plus qu'il faudroit que ce fût avec des Princes Proteſtans. Je ſçais bien qu'il y en a eu quelques-uns qui ont tenu le ſiege

ge avant lui, qui n'y ont pas pris garde de si prés, & même l'Histoire nous apprend qu'ils ont même envoyé jusques à Constantinople, pour prier le Grand Seigneur de faire diversion en leur faveur. Mais enfin cela sonne toujours mal dans le monde, & pour peu de soin qu'on ait de sa reputation, on n'en vient gueres à cette extremité. Quoi qu'il en soit on voit par tout ce que je viens de dire, que le Pape ne doit pas être trop content de ce qui vient de se passer. Les affaires d'Angleterre commençoient d'aller bien pour lui, cela n'en-intérompt pas seulement le cours, mais il y apporte encore un tel obstacle, qu'il est impossible d'y remedier. D'un autre côté il voit les peuples plus disposés à subir un joug, qui leur avoit toûjours fait peur. Que peut il dire à cela? & n'est-ce pas proprement en avoir fait un ennemi

ſecret, & au lieu de l'avoir gaigné, comme on prétend.

Si le Pape doit ainſi avoir de la jalouſie de nôtre malheur, que ne doit point faire l'Eſpagne, elle qui aiant toûjours été oppoſée au Roi, voit qu'il prétend lui donner par là le dernier coup; je dis, prétend, car bien loin que je croie que cela ſe puiſſe faire, j'ai fait voir au contraire ci-devant combien cette politique étoit fauſſe. Cependant cela n'empêche pas que cette Couronne ne doive prendre part à nôtre diſgrace. Je ne dirai pas que c'eſt par l'eſperance qu'elle pouvoit avoir de nous faire ſoulever contre nôtre Souverain; nous en étions incapables, mais elle peut voir que ſi nous ſommes abandonnés, le Roi ſe rend inconteſtablement plus conſiderable qu'il n'étoit à quelques Princes qui ne nous aimoient pas. Elle a toûjours été re-

pu-

putée pour le ſôutien des Princes Catholiques, c'eſt une qualité qui lui reſte encore malgré qu'elle ſoit décheuë de ſon ancienne ſplendeur, mais elle ne lui reſtera plus gueres, s'il eſt dit que nous ſoions obligés de ſubir la loi rigoureuſe qu'on nous impoſe.

Voilà les raiſons qui obligent le Roi d'Eſpagne à nous aſſiſter dans nôtre malheur, ſans conter beaucoup d'autres, qui ſont bien plus naturelles, mais que je paſſe ſous ſilence, étant faciles à deviner : quoi qu'il en ſoit nous nous pouvons vanter, que voilà déja deux des plus puiſſans ennemis que nous aions jamais eûs qui entrent malgré eux dans nôtre parti. Et je me trompe fort, ſi l'un ne nous aſſiſte ouvertement, & l'autre en ſecret. Tout du moins nous aurons les vœux de celui-ci, ſi nous n'avons pas ſon ſecours, & c'eſt toûjours une eſpe-

pece de consolation à des misérables.

Cependant si quelqu'un est obligé principalement à nous proteger, c'est sans doute l'Empereur. S'il soufre que nous soions tous obligés à sortir de France ; c'est-à-dire s'il ne fait pas quelque diversion pour nous donner du relâche, n'allons nous pas peupler une partie de l'Allemagne ; & les Princes sous la domination de qui nous nous rangerons, étant d'une Religion contraire à la siènne, n'auront-ils pas mille choses à démêler ensemble dans la suite des temps. Cela présupposé, comme il est indubitable, ne doit-il pas s'oposer à voir croître leur puissance ? Ne nous repandrons nous pas même jusques dans les lieux de sa domination, ou nôtre Religion est soufferte, & lui qui a presque la même politique que le Roi, c'est-à-dire qui a donné

en mille rencontres des marques qu'il ne nous aimoit pas, poura t-il venir à bout si facilement de ses desseins. Nous sommes prévenus la plupart qu'il n'y a que nôtre Prince d'invincible, c'est peut-être la raison qui nous empêche d'éclater dans nôtre desespoir, car enfin on est capable de bien des choses en l'état ou nous nous trouvons. Mais si nous sommes une fois chez lui, nous serons bien éloignés de cette pensée à son égard. Je tombe d'accord, si l'on veut, que j'ai tort, & que c'est un grand Prince; je veux aussi, qu'aiant aquis beaucoup de gloire dans ces dernieres campagnes, il n'est pas à mépriser. Mais soit que nous ne fassions point de cas des choses qui se passent si loin, ou que le défaut de nôtre Nation soit de mépriser tout le monde, je le dis encore, par tout ou nous nous retirerons,

il ſera dangereux de nous chagriner ſur nôtre Religion. Nous ſerons même capables d'encourager les autres à prevenir de bonne heure les ſuites d'un mauvais traitement, ce qui nous eſt arrivé nous ſervira d'excuſe, ſi nous nous montrons un peu défians, & pour tout dire en un mot, les Catholiques n'auront point dorenavant de plus grands ennemis, que nous. Je ne crois pas pecher contre l'Evangile, en parlant de la ſorte, je ſçais bien que tant s'en faut que Dieu nous commande la vengeance, il nous ordonne d'aimer nos ennemis. Auſſi n'eſt-ce pas à leurs perſonnes que nous en voudrons, mais à leur doctrine, dont nous avons la même opinion qu'ils peuvent avoir de la nôtre.

L'on voit parce que je viens de rapporter, que l'Empereur à interêt d'empécher que nous ne nous retirions, ni dans ſes Etats, ni

dans

dans ceux de ses voisins. Cependant comment sera-t-il pour en venir à bout, & n'est ce pas déja une chose qui lui est impossible. Combien y en a-t-il qui ont déja passé dans les Etats du Marquis de Brandebourg, & combien y en passera t-il encore? N'y en a-t-il pas même, comme j'ai dit ci-devant, qui se sont déja établis dans les terres de sa domination. Mais Dieu quel établissement, & ces gens qui n'ont pas eû le temps de se précautionner en aucune façon, ne sont ils pas miserables par tout ou ils vont. Quelque compassion qu'on ait de leurs malheurs, peut on apporter du soulagement à leurs miseres. La necessité les accable, avant qu'ils osent seulement la faire connoître. D'ailleurs comment subvenir à un si grand nombre, & n'est ce pas proprement demander l'impossible. Mais je ne prends

pas garde que je me laiſſe aller inſenſiblement au ſouvenir de nos malheurs, & que j'en pourois bien oublier mon ſujet. Je diſois donc, que l'Empereur avoit lieu de ne nous pas ſouhaiter, ni pour ſes ſujets, ni pour ſes voiſins. J'ajoûterai à cela, que cette crainte lui doit faire faire la paix promptement avec le Turc. Et voici quelle eſt ma raiſon. Il eſt indubitable qu'il eſt ſorti de France plus de quinze cent Officiers de nôtre Religion, tous gens de ſervice, & de cœur, & qui n'aiant point d'autre métier que celui de la guerre, l'iront plutôt chercher juſques au bout du monde, que de mener une vie languiſſante, & qui d'ailleurs comme ils n'ont plus que la cape & l'epée les jetteroit bientôt dans une honteuſe neceſſité. Or de tous ceux là, la pluſpart ont pris le chemin de la Hongrie, & je m'imagine que leur

leur premier deſſein à été de prendre parti dans les Troupes de l'Empereur, ou dans celles des Princes, qui luy donnent ſecours aujourdhuy. Mais enfin quand même ils auroient tous trouvé de l'employ, ce qui eſt bien dificile à croire, neanmoins, par pluſieurs raiſons, l'Empereur y peut-il prendre confiance, lui qui a fait tant de choſes dans ſes Etats contre les gens de nôtre communion, & qui par conſequent peut s'imaginer que nous ne l'aimons pas plus, qu'il nous aime. Je ne diray pas pour cela que nous fuſſions capables d'avoir intelligence avec les Turcs, nous faiſons une grande difference des Chrêtiens, d'avec les infidéles, mais ce que je puis dire, c'eſt que ſi nous pouvions percer juſques dans la haute Hongrie, nous croirions avoir trouvé la terre promiſe. Quoi que les

mécontens y entretiennent intelligence avec le Grand Seigneur, nous croirions pour cela ne pas combattre pour ſes interêts, mais pour ceux de nôtre religion, qui a donné commencement aux premiers troubles. Enfin nous ſerions peut-être les ennemis les plus dangereux qu'il pourroit avoir, & j'oſe dire, ſans nous donner pourtant trop de vanité, que nous avons appris nôtre métier dans une école, où ſi le Grand Viſir qui aſſiegea Vienne, eût fait ſon apprentiſſage, il auroit peut-être mieux reüſſi, qu'il ne fit devant cette place. Je n'en diray pas d'avantage, la choſe parle d'elle même, & ſi nous ne ſommes pas beaucoup à craindre par le nombre, j'entends à l'égard de ceux qui ſont capables d'être Capitaines, peut-être le ſommes nous par d'autres endroits. Nous apportons avec

nous un eſprit incapable de prendre confiance dans les Catholiques, & cela étant : comme il n'en faut point douter, c'eſt à eux à croire que nous rechercherons toûjours avec beaucoup de ſoin, toutes les occaſions de nous affranchir de leur puiſſance.

Voilà des raiſons, qui ſi je ne me trompe point, obligent l'Empereur à faire promptement la Paix avec les infideles, pour tourner ſes armes enſuite contre la France. Je ne diray point les avantages qu'il trouvera dans ce changement, j'en ay dit un mot cy-devant, mais je ne ſçaurois m'empécher de répeter, que jamais occaſion n'en ſera ſi belle pour lui. Cependant mille autres raiſons de Politiques l'obligent encore d'en venir là, quand même ce ne ſeroit pas ſon inclination. Les principales ſont qu'il ne doit pas ſouffrir que les Cou-

ronnes du Nort deviennent puiſſantes, ce qu'il ne ſçauroit empécher, à moins que de faire la guerre à la France. La raiſon ſur quoy je me fonde, c'eſt que ce ſera de ce côté là particulierement que nous nous retirerons. Or quoi que nous n'ayons pour tout bien, les uns que nôtre epée, les autres que quelques arts, ou quelques métiers, neanmoins c'eſt toûjours donner des ſujets à un Etat, & plus ces ſujets ſeront pauvres, plus ils ſeront obligés à s'évertüer, pour ſe tirer de la neceſſité. Le Prince de ſon côté ayant un ſi grand ſuperflu d'hommes, ſe verra contraint d'entreprendre la guerre pour leur donner de l'occupation. Cependant cela ne ſe pouvant faire qu'au préjudice du repos de l'Allemagne, c'eſt à l'Empereur à y donner ordre; & celui qu'il y peut donner, eſt d'entreprendre la

guerre que je viens de dire, il n'aura plus à craindre alors que nous nous habituïons nulle part, quand nous ſerions au bout du monde, nous reviendrions incontinent pour voir s'il n'y auroit point de moien de rentrer dans nôtre chere patrie. Peut-être mêmes que le Roy commençant à connoître le préjudice qu'il s'eſt fait de ſe priver de nous, nous rappelleroit comme ſes bons, & fideles ſujets. Il ne faudroit que le moindre évenement pour lui ouvrir les yeux, & enfin s'il ne nous rappelloit pas par amitié, peut-être le feroit-il par Politique. Qu'importe pourveu que nous y trouvaſſions nôtre ſeureté, & le repos de nôtre conſcience. Quoy qu'il en ſoit, nous ſerions encore tout préts, comme nous avons toûjours été, de nous ſacrifier pour lui. Quelque traitement que nous en recevions,

c'eſt un Prince que nous ne ſçaurions effacer de nôtre memoire, nous nous ſouvenons toûjours que nous avons vaincu avec luy, & quelques charmes qu'ait la victoire, elle n'en auroit pas la moitié tant pour nous, s'il nous la falloit partager avec un autre; un grand Prince me le ſut bien dire, il n'y a pas long-temps, lorſque j'eus l'honneur de le ſalüer. Vous voilà malheureux, & fugitif maintenant, me dit il, & cela eſt cauſe que vous venez nous offrir vos ſervices. Mais je parirois bien que ſi le Roy vous rappelloit, vous retourneriez le ſervir, quelque emploi que nous vous euſſions donné. Un autre lui auroit peut-être dit, que non, & lui auroit fait ſans doute la deſſus des compliments à perte de veüe. Mais pour moy je fus plus ſincere, & lui avoüé ingenuement qu'il avoit raiſon, & defait s'il
n'y

n'y fût point allé de m'a conſcience, rien n'étoit capable de me faire faire ce que j'ay fait, mais enfin Dieu eſt plus que le Roy, & il n'y a que ceux qui ne croient pas d'autre regne que le ſien, qui en uſent d'une autre maniere.

Si je fais ainſi de temps en temps quelque digreſſion, cela m'eſt bien pardonnable en l'état ou je ſuis, & quelque critique que l'on ſoit, on auroit tort de m'en reprendre. Il eſt permis dans un pareil état, que celui ou je me trouve, de donner quelque choſe à la nature, d'autant plus que je ne m'éloignerai pas tant de mon ſujet, que je n'y revienne bien. Je diſois donc qu'il n'étoit pas de l'interêt de l'Empereur de laiſſer croître les puiſſances du Nort, qui pouroient bien lui donner de la peine; mais comme cette theſe me paroît un peu trop generale, dans l'Etat ou ſont les

choſes aujourdhui, je parlerai plus poſitivement, en deſignant la Couronne qui lui doit être le plus ſuſpecte. Il eſt conſtant qu'a ne regarder les choſes que ſuperficielement, c'eſt celle de Suede, laquelle par les conquêtes qu'elle a faites en Allemagne, ſe voit en état toutes les fois, qu'elle en aura le pouvoir, de donner beaucoup d'affaires à l'Empire. Cependant ce n'eſt pas d'elle, dont je veux parler. L'alliance qu'elle a maintenant avec la maiſon d'Aûtriche, l'attache à ſes interêts, bien loin de ſonger à la détruire. Mais je prétens que c'eſt la Couronne de Danemark, la quelle par les liaiſons étroites qu'elle a priſes avec le Roi, tâchera toujours de mettre obſtacle aux deſſeins que cette Maiſon poura avoir: l'Empereur en devant être perſuadé, c'eſt à lui à ne pas ſouffrir que ſa puiſſance

augmente à un point, qu'elle puiſſe balancer les Alliances qu'il a avec les Princes voiſins de cette Couronne. Elle eſt déja devenuë aſſés puiſſante par l'invaſion du païs d'Holſtein, ſans ſouffrir qu'elle le devienne d'avantage par de nouvelles entrepriſes. Cependant elle en prend le grand chemin par nôtre malheur, c'eſt là ou nous abordons de toutes parts, & c'eſt encore en cela que j'admire la politique du Roi, qui repare, pour ainſi dire, la faute que ſes Miniſtres font de nous perſecuter, par un coup d'addreſſe. Il envoie devant le Comte de Roie dans ce païs là pour nous y attirer non ſeulement, mais encore pour nous y faire trouver nôtre exil plus ſuportable. Car enfin qu'eſt-ce que ce Comte y avoit affaire ſans cela, il y fut à la verité, il y a deux ou trois ans, mais c'étoit lors qu'on croioit que

la guerre devoit s'allumer, & même qu'elle commençeroit par le Nort, il étoit donc necessaire d'y envoier un General pour commander les Armées d'un Roi; qui est dans nôtre Alliance, & qui témoignoit le desirer. Mais aujourdhui que nous sommes dans une paix tranquile, & qui doit durer vingt ans, quelle apparence y a-t-il qu'un des plus grands Seigneurs de France, passât de la Cour du monde la plus polie, & la plus galante, dans une qui n'en approche en aucune façon. Il faut qu'il y ait du mistere, dans tout cela, & c'est sans doute celui, dont je viens de parler: mais ce qui nous doit confirmer dans ce soupçon, C'est qu'il n'y a que pour lui que le Roi se relâche aujourdhui de la rigueur de ses Edits. Le Roi fait commandement au Maréchal de Schomberg, & à sa femme de ne pas des-
em-

emparer de la Cour, car enfin je viens d'apprendre cette circonſtance, ainſi je me dédis de ce que j'ai dit ci-devant. Cependant ce Maréchal n'eſt pas né ſon ſujet, & la Juſtice veut qu'il le laiſſe partir s'il en a envie, & à l'égard du Comte de Roye, on ne le fait pas expliquer ſeulement, on fait plus on permet à Madame ſa Femme de l'aller trouver avec deux de ſes filles, tant il eſt vrai qu'il eſt bien juſte de garder des meſures avec un homme dont on a affaire. C'eſt pour cela encore, qu'au lieu de confiſquer ſon bien, ſelon la rigueur des derniers Edits, on lui laiſſe ſon liberal Arbitre, diſpoſant les choſes de maniere, que s'il demeure dans la Religion Reformée, il paroîtra que ſes terres paſſeront à ſes enfans, pendant neanmoins que les revenus en ſeront portés juſques en Danemark.

Voilà cette belle politique que je ſuis obligé, comme j'ai déja dit, tant de fois, d'admirer le premier. Voilà encore ce qui m'oblige de me retracter de ce que j'ai dit ci-devant, car enfin avec tant de conditions avantageuſes, il n'y a plus de liens qui obligent le Comte Roie à changer de Religion. Il a à la verité cent mille livres de rente en France, mais ils ne ſont pas perdus pour lui, comme il eſt aiſé de juger, parce que je viens de dire; d'ailleurs la qualité de Maréchal General qu'il a en Danemark, le doit conſoler de celle de Maréchal de France qu'il pouroit eſperer, s'il changeoit de Religion. Qu'auroit il donc à deſirer aprés cela, rien ſans doute, & au contraire il va être mieux auprés du Roi, qu'il n'a jamais été. On a affaire de lui, cela ſuffit pour le diſtinguer de tous lés autres.

On

On se soucie bien qu'il soit Reformé, ou Catholique, pourvû qu'on en tire le service qu'on en attend. Aussi n'est-ce pas nôtre Religion, qui fait nôtre crime, mais de certaines Chimeres, dont on se sert pour nous rendre suspects au Roi. J'ai dit que les Ministres ne vouloient plus de guerre, ils se sont avisés de l'en detourner par un endroit dont ce Prince ne penetre pas la malice. Ils lui ont fait accroire sans doute qu'il ne pouroit jamais arriver à la Monarchie universelle, tant qu'il y auroit deux Religions dans son Roiaume. La raison qu'ils lui ont donnée, est que le parti Protestant venant à connoître ses desseins, étoit seul capable de s'y opposer. Que cela arrivant, il étoit à craindre que nous n'entrassions dans des liaisons contraires à nôtre devoir, qu'il nous avoit déja assés maltraités

traités pour en avoir du reſſentiment, qu'il étoit bon de nous prévenir, pendant que l'occaſion étoit favorable, que nous étions dêja tout conſternés par la perſecution, & qu'il n'y avoit plus qu'un mot à dire pour achever de nous abatre.

Je n'entreprendrai point de refuter ces raiſons, c'eſt ſi peu de choſe que je ne m'en donnerai pas la peine. J'ai dit ci-devant, que ſi nous avions eû l'eſprit de deſobeïſſance, nous n'en pouvions pas trouver de plus belle occaſion que quand toute l'Europe avoit les Armes à la main contre le Roi. Cette ſeule objection doit confondre la malice de nos ennemis, & c'eſt tout, auſſi ce que je pretens emploier pour montrer la fauſſeté de leur politique. Cependant je ferai cette diſtinction, que ſi nos ennemis nous ont rendu ſuſpects, en faiſant accroire que nous

nous pouvions avoir des complaisances criminelles pour les puissances qui sont de nôtre communion, ils ne l'ont pû faire à l'égard des autres. Et c'est en cela, si je l'ose dire, que le Roi s'est démenti de cette grande penetration, qui le fait admirer par dessus tous les autres Princes. Car n'est-il pas vrai, que les accusations de nos ennemis peuvent être fausses, au lieu qu'il s'est privé en les croiant, d'un secours qui lui étoit tout assuré contre les ennemis de sa Couronne. Quoi que toute la Nation ait une haîne mortelle contre les Espagnols, est elle comparable à celle que nous leur avons toûjours portée. Les autres les haïssent seulement par une certaine antipathie qui est naturelle à tous les François. mais pour nous, nous les haïssons & par cette antipathie qui nous est naturelle, aussi bien qu'a eux, & par

par mille autres raiſons. Nous les haïſſons parce qu'ils nous ont toûjours perſecutés, qu'ils ſont les autheurs de cette tirannique Inquiſition, qui à fait perir tant d'innocens, qu'ils ont conſpiré nôtre ruïne mille & mille fois, qu'ils ont inventé mille ſupplices, & en un mot qu'ils ont été les autheurs de tous les maux qui nous ſont arrivés. Si ce que je dis eſt vrai, comme ils n'en faut point douter, n'eſt-ce pas une grande imprudence aux Miniſtres d'avoir obligé le Roi de chaſſer tant de ſujets, qui ſont ennemis capitaux de ſes ennemis. C'eſt avec eux qu'il a continüellement la guerre, pouvoit-il trouver un ſecours plus aſſuré que le nôtre? Ne volions nous pas à ſon ſecours dés qu'il avoit affaire à cette Nation, avec le plaiſir de ſervir nôtre Prince, nous avions celui de venger nos interêts particu-

liers.

liers. Heureuse conjoncture pour un Prince, & combien y en auroit-il qui acheteroient de tels sujets, au prix de tout ce qu'ils auroient de plus pretieux. Et pour dire la verité, le Roi se peut-il promettre la même chose des Catholiques Romains. Qu'il lise l'Histoire de son Grand Pere, il verra qu'ils avoient la plûpart intelligence avec Philipes II. sans nous la Monarchie s'en alloit c'en dessus dessous, un Prince Espagnol rempliroit aujourdhui son trône, & il a fallu que nous aions aidé à ce grand Roi, non seulement à se défendre des surprises des étrangers, mais encore de ses propres sujets. Qui eût cru, que pour un si grand service, Loüis le Grand son petit fils entreprît de ruïner les rejettons de tant de braves gens? N'étions nous pas capables encore, de faire ce que nos Peres avoient fait? Nous a-t-il trou-

trouvés de méchante volonté, quand il a eû besoin de nous, & ne lui avons nous pas aidé aussi bien que les autres à cueillir tant de Lauriers. Ce n'est pas pour nous vanter, mais je ne sçache gueres de Catholique, qui fît plus que fit un simple Capitaine de la Religion Reformée à une de ces dernieres batailles, que nous donnâmes en Allemagne, étant blessé de deux coups de Pistolet, l'un dans le corps, l'autre dans le visage, & son cheval d'ailleurs aiant été tüé sous lui. Enfans dit-il, à sa troupe, vive le Roi, & passés moi sur le ventre pour aller aux ennemis. Ce sont là des sentimens dignes d'un honête homme, & quand on l'est veritablement, il n'y a point de Religion qui tienne, & l'on ne s'en dément jamais. L'on me dira peut-être que cet Officier ne faisoit cela que par un pur desir de gloi-

gloire, & que le ſervice du Roi n'i avoit aucune part, mais je laiſſe à penſer ce qui en eſt, cet homme avoit ſatisfait à ce qu'il devoit à ſon courage, en ſe faiſant bleſſer à la tête de ſa troupe, & il falloit bien qu'il eût d'autres veuës, en ſe faiſant paſſer ſur le corps dans un temps ou un autre auroit demandé du ſecours.

Comme cet exemple montre mieux que nous avons du courage que de la fidelité, quand il s'agit de nôtre Religion, j'en ferai voir un autre, ou l'on ne poura pas nier, que nous n'aions été mis à l'epreuve, j'entens quelques particuliers. Car comme nous n'avons jamais fait de corps à part, l'on n'a peu éprouver la fidelité de tous en general. Il y a dix huit ans que le Roi commença à ſe rendre redoutable aux ennemis, & ſans qu'il ſoit beſoin que je parle de ce qui arriva en

1667.

1667, & au commençement de 1668, chacun se resouviendra assés que ce fût en ce temps là, qu'il fit des conquêtes merveilleuses. Cependant un méchant François, & je ne nierai pas qu'il ne fût de nôtre Religion, car je ne crois pas qu'il y aille de nôtre honneur pour cela. Et de fait un méchant homme n'est pas capable de deshonnorer une Religion toute entiere. Cependant, dis-je, cet homme entreprit de faire soulever toute l'Europe contre le Roi, & cela dans la pensée qu'il eut que commençant déja à nous persecuter, il acheveroit nôtre ruïne, s'il devenoit jamais plus puissant. Il y avoit de la difficulté à son entreprise, mais il crut que la jalousie qu'on avoit de ses conquêtes, disposeroit les puissances à lui donner une audience favorable. Voila une étrange hardiesse pour un particulier, & en-

core pour un, comme celui là, qui étoit de la lie du peuple, ou peu s'en faut. quoi qu'il en soit se confiant en son esprit, il passa de France en Angleterre, d'Angleterre en Hollande, & d'Hollande en Suede, & il réüssit si bien dans ces trois Cours, qu'il fit faire une Alliance contre le Roi. Il eût le bonheur de n'étre point découvert pendant toutes ces intrigues; mais étant passé aprés cela, en Suisse, pour obliger les Cantons Protestans à entrer dans cette Alliance, les Pensionaires qu'y avoit le Roi, l'advertirent de ses desseins. Ce fut un grand chagrin à ce Prince, d'avoir un sujet si dénaturé, & voulant l'avoir à quelque prix que ce fût pour le faire punir, comme il le meritoit, il dit sa pensée à Mr. de Turenne, qui étoit encore alors de nôtre Religion. Mr. de Turenne entra dans ses sentimens, quoi

qu'il s'agît de punir un homme, dont les veuës étoient de borner la puiſſance du Roi. Et de fait cet homme prévoioit comme je viens de dire, que le Roi devenant plus puiſſant, il entreprendroit de faire ce qu'il fait, c'eſt-à-dire de nous ruïner. Cependant Mr. de Turenne aiant deliberé avec le Roi des moiens de l'avoir, & le Roi ne pouvant s'aſſurer que les Suiſſes le lui vouluſſent remettre entre les mains, il fut reſolu qu'on l'iroit enlever juſques dans les Cantons. On choiſit pour cela trois braves gens, & ils étoient tous trois de nôtre Religion, mais le Roi ne craignit point pour cela qu'ils ne s'y comportaſſent comme il faut; la raiſon eſt qu'il n'étoit pas obſedé, comme il l'eſt aujourdhui par nos ennemis. On ne lui faiſoit pas entendre les choſes autrement qu'elles ne ſont, ou du moins ſi on le faiſoit, il y avoit

des

des gens auprés de lui, qui lui apprenoient la verité. Je n'ai que faire de rapporter plus au long ce qui arriva de cette avanture, il suffit que je dise que ceux qui avoient été choisis, conduisirent leur entreprise si adroitement, qu'ils enleverent leur homme. Il voulut les corrompre par le peril ou il prétendoit qu'étoit la Religion, & par le besoin qu'elle avoit d'un homme, qui penetrât comme il faisoit, dans l'avenir. Je crois bien encore qu'il n'oublia pas de les tenter par un autre endroit, & on lui avoit fait assés de bien dans les Cours ou il avoit passé, pour leur pouvoir offrir beaucoup d'argent, mais par malheur pour lui, il avoit à faire à des gens incorruptibles, & il fut amené à Paris, ou il expia son crime par un des plus cruels supplices qui ait été inventé contre les criminels.

Ce que je viens de dire à dequoi prouver que nous sommes aussi capables que personne, d'être fideles à nôtre Prince, & même lors que cela est contre nos interêts. Ce seroit encore la même chose, si l'on ne nous avoit pas mis dans la fatale extremité de faire banqueroute à Dieu, ou au Roi, & je m'étonne qu'un si grand Prince, que le nôtre, n'ait pas veu la fausse démarche qu'on lui faisoit faire. Car enfin, ce que j'ai dit de nous, il n'y a qu'un moment à l'égard des Espagnols je le puis dire encore à l'égard du Siege de Rome. Combien d'attentats à-t-il voulu faire à l'authorité Roiale, & quel secours plus promt que le nôtre, le Roi à-t-il reçû dans cette conjoncture. Je le renvoiois tantôt à l'histoire de Henri le Grand de glorieuse Memoire, pour voir combien Philipes II. avoit alors de

François Catholiques à ſa devotion ; ce ſera bien autre choſe, s'il veut regarder combien le Pape en avoit. Il avoit & ceux qui aimoient les Eſpagnols, & ceux qui ne les aimoient pas, le parti des Guiſards étoit à lui, encore plus que l'autre, tellement que celui que les Catholiques ont coutume d'appeller le Pere commun des Chrêtiens, étoit un Pere de diſcorde. Je ne prétens pas paſſer pour médiſant de dire ce que je dis ici, qu'on liſe cette Hiſtoire, l'on verra plus de brigues de ceux qui étoient alors aſſis ſur la chaire Papale que de tous les autres combien d'intelligences dans les Cabinets, combien de legats en chemin pour tourner les eſprits, combien d'argent répandu pour gaigner des creatures, & enfin combien de foudres lancés à tort & à travers, quand la puiſſance humaine manquoit? C'eſt

ſans doute un miracle comment parmi tant de brigues, Henri IV. eut le bonheur de ſe pouvoir conſerver. Mais ſi Dieu doit être reconnu pour le premier & l'Autheur de tous ſes bons ſuccés, Certes je ne craindrai point de dire qu'aprés lui, toute la gloire nous en eſt duë. Pendant que ce grand Roi, qui n'avoit jamais tremblé dans le plus fort du combat, trembloit neanmoins de peur d'être abandonné des Catholiques, nous lui jurions de perir tous juſques au dernier pour lui aider à conſerver le trône qu'on lui vouloit ravir avec tant d'injuſtice. Nous ne lui avons jamais fait de propoſitions de partager la France avec lui, comme tant d'autres, dont l'Hiſtoire fait mention nous connoiſſions nôtre devoir, & c'étoit aſſés pour nous y ranger. Que dirois-je d'avantage? la méchante opinion que nous

avons

avons d'ordinaire pour ceux qui tiennent le ſiege de Rome, étoit encore augmentée par les cabales que nous lui voyions faire contre toute ſorte de juſtice.

Au reſte quoi que le Regne de Loüis le Grand ſoit ſi heureux, qu'il ſemble bien eloigné de pareils évenemens, neanmoins n'eſt-il pas vrai, que nous l'avons vû à la veille d'éprouver les foudres Eccleſiaſtiques. L'affaire de la Regale a fait trop de bruit pour être ignorée de perſonne, & n'avons nous pas vû dans une infinité de brefs des menaces ſourdes de ce que je viens de dire? Si cela fut arrivé, nous euſſions vû d'étranges choſes en France, & quoi que la puiſſance du Roi ſoit reverée à un point, qu'elle ne le puiſſe être d'avantage, toutesfois la ſuperſtition eſt ſi grande parmi le menu peuple, que cela étoit capable d'ebranler la Monarchie.

Je sçais bien que les grands se seroient bien donnés de garde de l'imiter. Le Clergé même s'étoit déja declaré là-dessus, & il me souviendra toûjours de cette Lettre qu'il écrivit au Roi, par laquelle il lui declaroit qu'il ne pretendoit s'attacher qu'a sa fortune. Cette Lettre, dis-je, est encore dans ma memoire, & comme elle est aussi dans la memoire de plusieurs autres, quelqu'un ne manquera pas d'en faire part à la posterité. Ce sera un temoignage authentique du zele du Clergé envers sa Religion, & en même temps une preuve toute claire que s'il a contribué à nôtre disgrace, c'est qu'il sçavoit bien que hors l'Eglise Romaine, il n'y a point de salut. Quoi qu'il en soit, pour revenir à mon sujet, je dis donc que quelque glorieux que soit un régne, le Roi aiant mille choses à craindre de la part du

du Siege de Rome, ç'a été une grande imprudence aux Ministres de ne pas considerer que dans un pareil accident, sa Majesté trouveroit en nous des personnes qui ne se soucieroient pas des foudres Ecclesiastiques, qu'on en die tout ce qu'on voudra, c'est une grande faute que celle là, & s'il arrivoit que le Roi perdît de sa reputation, & qu'il prît fantaisie à un Pape de faire de ces sortes d'entreprises, il s'y trouveroit bien embarassé: tous ceux qui adorent maintenant sa fortune, pouroient peut-être lui tourner le dos. Ce seroit même un pretexte aux mécontens, pour esperer un régne plus heureux. L'on sçait qu'il y en a plusieurs qui soupirent aprés cela depuis long-temps, & je me trompe fort s'ils manquoient une occasion comme celle-là, du moins ils ne pouroient jamais l'avoir plus belle, puisque la Reli-

gion eſt un Manteau qui couvre tout autant d'injuſtices, que la politique. L'on nous le fait bien voir aujourdhui, car quel autre nom donner aux perſecutions que nous ſouffrons ? Eſt il rien en comparaiſon de prendre une femme à un mari, & un mari à ſa femme, d'ôter des enfans à un Pere, & à un mere, & mille choſes ſemblables, que tout le monde ſçait, & que tout le monde déteſte en même temps. Ceux même qui nous haïſſoient le plus, n'en font pas la petite bouche. Ils diſent hautement, qu'ils n'auroient jamais cru qu'on auroit pouſſé la cruauté juſques à cet excés, & defait ne nous traite-t-on pas comme on peut faire les plus cruels ennemis. On arme les païſans contre nous, & pour leur donner la hardieſſe de nous arrêter ſur les Frontieres, on leur promet non ſeulement nos de-
poüil-

poüilles, mais encore une certaine recompense. Aprés cela que ne sont il pas capables de faire, & à quoi ne sommes nous pas exposés. Mais je dirai pourtant que les Ministres aiant en vûë de longue main de nous persecuter, ils ont eû la politique de s'assurer d'un secours infaillible. Ils prévoioient que les païsans, dont je viens de parler, seroient touchés comme les autres de compassion à la vuë de nos miseres. Pour empêcher que cela ne fût, ils les ont reduits eux mêmes dans une extremité, que je dirois comparable à la nôtre, si ce n'est qu'on ne tiranise pas leurs consciences. Ils ont souffert presque la même chose que nous, des logemens de gens de guerre, ils paient d'ailleurs des impôts effroiables, ce qui les reduit, eux & leurs familles dans une necessité effroiable. Que faut il conclurre de la,

rien autre choſe ? Sinon, que la Cour ſçait bien ce qu'elle fait ; comme elle a preveû que nos malheurs étoient capables de toucher juſques à des Barbares, elle a ſuſcité un peuple contre nous, qui eſt obligé d'être pire que tout ce que je pourois dire. La faim chaſſe ces Loups hors du bois, ils ſçavent que nous emportons avec nous tout ce que chacun à pû d'un ſi grand débris, cela les rend hardis malgré leur naturel. Ils viennent aprés nous, comme aprés des bêtes ſauvages, ils hurlent, ils menacent, ſi nous nous arrêtons crainte de la mort, qu'il nous preſentent au bout de leurs armes, ils commençent à jouïr des promeſſes qu'on leur à faites en nous depoüillant nus comme la main ; ſi nous paſſons outre, ils tirent ſur nous, & enfin de quelque côté que nous nous tournions,, nôtre ſort eſt ſi deplorable

ble qu'il n'y a point de malheureux, qui ſoient plus à plaindre que nous.

Cependant s'il m'eſt permis de faire quelque reflexion ſur cette politique, je demanderois volontiers à ceux qui conſeillent ces violences au Roi, ce qu'ils en eſperent. Car enfin s'ils nous obligent à aller à la Meſſe malgré que nous en aions, peuvent ils croire de bonne foi que nous oublions jamais ce procedé. N'en ai-je pas dit ci-devant les inconveniens, & s'il faut y ajoûter encore quelque choſe, qu'ils faſſent reflexion ſur le Portugal. Ce Roiaume étant rempli de Juifs, on conſeilla au Roi de Pottugal de les obliger à changer de Religion, ſe fondant peut-être ſur la même maxime qu'on ſe fonde aujourd-hui en France; ſçavoir que s'ils ne le faiſoient pas de bonne foi, toûiours arriveroit-il que leurs en-

fans étant éevés dans la Religion Romaine, le Judaïsme seroit bientôt banni du Roiaume. Le Roi de Portugal aiant goûté cette proposition, fit une Ordonnance, par la quelle tous ceux qui faisoient profession de cette Religion, seroient obligés de l'abjurer dans un certain temps, à faute dequoi ils vuideroient du Rojaume, sans pouvoir disposer de leurs effets. Le temps venu, la plûpart se presenterent sur les ports, qu'on leur avoit indiqués en cas de refus. Mais il ne s'y trouva point de vaisseau, & comme le dessein du Roi de Portugal n'étoit pas qu'ils s'en allassent, il fit un autre Edit par lequel il leur étoit enjoint de changer absolument, à faute dequoi ils seroient brûlés tout vifs. Cet Edit s'executa au pied de la lettre, à l'égard de plusieurs; ce qui fit tant de peur aux autres, qu'ils firent ce que le Roi

Roi de Portugal vouloit. Mais il en arriva justement ce que j'ai remarqué tantôt qui arrivera en France, ces Juifs ne changerent de Religion qu'en apparence, si bien qu'il n'y a point de lieu au monde, ou il y en ait davantage, nonobstant toutes les precautions qu'on a pû prendre. Ceux qui changerent ainsi éleverent leurs enfans dans leur veritable creance, ceux-ci en ont fait de même, & ainsi de generation en generation, tellement que le Roiaume en est plus rempli que jamais. Une marque de ce que je viens de dire, c'est que nous voions que la plûpart des Portugais, qui sortent de leur païs, embrassent aussi tôt le Judaïsme; combien il y en a-t-il, à Amsterdam aussi bien qu'ailleurs? Mais je cite plutôt cette Ville-là qu'une autre, parce que nous y sommes tout portés, pour en reconnoître la verité.

Que peuvent eſperer autre choſe, comme j'ai déja dit, ceux qui ont donné un ſi méchant conſeil au Roi. La Religion ne ſe plante pas par force dans le cœur de l'homme, & il n'appartient qu'à Dieu de faire ce miracle. S'ils avoient ſi bonne opinion de la leur, ne pouvoient ils pas s'y prendre d'une autre maniere; mais de faire que ſous le régne d'un Roi ſi glorieux, on ne voie, pour ainſi dire, que bourreaux, & que potences, C'eſt en vouloir ternir tout le luſtre. Croit on de bonne foi, qu'aprés toutes les violences qu'on exerce, on puiſſe jamais aimer le Roi ? Si on lui avoit fait dire ſimplement qu'il vouloit qu'on ſortît de ſon Roiaume, ou qu'on changeât de Religion; on auroit du moins emporté avec ſoi l'amour qu'on avoit pour lui: tant de grandes qualités ſeroient revenuës à tous

mo-

momens dans la memoire : on auroit même pris ſoin de le juſtifier dans ſon eſprit, ſoit en rejettant les choſes ſur les Miniſtres, ou entrant en quelque façon dans ſa politique. Cela ne pouvoit produire que de bons effets, & je ſuis ſeur que les honêtes gens auroient du moins penſé deux fois avant que de s'engager dans un parti contraire. Mais de lui faire faire, à l'exemple du Roi de Portugal, un premier Edit qui eſt renverſé auſſi-tôt par un autre qui nous foudroie, c'eſt à quoi ceux qui l'aiment le plus, ne ſçauroient jamais trouver d'excuſe. Cependant il ne ſe contente pas de cela : les derniers Edits s'executent à la derniere rigueur ; on enleve les femmes aux maris, les maris aux femmes, les enfans aux peres, & aux meres, les maiſons ſont raſées, les bois abatus, garniſon par

tout, enfin desolation épouvantable de quelque côté qu'on se tourne. Que reste-t-il, je vous prie, aprés cela, sinon de condamner au feu, comme on fit autrefois en Portugal ?

Mais en verité croit-on comme j'ai déja dit que ces traitemens s'oublient. Quand un homme auroit si peu de sentiment de sa Religion; que par succession de temps il ne se souciât pas de laquelle il fût, oublieroit il toûjours que l'on à rempli sa Maison de gens de guerre, qu'on a mangé la meilleure partie de son bien, qu'on lui a fait divers autres traitemens tout aussi épouvantables, & qu'en un mot on ne s'y feroit gueres pris d'une autre maniere, quand il auroit été criminel de leze Majesté. Or si de pareilles choses ne s'oublient point, qu'est-ce que cela est capable de produire en temps & lieu ? Voilà les

maux

maux qui ſont pour l'avenir, mais il y en a de preſens, car enfin, quelque précaution que l'on ait priſe, il eſt ſorti déja du Roiaume une infinité de monde. On tâche de faire accroire au Roi que ce ne ſont que des miſerables, & que les honêtes gens ſont reſtés, mais ce Prince ſçait bien ce qu'il en doit croire. Il connoit par nom, & par ſurnom, quantité d'Officiers de ſes troupes qui ne ſe trouvent plus, & il apprend tous les jours, qu'ils ont paſſé dans les païs étrangers. Quel crevecœur pour lui, lui qui connoît les ſervices qu'ils lui ont rendus, & ceux qu'ils étoient encore capables de lui rendre? Encore ſi c'étoit un Roi qui n'eût jamais été lui même à la tête de ſes troupes, on lui feroit accroiré tout ce qu'on voudroit; mais ne ſçait il pas bien le merite de chacun, & c'eſt ce qui lui doit donner plus de peine. Ce-

Cependant ce qui lui en doit faire d'avantage à mon gré, c'eſt qu'il ne peut s'empêcher de faire reflexion à une choſe qui lui fait connoître que le conſeil qu'on lui a donné eſt tout-à-fait mauvais. Et de fait tout le pretexte qu'on peut avoir pris ne ſçauroit être que la crainte, qu'on a lui inſpirée, que nous étions capables de conſpirer un jour contre lui. Or ce qui le doit détromper d'avantage, c'eſt ce que nous faiſons aujourdhui. Nous ne ſommes attachés à nôtre Religion, que parce que nous craignons Dieu, & ceux qui ſont aſſés heureux de le craindre, ſont incapables de conſpirer contre leur Prince. Cela eſt bon à des gens qui n'ont point de Religion, & qui ſont tels qu'on en voit beaucoup dans le ſiecle ou nous ſommes. Par exemple, s'il m'eſt permis de nommer quelqu'un, je vais nommer un grand corps,

corps, mais ſans crainte de paſſer pour médiſant, puis qu'il s'eſt déclaré hautement là-deſſus. Je veux parler du Clergé & je renvoie chacun à la Lettre, dont j'ai fait mention ci-deſſus. On y trouvera des traits qu'on devoit attendre plutôt de Carabins, que d'Evêques, d'Evêques, disje, qui ſont obligés de reconnoître la puiſſance du Pape en toutes choſes, bien loin de le menacer de s'en ſoûtraire, comme ils font, par cette Lettre. Mais c'eſt qu'il n'a pas tant de bonnes Abbaies à leur donner, que peut avoir le Roi, & voilà la cauſe pour laquelle ils l'abandonnent.

Cependant ſi l'on doit faire quelque ſorte de reflexion là-deſſus, n'eſt-ce pas de ces gens là, qu'on peut dire que la perte ne ſeroit pas grande, quand ils ſortiroient du Roiaume. Car s'ils ſont capables d'abandonner le Pape,

pe, comme ils font, ne le feroient ils pas d'abandonner le Roi. Si l'occaſion s'en preſentoit. Ils n'auroient garde de quiter leurs revenus, comme nous faiſons les nôtres, ſi on venoit à les perſecuter: ils en font un uſage la plupart qui leur touche trop au cœur pour faire un pas comme celui là, je n'ai garde de ſpecifier les choſes par le détail, quoi que j'en ſois inſtruit à fonds pour le pouvoir faire, mon deſſein n'eſt pas de donner du ſcandale à perſonne, mais bien de faire voir la difference qu'il y a entre des gens qui nous perſecutent, & nous. Je dirai ſeulement, en paſſant, que l'Hiſtoire remarque, qu'une des choſes qui donna le plus de ſcandale dans le temps de la reformation, & c'eſt un Hiſtorien de la Religion Romaine qui le dit, fut de voir dans un même temps quarante Evêques à la Cour, au

lieu d'être dans leurs Evêchés. Mais qu'on me die aujourdhui, si ce n'est pas la même chose? qu'il y en a peu qui ressemblent à Mr. le Camus Evêque de Grenoble (car enfin je sçais rendre justice à la vertu, dans quelque Religion qu'elle se trouve.) Or celui-ci aiant été nommé à l'Evêché qu'il a presentement, la premiere chose qu'il fit, en remerciant le Roi, fut de prendre congé de lui pour toute sa vie. Le Roi tout surpris lui en demanda la raison, à quoi il fit réponse qu'il croioit, qu'un Evêque étoit obligé sous peine de peché mortel, de résider dans son Evêché. Si tous les autres Evêques étoient de ce sentiment, on n'auroit pas veu tant de brigues depuis quelques années contre nous; mais tout de même que le Roi par une politique adroite, & rafinée, nous a le plus persecutés dans le temps qu'il

qu'il avoit des demêlés avec le Pape, ainsi les Evêques ont pris à tâche de nous ruïner, lors qu'il y avoit le plus de choses à dire à leur conduite. Si je faisois bien, je laisserois à deviner ce que cela signifie, mais comme j'apprehende que tout le monde n'en tire pas les consequences necessaires, je veux dire que la plûpart de ces Evêques ont voulu couvrir quantité de choses, qu'ils avoient peur qui éclatassent aux yeux du Roi, du voile de la Religion. Je crois qu'ils n'en ont pas été mieux cachés pour cela, mais enfin ils l'ont crû, & voila ce qui a fait une partie de nos malheurs. Je sçais bien cependant, que tous tant qu'ils sont, ils n'étoient pas capables de porter le dernier coup à nôtre ruïne, si une plus grande puissance ne s'en fut mêlée. J'en ay expliqué la raison, c'est pourquoi je ne suis pas résolu de

la

la recommençer. Il vaut mieux en continüant de parler de la fausſe politique qu'on a eûë en cela, dire que tout de même qu'au bout d'un grand nombre d'années, l'on voit les Portugais ſortir de leurs païs, pour aller profeſſer le Judaïſme chez les Nations étrangeres, ainſi l'on verra les François paſſer un jour d'un Roiaume, dans un autre, pour ſortir de l'eſclavage, ou on les veut aſſujetir. Si ce n'eſt pas eux, ce ſeront leurs enfans, quoi qu'ils les élevent en apparence dans la Religion Romaine, ne leur diront ils pas à l'oreille, comme j'ay déja dit, que ce n'eſt pas celle-là qu'ils croient la meilleure ? Ne leur apprendront ils pas en même temps qu'on les a obligés à faire ce qu'ils ont fait, le poignard à la main. De quelle force eſt un tel diſcours, venant de la bouche d'un Pere, & quand il paſſeroit qua-

quatre generations (ce qui neanmoins vraiſemblablement eſt impoſſible) cela n'aura-t-il pas ſon effet. Mais ce qui eſt le plus capable de produire de grandes révolutions, c'eſt quand ces enfans ſçauront les violences qui ont eté faites à leurs Peres, pour les obliger à cette ſeinte profeſſion de foi. Les garniſons qu'ils ont été obligés d'endurer, la ruïne de leurs bois, la demolition de leurs Chateaux, & enfin tout ce qui ſe paſſe aujourdhui. Le moins qui en puiſſe arriver au Roi, aprés tout cela, eſt que chacun deſerte tôt au tard de ſon Roiaume, cependant cela peut-il arriver ſans que le reſte s'en reſſente. Les Reformés n'avoient ils pas commerce avec chacun, & eux s'en allant, ou ſont les comptes qui leur faut faire. S'ils doivent quelque choſe, comme cela eſt impoſſible autrement à des

gens qui ſont dans les affaires, ou dans la marchandiſe, ou eſt la ſeureté de leurs creanciers. Des gens qui ſont obligés de s'en aller de la maniere que nous nous en allons, ne ſongent gueres à leurs debtes, quelque delicateſſe qu'ils puiſſent avoir. Outre cela la plûpart croient leur conſcience en ſeureté, laiſſant des fonds ſuffiſans pour ſatisfaire à ce qu'ils peuvent devoir. Cependant comme le Roi s'empare de tout, n'eſt-ce pas ruïner une infinité de gens, qui en ruïnent de leur côté une infinité d'autres, étant obligés aprés cela de faire banqueroute eux mêmes.

Si je paſſe des gens d'affaires, & des marchands, aux Gentilshommes, l'on verra le même deſordre. Tous ceux de qui ils ont emprunté de l'argent, ſont accuſés de n'avoir fait que prêter leur nom, pour mettre leur

bien à couvert. On diſpute leurs contracts & leurs obligations, quoi qu'en bonne forme, comme ſi c'étoient autant de fauſſetés. Enfin comme les creanciers ont pour partie la puiſſance ſouveraine, non ſeulement ils gemiſſent ſous l'oppreſſion, mais encore une bonne partie du Roiaume avec eux, laquelle s'y trouue intereſſée par l'enchaînement que tous les particuliers ont les uns avec les autres. On prevoioit bien tout cela, ou du moins il n'étoit pas bien dificile de le prevoir ; mais enfin l'ambition & l'interêt l'ont emporté par-deſſus toute ſorte de conſideration. On vouloit obliger le Pape à quelque prix que ce fût. S'y pouvoit on prendre mieux ? On vouloit de même que la paix durât, afin d'avoir plus de moien de faire ſes affaires, on craignoit que le Roi n'ouvrît enfin les yeux ſur ſes inte-

terêts, & que puiſque l'Empire n'a plus rien à craindre du Turc, il ne fût plus retenu par les conſiderations qui l'ont arrêté juſques ici. Or n'eſt-ce pas là encore le moien de l'arrêter. Et defait, comme j'ai déja remarqué, le Roi ne s'eſt il pas lié les mains lui même? Oſera-t-il rien entreprendre au dehors, pendant qu'au dedans les uns ſont ſi maltraités, & les autres ſi mécontens? ouy je ne feindrai point de le dire encore une fois, que le reſte de la Flandres ſoit deſormais en repos, le Roi ne paſſera pas outre. Toutes ſes conquêtes ſont bornées maintenant, par la faute que ſes Miniſtres ont faite. Quelle conduite dans le temps que toutes choſes rioient plus que jamais. Le changement de Religion du Roi d'Angleterre ne promettoit il pas la Monarchie univerſelle au Roi. Il n'étoit plus neceſſaire

 d'un

d'un Duc de Montmouth pour lui diſputer la Couronne, au contraire l'on pouvoit craindre que ce Duc vivant la fortune ne ſe declarât pour lui, & qu'étant monté ſur le trône, il ne reünît ſi bien tout le Roiaume, qui avoit de l'eſtime, & de l'amitié pour ſa perſonne, qu'il ne ſe rendît formidable aux autres puiſſances. Graces à la deſtinée, le Roi étoit hors de cette crainte, ce Duc avoit ſuccombé ſous la puiſſance du Roi d'Angleterre, & le Roiaume étoit tellement partagé, à cauſe du changement de Religion de ce Monarque, que preſque tous ſes ſujets étoient, pour ainſi dire, des Ducs de Montmouth, pour lui. Perſonne, à la verité n'a de prétention au trône, mais ce Prince eſt devenu tellement ſuſpect à tout le monde, qu'il n'y a perſonne qui n'éclaire ſes actions. Je ne dirai point par qui l'on

l'on croit que tous ces resſorts ſe joüent, quand tout ce que l'on ſuppoſe ſeroit vrai, ceux que l'on en accuſe, n'en feroient que mieux. Il eſt d'un grand Roi de ſçavoir régner, & c'eſt donner des marques qu'on le ſçait faire, quand on ſçait diviſer ſes ennemis ou ceux qui peuvent être ſuſpects. Ce n'eſt donc point à cela, que je trouve à redire, c'étoit au Roi d'Angleterre à connoître ſes interêts, mais je ſuis ſurpris que les choſes étant ſur un ſi bon pied, on ſe ſoit privé par une ſeule action de recueillir le fruit d'une politique ſi belle, & ſi rafinée. Cependant cela arrive dans un temps ou il étoit beſoin plus que jamais de ſe faire craindre. Les conquêtes continüelles de l'Empereur ſur les infideles preſagent une révolution dans les affaires du Roi qu'il falloit prévenir. Il falloit faire une diverſion en fa-

veur du Turc qui empêchât la Hongrie de revenir ſous l'obeïſſance de ſa Majeſté Imperiale. J'avouë que cela ne s'accorde peut-être pas bien avec les deſſeins du Roi, & qu'aprés la moderation qu'il à eûë ſur ce ſujet, c'eût été perdre une partie de la gloire que cette action lui a aquiſe : mais enfin la politique le vouloit, & de plus il s'en preſentoit un pretexte ſpecieux, ſçavoir les prétenſions de la Ducheſſe d'Orleans ſur une partie du Palatinat. Car aprés tout qu'auroit on eû à dire ? Qui eſt l'homme aſſés injuſte, qui eût voulu que le Roi eût abandonné ſa Belle-ſœur, & parce que l'Empire a guerre contre le Turc, eſt-ce-à-dire qu'il faille ceder ſon bien à un autre. Quand je parle ainſi je ne prétens pas dire que la queſtion ſoit ſi claire, que ce ſoit le bien de la Ducheſſe d'Orleans. Ce que j'en

fais,

fais, n'eſt qu'une maniere de parler, & à Dieu ne plaiſe que je veuille decider d'une affaire de ſi grande importance. Je prétens ſeulement repreſenter par là l'avantage qu'on pouvoit tirer de cette querelle, mais on s'eſt mis, comme je viens de dire, dans l'impuiſſance d'en recueillir le fruit. Les Miniſtres pouſſés de leur ambition particuliere, ont remis l'affaire au Pape, & ils ſe ſont flattés que le Roi auroit d'autant plus de ſujet de ſe loüer de ſon arrêt, que le Pape eſt content de ce qui vient de ſe paſſer. Mais en même temps que nous remarquons par quel eſprit ſe font toutes ces démarches, remarquons auſſi le procedé de l'Empereur. Ce Prince, quoi qu'au dire de tout le monde, il ne ſoit pas ſi penetrant que beaucoup d'autres, ne voit pas plutôt le nombre d'ennemis que le Roi s'eſt fait dans

ſon Roiaume, que nonobſtant toutes les affaires qu'il a ſur les bras, il empêche l'Electeur Palatin de prendre le Pape pour ſon Arbitre. Au lieu d'être bien aiſe de terminer les choſes par la douceur, il ne cherche que ſujet de querelle, il veut, dit-il, que le Prince Palatin n'ait point d'autre Arbitre que luy, & il ſe fonde ſur un Droit qu'il prétend avoir d'être le Juge naturel de tous les differens qui ſurviennent dans l'Empire, comme ſi la qualité qu'il a de gendre de la partie ſans parler encore d'une autre Alliance que le fils de l'Electeur a avec lui, ne l'excluoit pas à bon tiltre de ſes prétentions. J'avoüe s'il veut, que c'eſt à lui qu'appartient de Droit la connoiſſance de toutes ces ſortes de differens: j'avouë encore qu'on ne ſçauroit être trop jaloux de ce qui nous eſt dû, mais enfin ne voions nous pas,
que

que quand un Juge eſt parent d'une des parties, il n'eſt pas beſoin de le recuſer, & qu'il à coutume de ſe recuſer ſoi-même.

C'eſt donc par un eſprit de chicane, que l'Empereur qu'on publie d'ailleurs en toutes choſes ſi amateur de la juſtice, ſe dément aujourdhui d'une vertu qu'il a pratiquée durant toute ſa vie. D'ou vient cela? de ce qu'il ne croit pas la cauſe de ſon Beau-pere bonne, & qu'il a peur que le Pape ne prononce en faveur de la Ducheſſe d'Orleans. D'ou vient cela encore, de ce que le Roi, qui étoit le Prince le plus redouté de toute l'Europe, comme en effet il étoit le plus puiſſant, eſt maintenant ſi fort décheu de ſa reputation, qu'il n'eſt plus, pour ainſi dire reconnoiſſable. L'Empereur ne craint plus qu'aiant tant de ſujets de défiance au dedans, il oſe ſe faire faire raiſon par la voie

des armes. L'on voit bien que c'estlà l'esprit de ce Prince, & cette confiance l'assure tellement qu'il ne se soucie pas de se broüiller avec ses meilleurs amis. Il a les dernieres obligations au Pape, & il ne sçauroit le nier, puisque c'est une chose qui a éclaté aux yeux de toute l'Europe. comment auroit-il fait sans lui, depuis qu'il a la guerre? N'est-ce pas lui qui l'a secouru non seulement d'argent, mais qui a encore excité les Princes Chrêtiens à ne le pas abandonner dans une occasion si pressante. Cependant au prejudice de toutes ces obligations, il ne veut point de lui pour Juge dans la cause de son Beaupere. Ce n'est pas que son integrité lui soit suspecte, au contraire il est pleinement persuadé, qu'elle ne sçauroit être plus grande, mais il cherche un pretexte de rompre la Tréve. Il sçait l'avanta-

vantage qu'il y trouvera préſentement, que le Roi s'eſt mis tant d'affaires ſur les bras. Cela lui fait paſſer par-deſſus toutes ſortes de conſiderations, le Duc de Lorraine de ſon côté, qui ne voit que cette occaſion pour recouvrer ſes Etats, ne ceſſe de l'animer contre le Roi. Quel changement, perſonne n'oſoit, pour ainſi dire, regarder le Roi en face il n'y a que trois ou quatre mois, & aujourdhui tout le monde oſe ſe declarer contre lui. Un ſimple Electeur, qui trembloit au nom d'un ſi grand Monarque, parle à ſon Envoié, comme s'il étoit ſon égal. Mais que dis-je? Il lui parle plutôt en maître, & cet Envoié, qui voit que l'honneur du Roi devient en compromis, eſt obligé de partir ſans dire à Dieu. En verité quand je penſe à cela, je ne puis que je ne die que nôtre malheur eſt du moins

bon à quelque chose, puisqu'il rend l'assurance aux Princes qui n'osoient presque pas lever les yeux. Qu'on ne me die donc point que le Roi gouverne aujourdhui toute l'Europe de son Cabinet ; son Cabinet est renversé depuis nôtre persecution, & pour peu qu'il veüille faire reflexion à ses interêts, je crois qu'il n'est pas à s'en appercevoir. S'il vouloit entreprendre une chose comme celle-là, cela étoit bon dans un autre temps, & c'est en quoi ses Ministres ont fait une lourde faute. Si nôtre perte étoit un coup d'Etat, comme sans doute ils ont voulu persuader au Roi, que n'y travailloient ils dans le temps que Vienne étoit assiegé ; le Roi n'auroit eû rien à craindre du côté de l'Empire, & même il est évident, que comme nous n'aurions point eû d'esperance de ce côté là ; nous en aurions

rions été plus prêts à ſubir le joug qu'on nous preſente. Car enfin quoi que tous les ſecours du monde ne faſſent rien au fonds de l'affaire, ne peut on pas ſe flatter qu'on ſuſcitera tant d'ennemis au Roi, qu'il ſera obligé de faire un Edit, par lequel il annullera tous ceux qui viennent de paroître. Peut-être que j'avance là une choſe ou il y a bien peu d'apparence, & je ſçai même qu'il y a mille raiſons qui obligent, quand on a fait un pas comme celui là, à ne s'en jamais démentir. Cependant il peut arriver de telles révolutions qu'un Prince ſe trouve bien embaraſſé, & c'eſt alors qu'il fait, ce qu'il ne croioit jamais faire. Il s'excuſe, s'il m'eſt permis de me ſervir de ces termes, ſur ce qu'on lui à fait entendre les choſes autrement qu'elles n'étoient, & afin qu'on croie, que ce qu'il dit eſt vrai, ſa diſ-

grace tombe d'ordinaire ſur les Autheurs d'un méchant Conſeil, non pas qu'ils le croient tel bien ſouvent, mais parce qu'il n'a pas réüſſi. Ainſi la plûpart des Miniſtres demeurent garants des choſes qu'ils propoſent, & leur diſgrace eſt preſque infaillible tôt ou tard, quand ce ne ſeroit que pour apaiſer ceux qu'ils ont fait ſoulever par leur fauſſe politique.

Voilà un tableau en racourci des eſperances qui nous peuvent ſoûtenir dans nos miſeres. Surquoi il eſt vraiſemblable de dire, comme j'ai déja fait, que c'a été une grande imprudence aux Miniſtres de prendre un temps comme celui-ci pour nous pouſſer. Ils voioient l'Empereur triomphant des infideles, ceux-ci conſternés d'une façon, que ne ſçachant à qui s'en prendre de tant de malheureux évenemens, ils avoient déja fait étrangler deux

de

de leurs Generaux ? Que pouvoient ils croire de tout cela, ſinon ce qui ſe trame aujourdhui, c'eſt-à dire une paix entre les deux Empires. Or ſi cela arrive, je ne crois pas qu'ils ſoient aſſés dépourvûs de jugement, pour croire que l'Empereur voie ce qui ſe paſſe, ſans en vouloir profiter, quoi qu'il y ait une Tréve entre le Roi & lui. Qui l'empêchera de la rompre, lui à qui des pretextes ne peuvent manquer, mais des pretextes plauſibles, & ou peu de gens peuvent trouver à redire. Je ſçais bien que le Roi s'aſſure ſur le Roi de Pologne, qui eſt de ſes amis, je ſçai, disje, qu'il prétend par le moien de ce Prince traverſer toutes les propoſitions de paix que le Grand Seigneur poura faire. Je ſçai plus, je ſçais encore, que les obligations que l'Empereur a à ce Prince, le rendent fort

fort circonſpect à ne rien faire que de concert avec lui ; mais enfin pour en avoir été ſecourû dans ſon beſoin, manquera-t-il une occaſion qui ne ſe recouvrera jamais. On a beau dire, il n'eſt rien tel, que de faire les choſes, quand toutes les diſpoſitions ſe rencontrent pour un heureux ſuccés. J'avouë bien que nous conſerverons éternellement le ſouvenir de ce qui nous eſt arrivé, mais enfin il ne faut point douter qu'on ne cherche toûjours de plus en plus le moien de nous accabler. Combien d'enfans ſeront ravis à leurs Peres, à qui ces Peres ne pouront jamais remontrer leur devoir ? Combien de filles pourvuës dans des maiſons de contraire Religion, & par conſequent ſuſceptibles des premieres impreſſions qu'on leur donnera ? Enfin combien d'inconveniens peuvent naître de ce re-

retardement, & comme il n'eſt pas dificile de penetrer toutes ces choſes, ne peut-on pas dire que c'eſt un aiguillon à tous les Princes pour declarer la guerre au Roi?

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai dit que les Miniſtres ont mal pris leur temps pour nous perſecuter, mais ils ont eû leurs raiſons pour ne le pas faire plutôt, & j'en trouve deux principales, les quelles ſe rapportent à ce que j'ai remarqué ci-devant. La premiere eſt qu'ils ne fuioient pas la guerre, comme ils font aujourd-hui, au contraire leur interêt particulier les portoit à faire tout entreprendre au Roi contre les étrangers. Ainſi ils n'avoient garde de lui ſuſciter des ennemis au dedans. Etrange choſe, qu'il faille qu'un Roiaume ſi floriſſant ait veû arrêter le cours de ſa bonne fortune par la paſſion de cer-

taines gens, que je nommerois bien, mais qu'il suffit de designer, comme je fais, m'imaginant qu'il n'y a personne qui n'entende qui je veux dire. Cependant, s'il m'est permis de faire reflexion sur nôtre destinée qui eût jamais crû que nôtre parti fût obligé de regreter un jour Mr. Colbert, lui qui pendant son ministere, nous avoit été tellement opposé en toutes choses, que nous croyions n'avoir point de plus mortel ennemi. Et de fait il nous a toûjours fait du pis qu'il a pû; mais s'il eût vecû plus long-temps, nous verrions la guerre fortement allumée contre les Etrangers, & nous par consequent en repos, au lieu que sa mort aiant fait cesser la jalousie, qu'on pouvoit avoir de ce qu'il partageoit les bonnes graces du Roi, on n'a plus songé qu'à joüir en repos d'une faveur que personne n'osoit plus disputer

ter aprés lui. On a crû que ce ſeroit une imprudence d'expoſer d'avantage ſa fortune à l'incertitude de la guerre, ainſi de peur d'être reſpõſable des malheureux évenemens,on à privé l'Etat des bons,qui moralement parlant étoient indubitables. Voilà la cauſe de nos diſgraces, parce que dans ce temps de repos, l'ambition de ces perſonnes allant toûjours en augmentant, ils ont conſideré que rien ne leur manquoit plus que la pourpre, & voilà le point fatal qui nous accable aujourdhui. Mais je ne prens pas garde, que pour me laiſſer emporter à ma douleur, je ſaute tellement de diſcours, en diſcours qu'a la fin on pouroit croire que je ne ſçaurois plus ou jen ſuis, & defait j'avois dit ci-devant qu'il y avoit deux raiſons, qui avoient empêché de nous perſecuter plutôt, & cependant je n'en-ay rapporté qu'u-

qu'une: paſſons donc à la ſeconde, & faiſons connoître que je ſçai encore ce que je dis.

Il n'y a perſonne qui n'ait un but en faiſant quelque choſe, les Miniſtres ſur tout n'y manquent jamais, & quoi qu'ils mettent toûjours en avant l'honneur & l'avantage du Roi ; qui examinera bien leur conduite, trouvera que leur interêt y a la meilleure part. Il m'eſt aiſé de prouver cette verité, ſans remonter bien avant, & méme ſans ſortir de nôtre Cour. Il n'y a que trois ou quatre ans, que les deux Miniſtres vouloient l'un la paix, l'autre la guerre, je n'ai que faire d'en dire la raiſon, cela ſeroit ſuperflu, & on le ſçait aſſés ſans que je broüille du papier en raiſonnemens inutiles. La concluſion que je tire delà, eſt que le même eſprit régnant toûjours, c'eſt-à-dire ceux qui gouvernent aujourd-

jourdhui, aiant toûjours en vuë leur avancement, ils n'ont eû garde de propoſer plutôt au Roi nôtre deſtruction, parce que quoi que la choſe eût dû être tout auſſi agreable au Pape en ce temps là, qu'en celui-ci, ce qui ſe paſſoit alors leur eût empêché d'en recüillir le fruit. C'étoit en ce temps là que les affaires de la Regale s'agitoient avec tant de vehemence de part & d'autre, & quoi que cela ne fût pas tout-à-fait du gibier des Miniſtres, toutesfois comme on ſçait que le Roi les conſulte ſur toutes choſes, ils avoient lieu de croire que le Pape ne les favoriſeroit pas d'un Chapeau, dans un temps ou il avoit tant de lieu de n'être pas content de ce qui ſe paſſoit. Il a donc fallu regaigner ſon eſprit par de profondes ſoumiſſions, & par des ſervices importans. C'eſt-ce qu'on a fait en toutes rencontres,

ſoit en mettant les armes bas, lorsque le Roi pouvoit tirer tant d'avantage de ſes forces, ſoit en interompant le traité de Mantoüe qui étoit en ſi bon train, ſoit en le rendant Arbitre des differens que nous avions avec l'Eſpagne, & avec l'Electeur Palatin, & enfin en travaillant, comme on vient de faire à nôtre ruïne. Aprés cela la pourpre peut elle leur manquer, principalement aiant affaire à un Pape ſi zelé pour la Religion Catholique; dequoi je ne le blâme pas cependant, puis qu'étant le chef de cette Religion, il ſe croit obligé de travailler à ſon agrandiſſement. Mais il en viendra peut-être quelque autre aprés lui, qui ſera plus politique, que zelé. Il verra comme j'ai dit ci-devant, que s'il ſoufre qu'on nous détruiſe, c'eſt le grand chemin pour être détruit lui même aprés cela. j'ai expliqué tout

ce mistere assés clairement, ainsi je m'abstiendrai d'en parler d'avantage, parce que je ne pourois rien dire que ce que j'ai dit ci-devant.

Quelle conclusion dois-je tirer de la, sinon, que quelque éclairé que soit un Roi, un Ministre adroit le fait servir le plus souvent à ses desseins. La politique est sans comparaison comme l'écriture, à qui si l'on donne un mauvais tour, l'on se jette dans la voie de perdition, au lieu que si on l'explique selon la verité, on avance dans celle du salut. Pour faire l'application de ce que je dis ici, voions ce que le Roi peut gaigner en faisant ce qu'il fait, ou si au contraire on ne lui fait pas mettre son Roiaume en danger. On lui fait accroire, qu'il ne sera jamais absolu, tant qu'il y aura deux Religions dans son Etat, que nous sommes capables

d'avoir intelligence avec les étrangers, & mille autres impostures aussi grossieres, & aussi faciles à détruire que celles-ci. Pour répondre à la premiere, quelle puissance veut on donc lui donner plus grande que celle qu'il a, & n'a-t-on point peur d'allarmer tous les ordres du Roiaume par de pareils discours. A moins qu'on ne veuille introduire la puissance Ottomane, je ne sçache point de Prince qui soit plus absolu que lui. La Noblesse dont l'authorité étoit autresfois si reverée, n'est pas reconnoissable depuis qu'il est monté sur le trône. Ou sont ces grands Seigneurs, qui n'avoient que faire de venir à la Cour pour se faire considerer, leur régne n'est plus, & ils sont si petits aujourdhui, que si on faisoit reflexion à leur changement on auroit de la peine à les reconnoître. On ne veut plus

plus qu'ils demeurent dans les Provinces, de peur que conservant leur bien, ils ne s'exemptent des bassesses que les Ministres exigent d'eux pour leur procurer quelques bienfaits. Si quelqu'un prend ce parti, il s'en repent aussi-tôt, & l'on charge ses terres de tailles, & de logemens de soldats. Qu'on le demande au Duc de Sully, il sçaura bien qu'en dire; cependant si ses services ne sont pas importans, ceux de ses ayeux lui pouroient faire esperer quelque distinction, & tant du côté de Pere, que de Mere, il est petit fils de deux hommes qui ont admirablement bien servi l'Etat, l'un sous le régne de Henri IV, l'autre sous celui du Roi d'aujourdhui.

Au reste, je voudrois bien qu'on me dît quelle plus grande authorité l'on veut que le Roi ait, & quand il demanderoit la tête

d'un homme, à l'exemple du Grand Seigneur, ne la lui donneroit-on pas incontinent. Je trouve même qu'il eſt bien plus abſolu que lui, au lieu qu'il faut que le Grand Seigneur envoie des müets pour ôter la vie à quelqu'un, chacun ne s'empreſſe-t-il pas de la lui donner? A-t-il la moindre guerre, une infinité de Nobleſſe court de tous côtés pour ſe ſacrifier pour lui. Cela eſt bien different de ce qui ſe paſſe aujourdhui dans les autres Etats, & même dans ceux du Grand Seigneur, ou il faut qu'on envoie des gens exprés dans les Provinces, pour faire aller les hommes à la guerre. Ne dois-je pas conclure de là, que ceux qui conſeillent au Roi de ſe rendre plus abſolu, lui conſeillent une mauvaiſe choſe? Que peut-il ſouhaiter davantage que l'amour de ſes ſujets, & ne lui doit-il pas

être plus agreable qu'on le vienne trouver de bon gré, que si l'on y venoit par force. Voilà la conduite que la Noblesse a tenuë jusques ici, nous faisons corps avec elle, aussi bien que ceux de la Religion Romaine, & je ne pense pas qu'on puisse dire que nous aions jamais paru moins affectionnés, que les autres. Pourquoi donc lui conseiller nôtre ruïne? Le Roi n'avoit il pas lieu d'être satisfait de nôtre zele, & de nos soumissions, & quand il nous arriveroit de demander ce qu'il prétend davantage, n'aurions nous pas lieu de le faire?

Voilà quelle étoit l'authorité du Roi à l'égard de la Noblesse. Si je m'arrête sur celle qu'il a pareillement sur les autres ordres du Royaume, je verrai aussi qu'il en a tant, qu'il semble impossible qu'il en ait davantage. Qu'on le demande aux parlemens, ils ré-

pondront qu'ils ne se connoissent plus, eux qui avoient été creés pour être Mediateurs des peuples envers les Rois, & qui cependant ont si peu de credit maintenant, que quand on renverseroit tout le Roiaume, ils n'oseroient pas souffler. Sur qui donc prétend on rendre le Roi plus absolu, est-ce sur le Clergé, ou sur le peuple? A l'égard du premier j'ai déja fait voir quelle est sa soumission, & quelle va même jusques à se separer du Pape, en cas qu'il en soit besoin. Ainsi il n'y a point d'apparence, que ce soit lui, qui donne de la jalousie. Qui sera-ce donc, sera-ce le peuple, lui qui est reduit dans une telle necessité, qu'il faudroit avoir l'ame d'un Tigre, pour n'être pas touché de ses malheurs. & de fait je puis dire sans exageration, que je suis d'une Province, ou la misere régne tellement, qu'a

qu'a moins que de mourir de faim, l'on ne ſçauroit être plus miſerable. Les païſans n'y mangent de la viande que les quatre bonnes Fêtes de l'année, c'eſt-à-dire trois ou quatre fois l'an. Le reſte du temps ils n'ont que du pain noir, & quelques legumes. Auſſi ſont ils faits d'une maniere, qu'ils feroient peur ſi l'on n'étoit accoutumé à les voir. Cependant ce n'eſt pas faute de prendre de la peine, ils travaillent depuis le matin juſques au ſoir, mais les beſoins de l'Etat ſont ſi grands, qu'il faut que chacun donne une partie de ſa ſubſtance pour y ſubvenir. Je ne ſçaurois parler ce me ſemble plus modeſtement de tous les impôts, quoi qu'il en ſoit ce n'eſt pas dans cette Province ſeule ou régne la neceſſité, elle eſt répanduë dans toutes les autres, & elle ſe fait même ſentir juſques aux portes

de Paris. Mais que dis-je, elle passe encore plus avant, elle entre jusques dans cette grande Ville; quoique le luxe y paroisse régner toûjours, comme de coutume, on ne sçait pas ce qui se passe dans le particulier, les taxes, les suppressions de charges, le droit annüel, & mille autres inventions des partisans, envoient tous les jours plusieurs bonnes familles à l'Hospital. Enfin tout y languit, si l'on n'est dans les fermes du Roi, ou attâché aux Ministres. Cependant l'obeïssance y régne, aussi bien qu'a la campagne, nonobstant le desespoir universel. D'abord que le Roi parle, il est obeï ponctuellement. Que veut-on davantage, & est-ce lui donner un bon conseil, que de vouloir qu'il soit plus absolu ?

Peut-être qu'en representant toutes ces choses, quelquun ne manquera pas de dire, que je bas bien

bien du païs, & que ce n'est pas de cela dont il s'agit maintenant. Mais je lui répondrai, que ce que je dis, n'est pas tant hors de propos qu'il s'imagine. Premierement, en faisant voir l'obeïssance aveugle que chacun rendoit au Roi, je suppose par là que c'est l'avoir mal conseillé, que de lui proposer une puissance plus absoluë. Qu'on jette les yeux sur les Etats voisins, ou verra-t-on des peuples si soumis, ce ne sont que seditions par tout ailleurs sous prétexte de conserver ses privileges. L'Angleterre nous fournit à tous momens des preuves de cette verité, il n'y a pas longtemps que la Flandres a fait encore la même chose, cela arrive un peu plus rarement en Allemagne : mais enfin ce païs n'en est pas plus exempt que les autres. Si je parcours les autres Etats, j'y verrai les mêmes desordres ?

D'où vient cela, de ce qu'on fait des entreprises mal concertées, & bien souvent au delà de ses forces. Au reste ne puis-je pas dire la même chose de celle d'aujourdhui, & quelque puissance qu'ait le Roi, s'imagine t-il nous obliger de quiter une Religion, que nous avons succée avec le laict ? Cependant tout le portrait que je viens de faire des miseres de la France, n'est pas tant pour representer aux Ministres l'impossibilité de leur dessein, que les suites facheuses qu'il peut avoir. Qu'ils se mettent en tête que tous les ordres du Roiaume sont mécontens, & que s'ils se contiennent dans le devoir, c'est la crainte qui les y retient plutôt, que toute autre chose. Mais pourquoi leur dire cela puis qu'ils le sçavent aussi bien que moi. Ils sçavent de plus qu'ils ne sont pas aimés, & que la plus gran-

grande joie qui pouroit arriver, seroit de les voir tomber au plus profond du precipice. Pourquoi donc mettre leur fortune en compromis, aussi bien que l'honneur du Roi? Ne demeureront-ils pas garants des évenemens, & s'il en arrivoit quelqu'un, qui ne plût pas au maître, ne seroit-ce pas un prétexte pour les depoüiller de leurs richesses, qui surpassent la fortune de beaucoup de Souverains? Je n'en dis pas davantage, cela suffit, mais tout ce que je puis dire, c'est que Dieu aveugle quelquefois les gens, pour des raisons que nous ne penetrõs pas. les Etats ont leur periode, comme toutes les autres choses, & le nôtre étoit trop florissant, pour pouvoir toûjours demeurer au même état. Cependant cela verifie, ce que d'habiles gens disent de nôtre Monarchie, sçavoir qu'elle ne sçauroit jamais se détruire que par
 elle

elle même. C'eſt en vain que tant d'ennemis enſemble firent leurs efforts, il y a huit ou dix ans, pour nous accabler, c'eſt en vain encore qu'ils feroient la même choſe, ſi l'on n'avoit jetté de la diviſion parmi nous. Nous étions capables de reſiſter à toute la terre, mais pourquoi aujourd'hui eſpereroit-on ce miracle, puiſque par une politiqne auſſi fauſſe, que dangereuſe, on a armé les François contre les François! helas on n'a que faire de lire l'Hiſtoire ancienne, pour voir les étranges révolutions, qui arriverent dans l'Empire le plus floriſſant du monde. Nous n'avons que faire d'aller dans la plaine de Pharſale, pour voir combattre les amis contre les amis, le Citoien contre le Citoien, & ainſi du reſte. Nous allons voir la même choſe en France, & toute la difference que j'y remarque,

c'eſt que l'on n'y combatra pas pour une Couronne, mais pour la Religion, au moins quant à nous. Cependant il n'y aura que les étrangers qui en profiteront, & il faudroit qu'ils fuſſent bien mal aviſés, s'ils ne faiſoient leurs affaires. Croit-on de bonne foi, que les mêmes choſes qui ont retardé quelquesfois leurs deſſeins, les retardent encore. Ce qui nous a donné quelque avantage, a été le bon ordre que nous avions par deſſus eux. Qui les empêchera maintenant d'apprendre nos manieres, eux avec qui on nous oblige malgré nous de nous incorporer, mais d'une maniere que nous ſerons deſormais inſeparables. Combien y en a-t-il parmi nous ſans vanité, qui ſont pour leur dire ce qu'ils ont affaire, je ne parle pas à l'égard des batailles, car enfin ils ne ſont pas tant denüés de Capitaines, que

l'on croit ; mais pour l'œconomie de toutes choſes, dont ils ont plus beſoin, que de tout le reſte.

Et defait, qui conſiderera bien d'ou nous ſont venus tant davantages, verra que nous en ſommes plus redevables à nôtre conduite, qu'a nôtre bravoure. Le bon ordre qui eſt établi pour les vivres, & pour la diſcipline de l'armée, eſt d'un plus grand ſecours qu'on ne croit, & quoi qu'il y en ait beaucoup, qui crient contre les Intendans, il eſt certain toutefois que c'eſt un établiſſement ſi neceſſaire, qu'on ne s'en ſçauroit paſſer : Or qui eſt-ce qui ne connoît pas les principales fonctions de leurs charges? N'en pouvons nous pas inſtruire les étrangers, ſi tant eſt qu'il les ignorent encore, & en leur faiſant voir la neceſſité d'un pareil établiſſement, ne pouvons nous pas commençer à reformer les choſes,

ſes, qui leur ont apporté tant de préjudice par le paſſé. Ne pouvons nous pas encore leur donner des connoiſſances ſur les munitions, qui eſt un de leurs plus grands défauts, il ne faut pas avoir été dans les vivres pour cela, & pour peu qu'on ait d'intelligence, & de ſervice, c'eſt une routine plutôt, qu'une ſcience, de ſorte qu'il n'y a perſonne qui n'en ſoit capable. Je paſſe ſous ſilence beaucoup de choſes ſemblables. qui ont toûjours arrêté le progrés des étrangers, & je demanderois volontiers à ceux qui viennent de jetter la France dans le trouble ou elle eſt, ſi cet obſtacle levé, ils n'auront pas plus d'affaires ſur les bras, qu'ils n'en ſçauroient démêler vraiſemblablement. Car enfin ils ſçavent bien que ce n'eſt pas la bravoure qui manque à quantité de nos voiſins, nous nous ſommes

trouvés trop ſouvent l'épée à la main les uns contre les autres, pour en avoir cette opinion. Ils ſçavent même, que nous avons été obligés de lâcher le pied auſſi ſouvent, que nous le leur avons fait lâcher, ſur tout en Allemagne, ou il ne s'eſt point donné de combat, que le champ de bataille n'ait été arroſé comme il faut de part & d'autre.

Si cela s'eſt paſſé de la ſorte, dans le temps que toute la France étoit reünie en elle même, que ſera-ce aujourdhui qu'on nous oblige malgré nous de nous mettre à la ſolde des étrangers. Car enfin pouvons nous faire autrement, nous qui ſortons du Roiaume ſans denier ni maille, & qui n'avons point de métier la plûpart pour ſubſiſter. Qu'on ne ſe fie donc point que nous ſommes François, c'eſt-à-dire que nous aimons le Roi, & nôtre pa-

trie par dessus toutes choses, la necessité oblige à ce qu'on ne voudroit pas faire. Que sera-ce donc puis qu'il y a d'autres motifs qui nous y engagent d'ailleurs, mais des motifs si puissans, qu'ils ont fait quiter à plusieurs leurs femmes & leurs enfans. Or je ne pense point que les liens qui nous atâchent à nôtre Prince, soient plus forts que ceux de la nature. On ressent les uns plutôt par politique, que par un veritable atachement, & même les gens les mieux censés, ne croient pas que le bonheur d'un Etat consiste dans une si grande élevation du Souverain, un Prince qui ne trouve rien d'impossible au dehors, veut d'ordinaire que tout plié au dedans. Sa volonté est l'unique loi qu'il faut suivre, sans qu'il pense, que tout glorieux qu'il est, il y a de certaines choses, qu'il ne sçauroit faire, à moins que de

s'at-

s'attirer la haine publique. Le Roi à fait de grandes choſes, je l'avouë depuis ſon avenement à la Couronne, mais je prie de conſiderer, ſi nous en avons été mieux, quand je parle ainſi de nous, ce n'eſt pas des Reformés ſeuls que j'entens parler mais de la France toute entiere. Je me ſouviens, qu'aprés la paix des Pirenées, lors que tout le monde s'attendoit à jouïr de quelque repos, ce furent de nouveaux Edits, ſurquoi quelquun ſe plaignant, on fit réponſe qu'il en étoit de la paix, comme d'un arbre, à qui il falloit du temps pour porter des fruits ; qu'on n'avoit qu'a ſe donner patience, & qu'on verroit des effets de ce que l'on promettoit. Il fallut bien ſe la donner, malgré qu'on en eût, mais quoiqu'il s'ecoulât ſept, ou huit ans, devant qu'on eût de nouvelle guerre, au lieu que l'E-

tat en fût plus tranquile, il n'y eut personne, de quelque condition qu'il fût, qui ne souffrit directement, ou indirectement. Le Clergé fut obligé de païer des decimes extraordinaires, la Noblesse fut ruïnée sous prétexte de la recherche des faux Nobles, & le peuple reduit en si grande extremité par une infinité d'impôts, qu'il ne s'en est pû relever. Mais comment l'auroit-il pû faire puisque c'a toûjours été de pis en pis? Quels maux n'a point fait la chambre de Justice, elle dont on se rejouïssoit d'abord, croiant, que n'étant établie, que pour faire rendre gorge aux partisans, personne ne voudroit plus s'exposer à une inquisition, qui paroissoit si rude, & si affligeante. Mais sous prétexte des deniers Roiaux, n'inventa-t-on pas encore cet Edit, qui établit l'anteriorité d'hypotheque en faveur

du Roi, d'où s'ensuivit la ruïne de plusieurs familles, & même des meilleures qu'il y eût dans Paris, & dans le Roiaume. Aprés cela la guerre survint entre le Roi & l'Espagne, & cette entreprise enfanta encore plusieurs Edits. Combien de creations de charges, qui furent supprimées peu de temps aprés, le tout pourtant pour le soulagement du peuple. Car ces mots sont aussi bien emploiés dans les Edits de creation, que dans ceux de suppression, tant il est vrai qu'on donne quel nom l'on veut à toutes choses.

Le succés de cette guerre fut tout-à-fait avantageux au Roi; quoi qu'elle ne durât qu'une campagne, il augmenta ses Etats d'un beau païs, & dans lequel sont enclavées plusieurs belles, & riches villes. Mais la paix qui survint fut encore de la nature de celle des Pirenées, il fallut du

temps

temps pour en voir le fruït, & enfin ce fruït à été ſi tardif, qu'il n'eſt pas encore venu; la guerre de Hollande ſuivit de prés, & ce fut non ſeulement une excuſe pour s'empêcher de ſoulager le peuple, mais encore un prétexte pour l'accabler. Je ne parlerai point du ſuccés qu'a eû cette guerre, chacun en eſt informé, mais tout ce que je puis dire, c'eſt, que quoique le Roi y ait fait des conquêtes conſiderables, & qui lui produiſent un grand revenu, on n'a pas encore ôté un ſeul impôt de ceux qui ont été mis. On continuë de dire que les fruïts de la paix ſont tardifs, & que le Roi étant obligé de faire travailler à une infinité de places, il lui eſt impoſſible de faire tout ce qu'il voudroit bien. Voilà dequoi l'on paie un million de familles qui ſont allées à l'Hoſpital depuis quinze ou vingt ans, ce qui n'eſt

pas

pas bien dificile à croire, puis qu'outre les grandes dépenses qu'il a fallu faire pour toutes les guerres qu'on a eû à soûtenir, il y a deux maisons qui ont bien profité de cent millions en si peu de temps, sans compter ceux qui suivent leur fortune, qui en ont bien encore pillé deux fois autant.

Voilà l'image fidele du bonheur de la France; & je laisse à juger aprés cela, si l'on doit être plus attaché à son Prince, qu'a sa femme & à ses enfans. Je sçais bien que le Roi est bon de lui même, & qu'il ne verroit pas volontiers tant de miseres, sans en être touché. Mais enfin il n'entre pas dans le détail de tout ce qui se passe, & quand ses Ministres lui parlent d'une affaire, ils ont le soin de lui en montrer le beau, & de lui en cacher le laid. Par exemple quand ils lui proposent

ſent le moien de recouvrer de l'argent, ils lui font voir que cet argent ſera utile, ou à quelque conquête, ou à conſtruire quelque Palais, ou à quelque autre choſe, qu'il ſeroit ſuperflu de ſpecifier par le détail. Ils n'ont garde de lui dire, que cela va ruïner une infinité de Provinces, ou la miſere eſt déja ſi grande, qu'il n'y a que ceux qui ſont ſur les lieux, qui en puiſſent parler au juſte. Ils connoiſſent le bon naturel du Roi, & qu'il ne voudroit pas achepter ſon contentement aux dépens du ſang de tant de miſerables. Ils ſçavent qu'il n'a que faire ny de nouveaux Palais, ni de nouvelles conquêtes, ni de toutes les autres ſuperfluités, pour être heureux. Auſſi ils n'ont garde de l'embarquer par là, mais ils lui diſent qu'un grand Roi doit toûjours avoir les armes à la main ou du moins faire parler de lui

par des dépenſes, qui le diſtinguent des autres Princes. Ils lui remontrent qu'étant déja connu par la reputation qu'il s'eſt aquiſe lui même à la tête de ſes armées, il faut que les étrangers qui voiagent dans ſon Roiaume, aillent publier par tout, que ſa gloire n'eſt pas moindre dans la paix, que dans la guerre. Enfin voila le tableau qu'ils lui font de la grandeur d'un Prince, & celui même qu'ils expoſent aux yeux du public, pour tâcher de l'abuſer. Je ne dirai point qu'ils ne reüſſiſſent pas par là, au contraire la plûpart ſe laiſſant éblouïr par ces dehors pompeux, s'imaginent avoir part dans toutes les grandeurs qu'on leur étalle. La ſtupidité fait encore qu'on va plus loin, on mépriſe les autres Nations, parce qu'elles n'ont pas tant de faſte. Cependant, qui examinera bien les choſes, on verra

verra que c'eſt à elles à nous mépriſer, & à nous à envier leur bonheur. Elles ne ſont point expoſées comme nous aux caprices des Miniſtres, ſi elles païent des impôts, ils ne durent qu'autant que les neceſſités de l'Etat le demandent, ces impôts ne ſervent point pour le luxe, pour l'ambition, ou pour mille autres choſes ſemblables, & qui plus eſt, des particuliers ne les partagent point avec le maître.

Si je rapporte toutes ces choſes, c'eſt pour faire voir ſeulement que les Miniſtres ayant autant de ſujet que le Roi d'être contens de leur fortune, c'eſt s'être démentis de leur habileté, que de ne pas entretenir les choſes ſur le pied qu'elles étoient. Ils avoient, & auroient eû l'obeïſſance de toute la France, tant qu'ils n'auroient touché qu'au bien. Mais enfin ſe tait-on, quand

on

on violente les conſciences, & qu'on met en pratique des choſes ſi crüelles que la poſterité ne les poura croire. Pour moi j'ai de la peine à dire, tout ce que je dis, je me ſuis laiſſé amuſer comme les autres à toutes les bagatelles, dont je viens de parler, & quoi que je ſçache bien que ce ne ſoit pas là l'eſſentiel, j'avoüerai encore à ma confuſion que je ſerois capable d'y donner, comme auparavant. Mais qu'on ne ſe fie pas la deſſus, tout le monde n'a garde d'être de mon humeur, depuis que je ſuis hors de France, je vois que ceux que j'avois toûjours reconnus pour bons François, font gloire de ne le plus être. Que faut-il attendre de cela? rien que déſolation, & que miſere: ils prêchent dans toutes les Cours, ou on leur à donné retraite, que tous les ordres du Royaume ſont mécontens: ils en font le détail, com-

comme je viens de faire, promettant que s'il arrivoit la moindre disgrace, on verroit le Roi, & les Ministres bien empêchés. Pourquoi se faire de nouveaux ennemis? le Roi n'en avoit-il pas déja assés sans eux? qu'on aille dans toutes les Cours étrangeres; on verra que les François y sont en exécration: peut-être a-t-on tort & la Nation n'a pas toutes les méchantes qualités qu'on lui impute. Mais tout ce que je puis dire, c'est que nôtre malheur est bon à quelque chose: ces mêmes étrangers ont changé de sentiment à nôtre égard, & soit qu'ils aient pitié de nos malheurs, ou qu'ils nous croient irreconciliables avec la Cour, ils sont maintenant tout autant de cas de nous, que d'aucune autre Nation. Cependant je crois que c'est plutôt par une raison, que par l'autre, & ce qui me le fait dire, c'est que

comme il y en a parmi nous, qui ont bien plus de reſentiment les uns que les autres, c'eſt à ceux-là qu'ils font plus de careſſes. Quelle neceſſité d'augmenter l'averſion qu'ils portoient déja à la nation, & ne pouvoit-on pas bien s'imaginer les diſcours que des deſeſperés leur pouroient faire: y a-t-il rien de ſecret, dont on ne leur faſſe part, on leur decouvre le fort, & le foible de l'Etat, & comme il y a des endroits par où l'on peut lui apporter un grand préjudice, n'eſt-ce pas le moien de hâter le deſſein qu'ils pouroient avoir de prendre les armes. Le temps nous apprendra beaucoup de choſes, mais j'ai peine à croire qu'il arrive ce qu'on dit. On nous veut perſuader, que le Roi n'attendra pas qu'on lui faſſe la guerre, mais qu'il la déclarera lui même avant qu'il ſoit peu. Tous ces diſcours ne ſont

que

que des artifices pour faire accroire qu'il ne craint rien, cependant l'on a nouvelle qu'il voudroit être à recommençer. L'on ſçaît poſitivement qu'il a un déplaiſir inconcevable de la deſertion de tant de bons Officiers, & que même il en a témoigné du chagrin aux gens qui ſont cauſes de tous ces malheurs. C'eſt pour cela, que ceux qui ſont aſſés heureux pour avoir gaigné un autre païs, recoivent ſi ſouvent des lettres de leurs amis, pour les tenter de retourner. Que ne fait-on point pour les éblouïr par les bienfaits, que le Roi donne à ceux qui changent de Religion? dix mille livres de rente à l'un, huit mille à l'autre, un Gouvernement à celui-ci, un Regiment à celui-là, & enfin mille choſes ſemblables. Mais avec tout cela, je ne vois pas qu'un honête homme en ſoit ébranlé, & une mar-

que de ce que je dis, c'eſt qu'il arrive ici tous les jours de nouveaux Officiers, & je ne vois pas qu'il s'en retourne un ſeul, ſi j'en excepte deux fripons qui étoient chargez de dettes, & à qui l'on a fait des promeſſes qui ſe trouveront plutôt illuſoires qu'effectives.

Je viens de montrer ce me ſemble par vives raiſons, combien il étoit important aux Miniſtres de laiſſer les choſes en l'état qu'elles étoient, mais je n'ai dit encore que la moitié de ce qui ſe peut dire la deſſus, car enfin le Roi n'a pas perdu ſeulement par là l'amitié de ſes peuples, mais encore celle des Princes, qui avoient une alliance plus étroite avec lui. J'ai donc eû raiſon de dire qu'il avoit agi directement contre ſes interêts, c'eſt ce que j'acheverai de prouver dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Qu'il n'y a point de Prince dans l'Europe, qui n'ait interêt à ce qui se passe aujourdhui, sur tout les Princes Protestans, dont la Religion est en grand danger s'ils souffrent que nous perissions

LA conduite des Princes est toûjours misterieuse, & quoi qu'ils ne reüssissent pas toûjours, il est constant neanmoins qu'ils ne font jamais rien sans dessein J'ai expliqué ci-dessus celui que le Roi pouvoit avoir eû en procurant nôtre perte, mais il en faut pénetrer les suites. Pour peu qu'on se veuille donner la peine de les examiner, on trouvera sans doute qu'aiant jetté les yeux sur les deux Religions, qui partagent l'Europe, il a cru qu'il n'arriveroit jamais aux grands desseins

qu'il a pû conçevoir, à moins que de se déclarer ouvertement ennemi de l'une, ou de l'autre. Il n'a eû garde de le faire de la Religion Romaine, cela tiroit à trop de consequence pour lui, outre qu'il y a été élevé, & que par consequent, il y étoit attaché, comme ont coutume d'être tous ceux, qui ont été élevés dans une Religion. D'un autre côté il n'auroit pas été seur du consentement de ses sujets, car quoi qu'il faille convenir que ce qui s'appelle la Cour, seroit d'humeur aussi bien que la plus grande partie des Evêques, d'embrasser la loi Mahometane, en cas qu'il se fît Turc, comme ce n'est rien neanmoins en comparaison du peuple, ç'auroit été peu de chose que leur suffrage, dans une affaire de si grande importance que celle-ci. Cela présupposé, comme il est hors de doute, il n'a pû faire autre-

trement que de paroître ennemi juré des Reformés, & il a crû en tirer cet avantage, que tout le parti Catholique se joindroit à lui, pour les extirper, ou du moins qu'il n'oseroit s'opposer à ses desseins, voiant qu'il s'agissoit de la Religion. Certes cette politique est des plus rafinées, & peut-être on n'a rien traité de plus fin depuis long-temps dans le Cabinet. Mais enfin, de quelque adresse que l'on se serve, il se trouve quelquefois des gens qui pénetrent tout. Comment aussi pouroit-on croire que le Roi par le seul motif de Religion se mît dans le danger que lui peut attirer une affaire de si grande importance, lui qu'il n'y a que fort peu de temps, qui disputoit l'authorité du Pape. Cette assemblée du Clergé, qui faisoit tant de bruit par des propositions qui surprenoient tous ceux de cette Religion,

gion, s'accorde t-elle bien avec ce qui ſe paſſe aujourdhui. Dans ce temps là il ne ſe ſoucioit pas de paroître tout prêt de former un Schiſme, dans ce temps-ci, il ne veut pas ſouffrir qu'aucun de ſes ſujets profeſſe une autre Religion que la Romaine. Etrange changement, & ne faut il pas que le St. Eſptit ſoit deſcendu bien vîte, ou qu'il ſerve de prétexte au Roi, comme il a toûjours fait à tous les grands Princes. En effet cette politique n'eſt pas nouvelle, & ſi nous liſons l'Hiſtoire du ſiecle paſſé, nous verrons que c'étoit le chemin que prenoit l'Empereur Charles V. pour parvenir à la Monarchie univerſelle. Mais auſſi cette même Hiſtoire nous apprend le remede qu'y trouverent les puiſſances qui étoient menacées de ruïne. Elles eurent recours à Henri II, & ce Prince, qui étoit pourtant bon Catholi-

que Romain, ne crut pas de ses interêts, de souffrir que la Religion servît ainsi de prétexte à un Prince, qui étoit accusé de n'en avoir gueres, Si je parle ainsi de cet Empereur ce n'est qu'aprés beaucoup d'autres, cependant s'il faut appuïer ce que l'on dit de quelque authorité. Je trouve que je prouverai assés mon dire, en faisant resouvenir de cet inceste, qu'il commit avec sa propre sœur, de laquelle nâquit Dom Jean d'Aûtriche, celui qui gaigna la fameuse bataille de Lepante contre les Turcs.

Il y en a peut-être qui voudront dire que le grand regret que cet Empereur eût d'un crime si horrible, fut cause du dessein qu'il prit de nous exterminer & j'ai même lû quelque part (il est vrai que c'est dans un Autheur qui goguenarde si souvent, qu'il n'y a gueres de fonds a faire sur ce

qu'il dit) j'ai lû dis-je, en un endroit, que c'étoit la penitence que le Pape lui avoit donnée. Mais il vaudroit mieux que les Princes ne fissent pas de si grandes fautes, & que nous fussions moins exposés à leurs persecutions. Il y a de l'apparence que ce n'est pas un commandement comme celui là qui anime le Roi aujourdhui, il est hors du cas que je viens d'alléguer, & d'ailleurs un Prince comme lui, qui a donné la loi au Pape jusques dans Rome, ne la receuroit pas à son tour dans une affaire, qui dans le fonds est si préjudiciable à ses interêts. Je me ressouviens encore de cette piramide, qui fut élevée pour reparation de l'affront qu'on avoit fait à son Ambassadeur, mais si j'en ai conservé le souvenir jusques à present, je crois que le Pape, & les Cardinaux, s'en souviennent encore mieux que moi. C'est
une

une atteinte mortelle à leur reputation, & il est à présumer qu'il n'y a que l'impuissance qui les ait obligés jusques ici à demeurer sans resentiment. Aujourdhui que l'occasion s'en presente, est il à croire qu'une Nation qui a tant de peine à pardonner, se démente de son propre genie, aussi bien que de ses interêts. Attendra-t-elle qu'au lieu d'une piramide, le Roi entoure le siege de son Empire de ses Troupes victorieuses. Si cela arrive jamais, où sera la liberté des suffrages, lors qu'il s'agira d'une élection. L'on voit déja, non seulement quelles brigues il se fit dans ce temps là, car cela a toûjours été, & il y a de l'apparence que cela sera encore toûjours, mais avec quelle authorité, il veut que l'on suive ses intentions. Ne sera-t-on pas bien aise de lever un si grand obstacle, princi-
 pale-

palement venant à conſiderer, que tout ce que le Roi fait, n'eſt que pour ſe rendre plus puiſſant.

Peut-être va-t-on dire que je parle tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre, puiſque j'ai dit dans le chapitre précedent que les Miniſtres faiſoient faire un pas dangereux au Roi, & que dans celui-ci, je dis au contraire que ſon but eſt de ſe rendre plus puiſſant. A cela je réponds, que pour dire ce que je dis, je ne change point de langage. Je ne doute point que le Roi ne croie réüſſir par là, mais c'eſt à ſçavoir ſi ſes deſſeins auront le ſuccés qu'il eſpere. On lit dans ſon cœur quelque couverture qu'il donne à ſes actions, & comme tous les Princes ont interêt à ſe conſerver dans l'indépendance, ou Dieu les a fait naître, c'eſt un ſignal pour les reünir tous. Il ne ſera point queſtion s'il s'agit de la Religion, ou non; l'on

l'on démêlera le ſujet, d'avec le prétexte, & tout ce qui peut arriver, c'eſt que ſi le Pape ne jugẽ pas à propos à cauſe de ſon caractere de ſe mettre à la tête d'une ligue ou il y aura bon nombre de Princes Proteſtans, il y entrera toûjours ſecretement.

Il n'en étoit pas de même, ſi le Roi eût toûjours continüé dans le procedé qu'il tenoit à nôtre égard. En nous ſappant ainſi peu à peu, j'avouë bien qu'il avoit de grands deſſeins, mais toûjours ne les donnoit-il pas tant à connoître. Cela faiſoit donc que chacun ſe flattant encore de pouvoir conſerver ſa liberté, on n'éclairoit pas ſa conduite de ſi prés. Mais aujourdhui, que peut-on dire? Se mettra t-on en tête, comme j'ai déja remarqué, qu'il n'entreprenne nôtre deſtruction que par un pur motif de Religion? cela s'accorde t-il bien avec toutes

les marques qu'il a données au Pape du peu de consideration qu'il avoit pour lui. Que veut dire cette piramide ? que veut dire cette assemblée du Clergé ? Que veulent dire tant de propositions, ou les veritables zelés ont trouvé si fort à redire ? Que veulent dire enfin toutes les mesûres que l'on prend chaque jour pour tâcher de s'emparer d'un nombre infini de biens Ecclesiastiques, & en un mot ? qui ne verroit clair dans toute cette conduite. J'avouë, que de l'humeur dont est le Pape, il aura de la peine à se determiner sur une affaire de si grande consequence ? Il considerera peut-être, que c'est se démentir de tous les sentimens qu'il à fait paroître jusquesici, que de se déclarer contre un Prince qui travaille à reünir à son Eglise un si grand nombre de peuple. Mais aussi, s'il envisage les suites de

tout cela, ne se dira-t-il pas, qu'il vaut encore mieux conserver sa puissance en l'état qu'elle est, que de l'augmenter en apparence pour être ensuite la victime d'une autre puissance infiniment au dessus de la sienne, il a vû par experience l'infidelité du Clergé, il verra la même chose des Cardinaux, s'il souffre que la domination du Roi s'étende jusques en Italie. La puissance du Pape n'est reverée, que parce qu'elle est indépendante; du moment que cela ne sera plus, il deviendra comme les autres Evêques. Les Cardinaux seront bien pis, il ne sera plus question de disputer le pas aux Princes. Mais que dis-je ils seront bien même obligés de le ceder aux Evêques. Ceux-ci rentreront dans leurs droits, & ils feront bien voir à ceux là, qu'ils étoient encore dans le neant, lors que tous les Chrêtiens se soûmettoient

toient à leur obeïr. Que deviendra alors le ſacré College, & ne faudra-t-il pas que chacun aille briguer quelque grace à la Cour. Etrange changement pour des gens qui s'en font tant accroire aujourdhui.

Voilà pourtant l'état ou ſe trouvera bientôt la Cour de Rome, ſi elle ne fait une ſerieuſe reflexion à ce qui ſe paſſe aujourd-hui. Car enfin j'avoüerai au préjudice de ce que j'ai dit ci-devant, que ſi le Roi parvient à n'avoir plus qu'une Religion dans ſon Roiaume, il en ſera plus hardi pour faire des entrepriſes. Quoi que nous fuſſions incapables de traverſer ſes deſſeins, il nous étoit impoſſible neanmoins de le lui ôter de la penſée. Nos ennemis lui inſinüoient à tous momens que nous ne verrions qu'a regret la deſtruction de ceux de nôtre Religion, & ſur ce pied là il n'o-

ſoit

ſoit s'y embarquer qu'avec des précautions inconcevables. Enfin, pour me ſervir d'un terme fort commun, mais qui pourtant n'en eſt pas moins ſignificatif; Nous pouvions bien le guerir du mal, mais non pas de la peur. Et s'il ſe voit jamais à l'abri de l'un, & de l'autre, il eſt certain que ſi l'interêt de ſes Miniſtres s'y accorde, l'on court riſque de voir un embraſement qui conſumera toute l'Europe. Mais que dis-je, nous ne ſommes plus à la veille de cela, au moins de ſa part, & il eſt à croire plûtôt que toutes les autres puiſſances le préviendront. Elles n'ont garde de ſouffrir qu'il ſe ſerve du prétexte de la Religion, pour parvenir à la Monarchie univerſelle. Elles avoient déja du ſoupçon qu'il y prétendoit, mais aujourdhui qu'il ſe déclare ſi formellement, elles n'auroient gueres de ſoin de leurs interêts,

rêts, d'attendre que l'orage vînt fondre ſur elles. Il n'eſt rien tel que de prévenir ſon ennemi : celui qui attaque le premier a toûjours un grand avantage, & c'eſt dequoi perſonne ne ſçauroit diſconvenir. Cependant ſi cela arrive jamais, ce ſera alors que le Roi verra le préjudice qu'il s'eſt fait de nous reduire à l'extremité. Quand même le deſeſpoir ne nous feroit pas faire bien des choſes, toûjours eſt il certain, que nous lui pouvions beaucoup ſervir, ſur tout quand il avoit quelque démêlé avec le Pape, ou avec la maiſon d'Aûtriche de qui, comme j'ai déja dit, nous ſommes ennemis, pour ainſi dire, dés le ventre de la mere. Le Roi pouvoit donc conter toûjours ſur nôtre fidelité, & je puis dire ſans aucune prévention, qu'il s'y pouvoit aſſurer plutôt, que ſur celle d'aucun autre de ſes ſujets. La

rai-

raiſon que j'y trouve, c'eſt que quoi qu'en veuillent dire nos ennemis, nous avons plus de Religion qu'eux. L'on ne voit point que nous ayons jamais eû part à ces débauches ſignalées, qui ſe ſont paſſées ſous ſon régne. Nous nous ſommes toûjours contenus dans le devoir que nous devions à Dieu, & celui qui a pour maxime de ne point offenſer celui qui lui a donné l'être, ſe diſpenſe rarement d'obeïr à ceux que Dieu a établis ſes Lieutenans en ce monde. J'ai déja dit qu'on regardât toutes les ſeditions qui ont éclaté ſous le régne du Roi, & qu'on ne verroit point que nous y aions jamais trempé. J'ajouterai que ce n'eſt pas ſeulement en France, ou nôtre obeïſſance paroît, mais encore dans tous les Roiaumes, ou nôtre Religion eſt répanduë. Nous ne ſçavons ce que c'eſt que de nous révolter contre nôtre Prince pour quel-

que raiſon que ce ſoit. Cela paroit principalement en Suede, ou il s'eſt fait un ſi grand changement depuis quelques années, & pour le gouvernement & pour les biens, que ſi cela fût arrivé dans un païs habité par des gens de la Religion Romaine, le Roiaume ſeroit renverſé maintenant c'en deſſus deſſous. Mais nous n'avons perſonne parmi nous, qui nous diſpenſe d'obeïr à nôtre Prince, c'eſt pourquoi les Suedois ont tout ſouffert ſans dire mot. Il n'en eſt pas de même parmi ceux de la Religion Romaine, on trouve des Moines, & des Curés, qui ont la conſcience large, & même les Papes font gloire d'en montrer le chemin aux autres, parce que cela authoriſe toûjours le pouvoir qu'ils ont uſurpé ſur les puiſſances ſeculieres. C'étoit à nous que le Roi pouvoit recourir dans ces ſortes d'occaſions, & quand tout le Ro-

iaume lui auroit manqué, nous n'avions garde de faire la même chose. Nous ne craignons rien tant que l'authorité du Pape, & c'est assés qu'il veuille faire quelque entreprise pour nous y opposer. Nous avons toûjours été dans la même disposition à l'égard de l'Espagne, & cette Monarchie n'a point trouvé ny d'ennemis plus promts, ny plus à craindre que nous. Si cela est vrai, comme il n'en faut point douter, qui peut dire que le Roi ait bien fait de se priver d'un secours qui lui étoit si assuré. C'est maintenant que le Pape n'a plus qu'a lancer ses foudres pour jetter le Roiaume dans une grande consternation. Tout le monde ne tremblera-t-il pas, puisque tout le monde est maintenant soûmis à ses ordres. Autrefois nous étions capables de remettre les autres dans le bon chemin, & quand

nous aurions trouvé quelque obstination, nôtre parti n'étoit pas si peu considerable, qu'en attendant que chacun se fût desillé les yeux, nous n'arrestassions toûjours les desseins d'un ennemi si rusé: A qui aura le Roi maintenant son recours, & quand nous n'aurions eû pour nous que cette seule raison, ne meritoit elle pas bien qu'on y songeât deux fois avant que de nous détruire, qu'on en die tout ce qu'on voudra, dans la jalousie que le Roi donne aujourdhui à toute l'Europe, il n'a rien davantage à apprehender qu'une guerre, dont le Pape se feroit chef. C'est un beau prétexte que celui de la Religion, & quand la Cour de Rome voudra, ne trouvera t-elle pas lieu de chicanne. A-t-elle sujet d'être satisfaite de la maniere que se sont traitées tant d'affaires qui la regardent de si prés: ces libertés de l'E-

l'Eglise Gallicane, qu'on augmente, & qu'on restraint, selon que les Rois sont plus, ou moins puissans, ne sont ce pas des sources inépuisables de querelle. Il falloit bien cependant que le Pape filât doux, quand nôtre parti subsistoit. Il sçavoit que nous étions tout prêts de soûtenir les Droits du Roi contre le premier qui s'y voudroit opposer, à plus forte raison contre lui. Il est a couvert maintenant de cette crainte, il n'a qu'a mettre en usage les foudres Ecclesiastiques pour se faire craindre à son tour. Dés que les Eglises seront fermées, & que le peuple verra l'interuption de ses ceremonies, adieu le respect qu'il portoit au Roi, le scrupule s'emparera de son ame, & il n'a qu'a mourir une seule personne sur ces entrefaites, pour faire soulever toute une Ville, & peut-être tout le Roiaume, je crois que le

le Roi comblé de gloire comme il eſt par tant de victoires, & d'ailleurs accoutumé à un commandement abſolu, ne s'imagine gueres de telles révolutions, mais ne ſçait il pas ce que la Religion eſt capable de faire. Il en voit un bel exemple par nous mêmes, il a vû que nonobſtant tous ſes Edits, cela n'a pas empêché qu'il ne ſe ſoit trouvé des perſonnes aſſés zelées, pour aller ſur les ruïnes de leurs Temples chanter les loüanges de Dieu, il voit que cela ne nous étant plus permis, nous aimons mieux quiter nos femmes, nos enfans, nôtre bien, & nôtre païs, que de nous ſoumettre à ſes ordonnances, pourquoi les Catholiques Romains n'en feroient ils pas autant que nous, ſi jamais ils s'y trouvent obligés. Encore nous offre-t-on maintenant l'exercice d'un Religion, ſans laquelle les hommes

ne

ne ſçauroient vivre, au lieu, qu'ils n'en auroient plus en pareil accident. Encore un coup; cela n'eſt il pas capable de produire bien des choſes? & le Roi, qui a ſi bien reüſſi depuis qu'il eſt ſur le trône, a-t-il bien ſongé qu'il alloit élever lui même le Pape au delà de ce qu'il a jamais été? Cela eſt pourtant plus dangereux qu'il ne croit, & s'il en doute, qu'il faſſe bien reflexion à une choſe. Jamais la Cour de Rome n'a été ſi moderée à l'égard des Princes Chrêtiens, que depuis que l'Europe à éte partagée en differentes Religions, pourquoi cela? Parce qu'elle a apprehendé, que les Princes ne voiant clair dans ſa conduite, ils ne ſe jettaſſent dans le parti qui les pouvoit mettre à couvert de ſon ambition. Au reſte ſi cette verité eſt connüe de toutes les puiſſances. Pourquoi le Roi, qui a bon droit paſſe pour

le plus grand Prince, & pour le plus éclairé de toute l'Europe, donne-t-il des armes lui même pour les tourner contre lui ? Eſt-ce qu'il n'a rien à craindre des Papes, il n'eſt pas poſſible qu'il ait cette penſée, & il ſçait bien que ſa Couronne n'a jamais couru tant de riſques que de ce côté là. Qu'il jette les yeux ſur le régne de Henri le Grand ſon Ayeul, & il verra que la Cour de Rome lui faiſoit plus de mal toute ſeule par ſes coups fourés, que ne faiſoient le Roi d'Eſpagne, & les Guiſars à force ouverte.

On n'auroit jamais crû que le Roi eût tant à craindre du Pape, ny que le Pape ſe dût tant rejouïr de nôtre malheur. Mais comme je crois avoir aſſés bien éclairci la choſe, pour qu'il n'en reſte plus de ſoupçon, je paſſerai aux autres deſavantages que le Roi s'eſt fait par là, ce qui ne me ſera pas dificile de prouver. Il

Il eſt certain, que quoi que ſa puiſſance ſoit incomparablement au-deſſus des autres Rois de France, ſes Predeceſſeurs, & qu'il ait même donné de temps en temps des marques qu'il étoit capable d'une plus grande ambition, l'on n'a jamais crû fortement qu'il eût des penſées auſſi vaſtes, que beaucoup de gens lui ont voulu attribüer. On a voulu dire qu'il aſpiroit à la Monarchie univerſelle, mais on y voioit tant d'obſtacles, qu'il ſembloit plûtot qu'on voulût dire qu'il en étoit plus digne que capable d'y parvenir. Le moien auſſi de croire que lui qui à déja paſſé plus de la moitié de ſa carriere, car enfin on n'eſt plus jeune dés que l'on approche de cinquante ans, voulût ſe mettre un deſſein en tête, ou des Princes qui n'étoient pas moins puiſſans que lui ont échoüé. Qu'on regarde de quelle ma-

niereCharlesV. ſe tira de cette affaire, lui neanmoins qui poſſedoit bien d'autres païs que le Roi, & qui n'étoit pas en moindre reputation. Cependant à dire les choſes, comme elles ſont, il eſt pourtant vrai, que s'il ſe trouvoit encore un Prince en France comme lui, & dont le régne fût auſſi long, & auſſi heureux, il pouroit peut-être accomplir ce que le Roi a commençé ſi glorieuſement. Les Succeſſeurs travaillent d'ordinaire ſur les memoires de ceux qui les ont precedés, & nous voions cela particulierement en France, ou ils ne faut point que les Miniſtres ſe vantent d'une ſi grande penetration, puiſque ſi on examine bien leur conduite, on trouvera qu'ils ne ſuivent que ce que le Cardinal de Richelieu leur a enſeigné. C'eſt ce grand homme qui a donné le premier les moiens d'abbaiſſer la maiſon d'Aû-

d'Aûtriche, qui nous à ouvert les Alpes, & les Pirenées, & qui pour tout dire en un mot, à relevé la reputation du Roi qui étoit fletrie également, & chez les étrangers, & chez nous même. Comme je fais profession de dire la verité, j'avoüerai encore que c'est lui qui à été d'avis d'abbatre nôtre parti. La raison qu'il en avoit, est que comme nous avions en ce temps là plusieurs grands hommes parmi nous, il apprehendoit que la Religion ne leur servît de prétexte pour troubler l'état, chose qui étoit en leur pouvoir de faire, veu le credit qu'ils avoient dans le Roiaume, & les places qui étoient en leur disposition. Au reste je demanderois volontiers à ceux qui suivent ces memoires, s'ils y ont trouvé ce qu'ils pratiquent aujourdhui, je veux dire le conseil de nous détruire entierement.

Car il y a une grande difference entre nous ôter les moiens de remüer, & nous jetter dans le desespoir. Nous ne pouvions pas empêcher que ce grand homme n'eût de l'ombrage de nos forces, d'ailleurs il sçavoit la jalousie que tous les Grands tant de l'une, que de l'autre Religion avoient contre lui. Il craignoit qu'ils ne se reüinissent tous, & comme il y en avoit parmi nous qui avoient des places fortes, comme pouvoit être Mr. de Boüillon, il ne faut pas s'étonner qu'il buttât tant à nôtre ruïne, puis qu'il y trouvoit sa seureté particuliere. Une marque que ç'a toûjours été là son motif, c'est que nous voions, que dans le temps même qu'il paroissoit nous persecuter davantage, il avoit grand soin de faire Alliance avec les Princes Protestans. Il nous prend la Rochelle à la verité, mais il assiste le Grand Gustave

de-

de toutes les forces du Roiaume. Il donne pension au Lantgrave de Hesse, il tâche d'attirer le Duc de Saxe dans les interêts de la Couronne. Enfin il n'oublie rien pour ainsi dire, pour rétablir la confiance, que le commençement de nôtre persecution pouvoit ôter. Or la conclusion que je tire de là, est que ce grand homme, qui étoit aussi éclairé pour le moins que les Ministres d'aujourdhui, reconnoissant de quelle utilité étoit pour le Roiaume la bonne intelligence avec les Princes Protestans, n'avoit garde de la rompre par des entreprises pareilles à celles que nous voions. Ces Princes ne pouvoient pas trouver mauvais, qu'on retirât de nos mains des Villes qui pouvoient être l'azile de la Rebellion, aussi bien que la seureté de nos consciences, mais il n'en eût pas été de même, s'ils eussent

veu qu'on en eût voulu bien plutôt à la Religion, qu'a tout le reste. Qu'eussent ils dit, s'ils se fussent apperçûs qu'au préjudice de tant d'Edits confirmés par mille promesses Roiales, on n'eût plus voulu qu'une même profession de foi. N'eussent ils pas bien veu qu'on ne vouloit qu'un prétexte pour faire querele au tiers, & au quart, & que c'est là proprement ce qu'on appelle vouloir pêcher en eau trouble. Il en est de même de ceci, comme de ce que nous avons veu de Strasbourg: tout le monde se souvient que l'Evêque de ce nom fut un des Boutefeux de la derniere guerre, & qu'on sut l'embarquer, sous promesse de rétablir la puissance de ses Predecesseurs dans son Evêché. Il crut legerement ce qu'on lui disoit, & sur ce pied là il fit des brigues de tous côtés pour faire reüssir les desseins

du

du Roi, qu'eſt-il arrivé, rien ſinon qu'il eſt mort haï de tous les Princes, excepté de celui qui trouvoit ſon conte dans ſon infidelité. Mais encore le Roi aiant eû tant d'avantage par le traité de paix eſt il poſſible qu'il ne ſe ſoit point ſouvenu d'un homme qui lui avoit rendu tant de ſervices, pardonnés moi, en voici la recompence, le Roi trouvant l'occaſion de s'emparer de Strasbourg, la fait, mais pour lui, & non pas pour l'Evêque d'apreſent qui pourtant a encore plus travaillé pour ſes interêts, que le defunt. Il en ſera de même, comme je viens de dire, dans l'occaſion qui ſe preſente. Combien de belles promeſſes les Miniſtres vont ils faire à ceux, qui épris de zele, ou pouſſés par quelque interêt, voudront faire fleurir la Religion Romaine dans des lieux ou ils auront quelques prétentions? Pour

moi je crois déja voir Geneve tomber ſous la puiſſance du Roi, comme Strasbourg. On promettera à l'Evêque tout ce qu'il voudra, mais je ne répons pas qu'on lui en tienne la moindre partie. Il faut que Bâle pareillement prenne bien garde à elle, c'eſt par ces ſortes de ruſes qu'on s'empare toûjours de ce qui eſt à ſa bienſeance, & pour en dire la verité, je trouverois tout cela fort beau, & fort politique, ſi je n'y voyois Dieu offenſé.

Cependant il faut convenir que les Princes Proteſtans doivent encore moins s'accommoder de cela, que tous les autres. ils ſçavent la haîne que les gens de la Religion Romaine leur portent, & s'ils ſouffrent qu'on ruïne ainſi ceux qu'ils ſont obligés de proteger, & par un principe de Religion, & par un principe de politique. On viendra enſuite juſ-

ques à eux. Que ceux principalement, qui ſont riches des biens d'Egliſe y faſſent reflexion, ce ſera tôt ou tard un ſujet de leur faire querele. Le Roi n'eſt pas ſi éloigné d'eux, qu'ils ne le doivent apprehender. Il tient déja des places au delà du Rhin, il a le paſſage de ce fleuve libre par le moien de Strasbourg, il a des penſées ſur le trône Imperial, pour lui, ou pour le Dauphin, ou peut-être pour le Duc de Bourgogne, Prince, dont ceux qui ont tiré ſon horoſcope, veulent qu'il ſoit encore plus grand que le Roi, tant y a que tous ces ſujets de défiance meritent bien la peine d'y penſer. Mais, que dis-je, non ſeulement ils le meritent, mais encore c'eſt là la cauſe pourquoi l'on voit toute l'Allemagne changée depuis trois ou quatre mois. Les Princes, que des interêts differens rendoient

ennemis ſecrets les uns des autres commençent à ſe rapatrier. Il n'eſt plus queſtion maintenant des anciennes quereles de la Couronne de Suede, & de Danemark, le Roi les a terminées heureuſement par ce qu'il vient de faire. Le Roi de Danemark qui avoit epouſé ſes interêts juſques à être tout prêt de broüiller le Nort commençe à penetrer qu'on ne demande qu'a le ruïner lui même, auſſi bien que la Couronne de Suede. L'on n'a en vuë que de faire ſes affaires, pendant qu'il ſera occupé aïlleurs. On ne demande dis-je, autre choſe ſinon qu'il s'embarque à la guerre, afin que tous les Princes Proteſtans prenant parti pour ou contre, pas un ne ſoit plus en état de prendre garde à ce qui ſe paſſe: & de fait ſi la guerre eût commençé de ce côté là, le Roi ne ſe ſeroit il pas moqué de toutes ces puiſſances, leſquelles

ſe

se seroient consumées les unes les autres, sans que pas une en eût retiré le moindre profit; car enfin ne sçait on pas bien entretenir la balance quand il en est besoin, c'est-à-dire redoubler le secours, ou le retirer à proportion de la necessité. Cependant je dois convenir d'une chose, que cette politique est fort adroite, puisque le Roi aiant toûjours apprehendé que l'Allemagne ne lui tombât sur les bras, en cas qu'elle se vît en repos du côté du Turc, c'étoit toûjours épuiser une partie de ses membres, & par consequent les rendre incapables de lui faire du mal. Mais en quoi la politique est plus belle, c'est que si cette guerre eût commençé, elle eût fait une merveilleuse diversion en faveur du Turc. Ainsi il en eût été moins porté à la paix ce qui auroit mis le Roi en seureté, sans qu'il eût paru se démen-

 tir

tir des ſentimens qu'il a fait paroître jusques ici. Je veux dire, de demeurer en repos, tant que l'Empereur aura des affaires contre les infideles.

Quand le Roi en nous perſecutant, comme il fait, ne ſe ſeroit fait que priver de l'effet de cette politique, n'eſt il pas vrai que c'eſt une faute qui lui peut-être de la derniere conſequence. J'ajouterai à cela, que s'il eſt vrai, comme je n'en fais point de doute, qu'il aſpire à l'Empire, il n'en prend pas le plus court chemin. Une des raiſons, qui a fait jusques ici que la maiſon d'Aûtriche a été le plus haïe, c'eſt de s'être declarée ennemie jurée des Proteſtans. J'oſe dire encore que c'eſt la principale raiſon pour la quelle le Roi trouva tant de facilité à gagner l'Electeur Palatin dans la derniere guerre. Pourquoi donc ſe revétir d'une reputation,

qui

qui ne ſçauroit produire aucun bon effet ? Cependant pour ne point paroître partial, retranchons nous à un raiſonnement juſte,& deſintereſſé. Le Roi, comme chef de tous les Princes qui profeſſent la Religion Romaine, étoit agreable à tous ceux qui ſont de la même Religion; comme ſouffrant la Religion Proteſtante dans ſon Roiaume, il n'étoit pas haï de ceux qui font profeſſion de cette Religion, comme peutêtre l'Empereur, qui la perſecute depuis long-temps: il s'en falloit donc tenir à ce qui lui apportoit de l'avantage, ſans vouloir courir aucun riſque. Mais aujourdhui qu'il fait encore pis que l'Empereur, les ſentimens qu'on aura pour lui dans l'Empire, ſeront auſſi bien plus envenimés, que ceux qu'on avoit pour ſa Majeſté Imperiale. On pouvoit ſe flatter à l'égard de ce-

lui-ci, qu'il n'agissoit que par un faux zele, & qu'en étant desabusé, il écouteroit ce que lui pouroient dire sa raison, & ses interêts. Mais à l'égard du Roi il n'en est pas de même : on sçait que c'est la politique qui le fait agir, plutôt que la Religion, non pas que je veüille dire que ce ne soit un Prince de bonnes meurs, & de bon exemple; mais aprés les démêlés qu'il a eûs avec le Pape, on me permettra bien de dire franchement mes sentimens. Non ce n'est point en vuë de nôtre salut qu'il nous veut convertir, & c'est seulement en veüe de son interêt. Si l'on en est une fois persuadé, comme je n'en fais point de doute, qui est-ce qui voudra concourir à ses desseins? Seront-ce les Princes de l'Empire, qui voient que la Religion ne sert que de prétexte, & ne jugeront-ils

pas avec raiſon, que qui eſt capable de forcer les conſciences pour un ſujet comme celui-la, le ſera encore de toute autre choſe, quand il s'agira de parvenir à ſon but. Cependant ſi quelqu'un a ſujet d'entrer dans cette défiance, ce ſont ſans doute les Princes Proteſtans, leſquels on entreprendra de ruïner les premiers, parce qu'on aura un prétexte tout prêt contr'eux, au lieu qu'il le faudra chercher contre les autres. Mais que dis-je, tout le monde ſera enveloppé d'un même coup de filet, car ſous prétexte d'une guerre de Religion, on épuiſera les forces des Catholiques Romains, auſſi bien que des Proteſtans, puis quand on verra que chacun n'en poura plus, ce ſera alors que le denoüement de la piece ſe fera, en ſignifiant des choſes, qui feront voir qu'on ne veut plus qu'une Monarchie.

Si l'on s'étonne que je parle de cette maniere, aprés avoir d'abord rapporté tous nos malheurs aux Miniſtres, ſi l'on veut même que ce que je dis à preſent implique contradiction à ce que j'ai dit au commençement de cet ouvrage, je réponds à cela qu'on ſe pouroit bien tromper. Je tombe encore d'accord que les Miniſtres ont eû leurs vuës particulieres en faiſant ce qu'ils ont fait, mais cela empêche-t-il que le Roi n'ait eû les ſiennes. Ai-je dit qu'il nous perſecutoit ſans en eſperer quelque utilité, & ne faudroit-il pas que j'euſſe perdu le ſens, pour avancer une choſe comme celle-là. Ouy il n'eſt que trop vrai, quelque puiſſant motif l'a engagé dans cette entrepriſe, & il faut même qu'il ait été tout extraordinaire pour lui faire fermer les yeux à tant de conſiderations. Il voioit la perte inévitable d'un nom-

nombre infini de ſujets, la jalouſie des Princes de ſa Religion, la haine des Proteſtans. Ou eſt l'avantage, je vous prie, qui pouvoit entrer en comparaiſon du préjudice qui étoit tout évident? L'un étoit certain, l'autre ne pouvoit être qu'imaginaire. Premierement le Roi ſe doutoit bien, que tous ceux qui ont un peu de Religion, aimeroient mieux aller chercher fortune ailleurs, que de demeurer dans un Roiaume, ou l'on vouloit les forcer juſques aux conſciences. Secondement le Roi ne ſavoit-il pas bien que tous ſes voiſins avoient les yeux tournés ſur ſes actions, & qu'aprés avoir eû tant de jalouſie de ſa bonne fortune, ils ſeroient encore animés du même eſprit, dés qu'ils lui verroient faire la moindre choſe qui tendroit à ſon élevation. Enfin croyoit il

de bonne foi, que les Princes Proteſtans enviſagaſſent ſans ſe remüer, le deſſein qu'il avoit d'élever encore ſa fortune plus haut ſur les ruïnes de leur Religion, puiſque tout cela étoit preſent à ſes yeux, ou du moins qu'il le devoit être, comment lui, qui eſt ſi éclairé, s'eſt il laiſſé aller à agir ſi fort contre ſes interêts? Quand il ne lui arriveroit point d'autre mal, que celui que nous lui allons cauſer par nos plaintes, n'étoit il pas aſſés grand pour l'obliger à tenir une autre conduite? Croit il que nous nous puiſſions taire de tout ce qui eſt arrivé dans le Royaume depuis quinze ou vingt ans, je veux dire l'aneantiſſement de tous les ordres, lequel étoit comme un preſage aſſuré de tous les changemens dont nous devions être encore les témoins. Or je demanderois vo-

lon-

lontiers à ceux qui ont donné ces beaux conſeils, quelles impreſſions ne vont point faire de tels diſcours parmi des Nations, qui ne ſont déja pas trop prévenuës à l'avantage de la domination Françoiſe. Encore rabbattions nous les coups, quand nous nous trouvions preſens dans ces ſortes de rencontres. Quelque connoiſſance que nous euſſions de la verité, nous la déguiſions autant qu'il nous étoit poſſible pour l'honneur de la Nation. Mais aujourdhui que le Roi nous deſavoüe pour ſes ſujets, ou pour mieux dire que nous ſommes obligés pour demeurer fideles à Dieu, d'aller chercher un autre maître, ne ſerons nous pas les premiers à ſortir de la moderation qui nous retient depuis ſi long temps. Cependant pouvons nous lâcher une parole qui ne porte coup ? on nous en

croira, a nous, qui avons été témoins de toutes choſes, & tout ce que nons dirons ne s'imprimera t-il pas fortement dans l'eſprit de ceux qui nous entendront? Aprés cela qu'en arrivera-t-il, une profonde crainte de tomber ſous la puiſſance d'un Prince, qui veut que ſon unique volonté ſerve de regle à toutes choſes; qui ne veut que lui de ſouverain; qui pour cela aneantit tous les privileges les mieux établis; qui ne ſouffre plus que le Parlement, corps cidevant ſi auguſte, porte ſeulement le nom de Compagnie ſouveraine. Enfin, qui aprés avoir metamorphoſé, comme je viens de dire les François, qui aimoient autresfois ſi fort leur liberté, a voulu faire paroître ſa puiſſance ſur les conſciences auſſi bien que ſur les biens. Voilà ce que nous ſommes capables de dire dans le miſerable

rable état ou l'on nous reduit aujourdhui. Ce ne ſont à la verité que des paroles au lieu de toutes les perſecutions, que nous ſouffrons. Foible ſoulagement, me dira-t-on, pour des gens accablés de tant de miſeres. A cela je réponds, que quoi que les plaintes ſervent en quelque maniere de conſolation aux malheureux, je prétens bien moins me ſoulager par là, que faire voir le préjudice que le Roi eſt capable d'en reçevoir. Car aprés tout, qui eſt celui qui deſirera tomber ſous une domination qui prétend être ſi abſoluë? Que celui, qui fit il y a quelque temps une harangue ſi étudiée, pour faire voir que ſi l'on avoit à changer de maître, il étoit avantageux d'en choiſir un, qui eût un abſolu pouvoir, étudie encore mieux ſa leçon, je ne crois pas que beaucoup de gens

s'y

s'y laiſſent perſuader. Je ſçais bien qu'il prit pour prétexte, que ſous un tel Prince, chacun pouvoit eſperer une puiſſante protection. Mais aprés tout je croirois qu'il vaudroit mieux ne l'avoir pas tout-à-fait ſi grande, & ne la pas acheter ſi cher. A bien examiner les choſes, il n'y a point de plaiſir d'étre ſoûmis aux ordres d'une puiſſance qui ne ſouffre point qu'on lui faſſe aucune remonſtrance. Si nous euſſions été dans un autre païs, l'impuiſſance de nôtre Prince lui auroit fait ſonger à deux fois avant que d'entreprendre nôtre ruïne: s'il ne nous eût pas apprehendé, il auroit du moins apprehendé ſes voiſins, mais parce que le Roi n'apprehende ny eux, ny nous, il faudra donc que nous ſoions au pitoiable état ou l'on nous voit aujourdhui. En verité cela doit bien donner à pen-

penser à tout le monde, & je ne crois pas aprés cela qu'il y ait presse à vouloir être sous sa domination. Cependant ce qui nous doit le plus chagriner, est que c'est nous qui avons aidé à forger les fers, dont on nous tient enchaînés presentement. C'est nous qui avons aidé au Roi à faire tant de glorieuses conquêtes les quelles ont rendu son nom si celebre par toute l'Europe. Helas, qui eût crû, que pour recompense, nous serions obligés d'être infideles à Dieu, ou d'aller traîner nôtre vie dans les païs étrangers, Voilà pourtant l'état ou nous sommes aujourdhui, & voilà encore ce que c'est que d'étre sous la domination d'un Prince si puissant.

Je sçais bien que tous ceux qui font profession d'une autre Religion, que de la nôtre, ne seront pas touchés de nos malheurs.

Mais enfin ſi cette crainte ne leur eſt pas commune avec nous, ils ont lieu d'en avoir tant d'autres, que ce ſeroit merveilles s'ils n'y étoient pas ſenſibles. Je viens d'expliquer cela en parlant de la perte des privileges de tous les ordres du Roiaume, ainſi quoi qu'il ne ſoit pas bien de recommencer tant de fois, je ne puis m'empêcher neanmoins d'avancer que c'en eſt plus qu'il ne faut pour empêcher qu'on ne ſouhaitte de tomber ſous une puiſſance ſi dangereuſe. Qu'on me die quelqu'un qui ſoit content de ſa deſtinée, ſi l'on en excepte, comme j'ai déja dit, deux ou trois familles. Cependant entre tant de malheureux, il n'y en a point de ſi dignes de compaſſion que nous, les autres ne ſouffrent que dans leurs biens, mais à nôtre égard, c'eſt là le moindre de tous nos maux. Je

n'aurois jamais fait, ſi je voulois dire tout ce que je penſe là deſſus. Mais comme l'état ou nous ſommes eſt ſi déplorable, qu'il eſt capable de faire parler malgré ſoi, il vaut mieux que je me taiſe, depeur que mon deſeſpoir ne me faſſe ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites.

FIN.





